



J.R. RAIN

A silhouette of a woman in a dress walking away from the viewer on a beach at sunset. The sun is low on the horizon, creating a bright glow and reflecting on the water. The sky is dark with some stars visible. The overall mood is mysterious and atmospheric.

VAMPIRE
for HIRE

2 - VAMPIRE MOON

J. R.
RAIN

Vampire for Hire – 2
Vampire Moon

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sandy Julien*



Titre original :

VAMPIRE MOON

Éditeur original :
Crop Circle Books

© J.R. Rain, 2010

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2016

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

VAMPIRE FOR HIRE

1 – Moon Dance

*À Susanna,
la fille la plus courageuse
que je connaisse.*

Remerciements

À Sandy Johnston et Eve Paludan pour m'avoir aidé à paraître plus futé que je ne le suis vraiment, et à Elaine Babich, ma première lectrice de toujours.

« Sans tarder nulle part, toujours mouvante,
La lune gravissait le ciel.
Avec douceur elle montait, montait,
Une étoile ou deux auprès d'elle. »
Samuel Taylor Coleridge

« Le diable est dans la lune
pour notre malheur. »
Lord Byron

Seule dans ma chambre d'hôtel, les épais rideaux soigneusement tirés, j'étais occupée à regarder la juge Judy humilier ce *loser* de marchand de sommeil quand mon téléphone portable se mit à vibrer. Il me fallut l'exhumer de la petite montagne de Kleenex érigée sur ma table de nuit.

Numéro masqué.

J'envisageai un instant d'ignorer l'appel. Après tout, cette bonne vieille Judy était sur le point de faire chialer ce connard – j'adore quand elle fait chialer les connards.

Mais s'il s'agissait d'un boulot ?

Et je ne pouvais pas me permettre de cracher sur du boulot, quel qu'il soit. Cette chambre d'hôtel ne se payait pas toute seule, après tout.

Je coupai le sifflet aux éblouissantes fulminations de la juge et j'ouvris le clapet du téléphone.

— Agence Moon.

— C'est bien l'Agence Moon ? s'enquit une voix masculine.

— Dans le cas contraire, je ne répondrais pas ça, à moins d'une formidable coïncidence.

Long silence. À l'autre bout du fil, je percevais le souffle bruyant de mon interlocuteur, qui respirait probablement par la bouche. Et parlait un peu du nez. Comme ça, au débotté, j'aurais bien dit qu'il venait de pleurer.

— Vous êtes une espèce de détective, hein, c'est ça ?

— Une espèce, répondis-je. Que puis-je faire pour vous ?

Il marqua une nouvelle pause. Je sentais que j'étais sur le point de le perdre et je savais pourquoi. Il avait cru tomber sur un homme. Malheureusement, j'étais habituée à ce genre de préjugé dans le métier. Alors qu'en réalité, la plupart des femmes font de meilleurs détectives. J'attendis.

— Vous êtes douée ?

— Assez pour deviner que vous venez de pleurer, rétorquai-je. (Puis, en apercevant du coin de l'œil les mouchoirs roulés en boule près de mon lit :) Et à la louche, je dirais qu'il y a

une demi-douzaine de Kleenex froissés pas loin de vous.

J'entendis un petit bruit de son côté, une sorte de reniflement.

— Vous êtes douée.

— C'est pour ça qu'on me paie le prix fort. J'ai aussi une liste de références si vous voulez.

— Peut-être, répondit-il. (S'ensuivit un nouvel épisode de respiration mouillée, puis un froissement lorsqu'il s'essuya le nez.) Écoutez, j'ai juste besoin d'aide. Je ne sais pas vers qui me tourner.

— Quel genre d'aide ?

— Vaudrait mieux qu'on n'en parle pas au téléphone.

— Vous habitez dans le comté d'Orange ? demandai-je.

— Oui, à Irvine.

— Je vous retrouve dans une heure au Block à Orange. C'est là qu'on trouve le troisième plus grand *Starbucks* du monde.

— Sans déconner ?

— En fait, il s'agissait d'une hyperbole. Mais je vous garantis qu'il est sacrément grand quand même.

Il émit un autre reniflement et j'eus presque l'impression de l'entendre sourire.

— D'accord, dit-il. Je vous rejoins dans ce *Starbucks* qui est le troisième plus grand au monde. Ou pas.

Qui que ce fût, je l'aimais déjà. Je lui dis de chercher une fille aux cheveux bruns coiffée d'un chapeau à large bord.

— Un chapeau de soleil ?

— Je suis une vraie *fashion victim*. Mon objectif est de tenir à l'ombre quiconque s'approche de moi à moins d'un mètre.

Il se mit à rire. Un rire creux, remarquai-je. Vide. Cet homme était habité d'une grande tristesse. Due à la perte d'un être cher. Pas la peine d'être médium pour deviner ça, même si mon sixième sens s'affinait avec le temps.

— Eh bien, je crois que tout le monde a besoin de se fixer un objectif dans la vie, dit-il. Je chercherai la fille brune au grand chapeau qui se balade en provoquant sa propre éclipse solaire.

Ce fut à mon tour de sourire, cette fois.

— D'où mon nom, « Moon ». La lune et les éclipses s'entendent à merveille.

Il me confia le sien, Stuart, et je vérifiai son numéro de portable au cas où il raterait le troisième plus grand *Starbucks* du monde et le chapeau de soleil *king size* qui plongeait dans l'ombre la moitié du comté d'Orange.

Le problème avec les hyperboles, c'est que quand on commence, on ne sait plus s'arrêter.

Après avoir convenu d'une heure avec lui, je raccrochai et je remontai le son de la télé au moment où la juge Judy finissait d'écarteler publiquement le marchand de sommeil. Verdict : il devait rendre l'intégralité de sa caution à son ancienne locataire.

Victoire pour les petites gens !

Je ne voulais pas sortir du lit. En fait, je n'éprouvais aucune envie de bouger. L'après-midi, je n'étais pas au mieux de ma forme. Censée dormir profondément à cette heure de la journée, je m'étais malgré tout habituée depuis longtemps à me lever pour aller chercher les gosses à l'école. Sauf que désormais, cela m'était défendu.

Une interdiction qui avait été prononcée quinze jours auparavant. Mon côté monstre se réjouissait probablement de pouvoir rester dans les bras de Morphée jusqu'au crépuscule dorénavant. Mais mon côté maman en avait le cœur brisé. Et au bout du compte, c'était la maman qui l'emportait.

Quelques semaines plus tôt, j'aurais utilisé un réveil pour me tirer du sommeil à temps. Programmé au volume maximum et placé le plus près possible de ma tête. Mais désormais, je me réveillais spontanément à 15 heures tous les jours. Réglée comme une horloge.

À 15 heures pile sans nulle part où aller. C'était généralement à ce moment-là que je me mettais à pleurer. Pas génial pour commencer sa journée... Ou sa nuit en ce qui me concernait.

Je me vautrai encore dans l'auto-apitoiement pendant quelques instants avant de me faire violence pour sortir du lit et prendre le chemin de la salle de bains. Là, je me tartinai copieusement le visage et les mains de l'écran total le plus efficace en vente libre. Ensuite, je saisis mon sac à main, mes clefs et mon chapeau de soleil, et je quittai la chambre. En attendant l'ascenseur, jetant un coup d'œil à mon téléphone portable pour regarder l'heure, je me demandai ce que mes enfants pouvaient faire. Ils étaient sans doute à la maison, avec la maman de Danny qui les gardait tous les jours. Occupés à terminer leurs devoirs, à se chamailler pour s'emparer de la télécommande ou à propos d'un jeu vidéo. Ou à se chamailler tout court. Je poussai un gros soupir. Même leurs disputes me manquaient.

Je les appellerais le soir, comme toujours, à 19 heures, comme j'en avais le droit. Je leur dirais que je les aimais, qu'ils me manquaient. Ils me répondraient la même chose. Ils me raconteraient leur journée et je leur demanderais comment s'était passée l'école, et au moment où Anthony se lancerait dans un récit de longue haleine, Danny, mon ex-mari qui écouterait à l'autre bout de la ligne, interviendrait pour m'annoncer la fin de mes dix minutes et pour enjoindre aux petits de me dire au revoir. Et une fois qu'ils se seraient exécutés, Danny raccrocherait abruptement pour eux.

Clic.

Et je n'aurais plus de leurs nouvelles pendant vingt-trois heures et cinquante minutes. Au début, j'avais droit à vingt minutes, puis quinze. Et maintenant, dix.

Je risquais de me retrouver à court de mouchoirs.

J'attendis Stuart sous un large auvent vert, le plus à l'ombre possible, tandis que le soleil commençait heureusement à se coucher derrière le dôme brillant d'un cinéma.

Le Block est un centre commercial branché d'Orange attirant essentiellement des groupes de minettes de 15 ans qui passent leur journée pliées de rire. Elles me rappelaient ma propre fille. Ces temps-ci, les occasions lui manquaient pour être pliée de rire. À vrai dire, elle paraissait déprimer de plus en plus.

Et 9 ans, c'est un peu jeune pour une dépression. Me sentant soudain gagnée par le chagrin, j'aperçus un homme qui tournait au coin de la rue d'une démarche déterminée. Il scruta la foule affairée du *Starbucks*, me vit enfin et s'approcha. Deuxième dôme brillant de la journée : il était complètement chauve, et de toute évidence fier de l'être. Lorsqu'il arriva près de moi, je remarquai que son pantalon et son tee-shirt étaient particulièrement fripés. Une pellicule de sueur scintillait sur son crâne. Le téléphone portable fixé à sa hanche semblait tout droit sorti des années 1990.

— Samantha Moon ? s'enquit-il.

— Beau sens de l'observation.

Il regarda mon chapeau.

— Pas vraiment. C'est difficile de louper ce machin-là.

En règle générale, j'évite les poignées de main. Les gens éprouvent une certaine répugnance au contact de ma peau glacée. Mais puisque Stuart me tendait la main ; je la lui serrai à contrecœur. Il tressaillit légèrement, mais n'en fit pas toute une histoire, ce dont je lui fus reconnaissante. Pendant ce bref contact, je fus envahie d'une intuition psychique intense. Il avait subi un coup dur. Non. Un de ses proches avait subi un coup dur. Récemment. Je jetai un œil à son autre main : il portait une alliance.

Quelque chose est arrivé à sa femme.

— Vous voulez un café ? demandai-je. Étant donné que nous nous trouvons dans le troisième plus grand *Starbucks* au monde.

Il regarda autour de nous, son crâne étincelant au soleil.

— Vous ne plaisantiez pas. Dans un endroit aussi vaste, il faut croire qu'ils font un sacré bon café.

— Pas juste bon, corrigeai-je. On est chez *Starbucks*. Leur café est magique.

— En tout cas, il fait disparaître les billets de cinq. Et même deux dollars supplémentaires si vous demandez tous les machinchouettes.

— Les machinchouettes ?

— Vous savez, la crème fouettée, le sirop et ce truc qu'ils appellent les java chips.

— Oh, ces délicieux machinchouettes !

Souriant, il s'installa en face de moi. C'était un petit homme mince. Son crâne chauve me paraissait curieusement séduisant : idéalement proportionné, aucune arête prononcée ne saillant sous sa peau bronzée dépourvue de sillons. J'eus l'impression de contempler un chef-d'œuvre anatomique unique au monde. J'avais envie de le toucher. Vraiment.

Il désigna mon couvre-chef.

— Vous portez toujours un chapeau de cette taille ? demanda-t-il.

D'habitude, je préfère éluder les questions personnelles, en particulier quand elles ont rapport avec mon... état.

— Je capte un bien meilleur signal avec.

Il me regarda d'un air perplexe une seconde ou deux, puis son visage se fendit d'un large sourire.

— Ah ! s'exclama-t-il, j'ai compris. Il ressemble à une antenne satellite. Marrant.

Je lui demandai s'il voulait un café magique, mais il déclina mon offre, sous prétexte qu'il était trop tard pour en boire. Je repris cette excuse à mon compte, bien que dans mon cas, il ne s'agît que d'une demi-vérité. Six ans auparavant, il aurait été un peu tard pour un café, en effet, mais désormais, ce breuvage me rendait tout simplement malade.

— Parlez-moi de votre femme, commençai-je. C'est la raison de votre présence ici, n'est-ce pas ?

Il se renfonça sur sa chaise, les bras croisés sur la poitrine. Plissant les paupières, il braqua sur moi des pupilles rétrécies.

— Oui, mais comment le savez-vous ?

— L'intuition féminine.

Il m'examina encore un instant. Finalement, haussant les épaules, il se pencha de nouveau en avant et laissa retomber ses petites mains sur la table devant lui.

— Ma femme a été tuée il y a environ un mois.

— Vous m'en voyez navrée.

— Moi aussi.

Il me raconta son histoire. Elle était morte dans un accident d'avion, avec neuf autres passagers. L'appareil s'était écrasé dans les montagnes de San Bernardino, pas très loin d'ici. Aucun survivant. Je me souvenais d'avoir lu quelque chose à ce sujet sur Internet, mais

les journaux télévisés n'en avaient pas parlé, et j'ignorais où le crash avait eu lieu et comment avançait l'enquête.

Une grosse histoire qui se volatilisait au lieu de s'ébruiter : on aurait bien dit que quelqu'un voulait étouffer l'affaire.

Je crois que je ne connaissais encore personne ayant perdu un proche dans un accident d'avion. L'expression que Stuart avait utilisée me revint : « Elle a été tuée. » Et pas : « Elle a eu un accident. »

— Navrée, répétais-je quand il en eut terminé.

Il acquiesça. Parler de la mort de sa femme dans ce genre de circonstances l'avait assombri. Si je l'avais un peu mieux connu, je me serais sans doute penchée pour lui tenir la main, mais en l'occurrence, je dus me contenter d'émettre quelques murmures et de multiplier les manifestations de compassion. Rien de tout cela ne me semblait approprié.

Nous observâmes une pause, et quand je pus décemment reprendre, je lui demandai :

— Vous pensez qu'il ne s'agissait pas d'un accident, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Vous croyez qu'on l'a assassinée.

— Je *sais* que quelqu'un l'a assassinée. C'était un meurtre. Et ça vaut pour tous les autres occupants de l'avion.

*
* *
*

Un couple de personnes âgées s'installa près de nous. Munis de leurs mots croisés, nos deux voisins se mirent à siroter tranquillement de grandes tasses de café. Et en jargon starbuckien, les grandes tasses sont naturellement ce qu'on appelle d'ordinaire de petites tasses.

J'examinai Stuart. Je ne savais trop quoi penser de lui. Mon sixième sens ne m'aidait pas vraiment. Il paraissait avoir conservé sa santé mentale, tout en étant accablé de douleur. Ce deuxième aspect m'inquiétait plus que le premier. Le chagrin extrême a tendance à dissimuler la folie, quand elle existe.

Maintenant que nous n'étions plus seuls, Stuart et moi, nous nous rapprochâmes en baissant la voix.

— Qu'est-ce qui vous porte à croire qu'il s'agissait d'un meurtre ? lui demandai-je.

— Elle avait reçu de multiples menaces de mort avant de prendre l'avion, elle et tous ceux qui l'y accompagnaient.

OK, un point pour sa santé mentale.

Mais je voulais lui poser des questions. Des questions sérieuses.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il menacé la vie de votre épouse et celle des autres passagers ?

— Ils étaient sur le point de témoigner lors d'un procès. Elle et cinq ou six autres personnes.

Stuart esquissa un mouvement inconscient : tendant le bras, il referma la main sur quelque chose qui n'était pas là. Et je croyais savoir ce dont il s'agissait : un breuvage alcoolisé, fort de préférence. Malheureusement, nous nous trouvions dans un *Starbucks*, et à ma connaissance, ils ne servaient pas d'Irish Frappuccinos... Du moins, pas encore.

— Pendant l'accident, d'autres témoins l'accompagnaient ?

— Oui, répondit-il. On les transférait en lieu sûr, à la base des Marines de Camp Pendleton. À ce moment-là, bien sûr, j'ignorais où le gouvernement l'envoyait. Mais je le sais, maintenant.

— Contre qui devait-elle déposer ?

Stuart me dévisagea, indécis. Je crus détecter la source de son hésitation : il était sur le point de m'impliquer dans une histoire extrêmement dangereuse, et il ne savait pas s'il en avait le droit. Après tout, il avait affaire à une nana plutôt mignonne, coiffée d'un sombrero, et il voulait sans nul doute éviter de la mettre en danger.

— Vous pouvez tout me dire, l'incitai-je. Je garde les secrets comme personne.

Il secoua la tête.

— Peut-être que je devrais laisser tomber, fit-il.

— Peut-être. Mais je suis une grande fille.

— Ces gens sont redoutables et, comme vous pouvez le voir, capables de frapper n'importe où.

— Vous avez saisi, quand j'ai dit « grande fille » ?

— Il faudra plus qu'une grande fille, Samantha. Je crains bien que, pour venir à bout de tout ça, il ne faille une véritable armée.

— Appelez-moi Sam. Et je ne crains pas grand-chose.

Plissant les paupières, il me fixa un moment, le sommet de son crâne accrochant les derniers rayons du couchant. *On peut voir la beauté partout, pensai-je, même dans la calvitie.*

— Vous n'avez vraiment pas peur, hein ? fit-il.

— Eh non.

— Vous devriez, pourtant.

— Je redoute des tas de choses, mais les types qui manient des pistolets n'en font pas partie. Les devoirs de maths de mes gosses, ça, c'est une autre histoire.

Il sourit.

— D'accord. Mais je vous aurai prévenue.

— C'est dûment noté.

Il me dévisagea encore un moment, sans trop savoir quoi faire de ses mains vides, qu'il ouvrait et refermait aléatoirement. Il avait probablement l'habitude de tenir celles de sa

femme. Désormais, je le soupçonnais d'avoir remplacé ce contact par celui d'un verre en cristal qui ne contenait pas que de l'eau.

— Elle était sur le point de témoigner contre Jerry Blum.

Je hochai la tête. Le nom ne m'était pas inconnu, étant donné que j'avais travaillé comme agent fédéral. Jerry Blum s'était bâti à lui seul un énorme empire criminel qui s'étendait du Mexique au Canada. Pas étonnant, puisque lui-même était justement canadien. Ces temps-ci, il ne ménageait pas ses efforts pour répandre la drogue dans les rues et les écoles du comté d'Orange. Six ans auparavant, il avait trempé dans des arnaques liées aux emprunts bancaires, ma spécialité. Il se montrait particulièrement doué lorsqu'il s'agissait de paraître blanc comme neige, et encore plus pour éviter les poursuites judiciaires : mon département ne lui avait jamais mis la main dessus.

Aux dernières nouvelles, il avait cependant été jugé pour un crime bizarre à l'entrée d'une boîte de nuit de Seal Beach, en Californie. Il aurait perdu son sang-froid et tiré sur quelqu'un avec une arme de poing, ce qui ne lui ressemblait guère. Il y avait des tas de témoins.

J'en parlai à Stuart, qui confirma que son épouse en faisait bel et bien partie. Elle avait assisté à toute la scène, avec cinq autres personnes. Et elle avait accepté de témoigner, mettant ainsi sa vie en danger.

Je tambourinai sur la table de plastique vert du bout des ongles. Ils avaient tendance à prendre une forme pointue, ces derniers temps, mais la plupart des gens ne le remarquaient pas, ou ne relevaient pas ce détail quand ils s'en rendaient compte. Peut-être que cette nana bizarre avec ses doigts griffus les terrorisait.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Jerry Blum est impliqué dans l'accident de votre femme ?

— Aujourd'hui, c'est un homme libre. Pas de témoins, donc plus d'affaire. On a conclu à la légitime défense.

— Mais on parle d'un avion qui s'est écrasé et, puisqu'il se dirigeait vers une base de l'armée, j'imagine qu'il s'agissait d'un appareil militaire.

— Je sais que ça paraît dingue, mais réfléchissez un peu. Ce ne serait pas la première fois que Jerry Blum réduit des gens au silence. Cette affaire n'était pas différente. Un peu plus extravagante, peut-être. Des témoins assassinés et Blum qui sort, libre comme l'air.

Je continuai à battre la mesure. On ne descend pas des avions militaires comme ça. Même quand on est très influent. Toutefois, les circonstances paraissaient lui donner raison.

Oups !

J'avais tapoté un peu trop fort. Un petit trou dans le plastique. Le vampire-pivert avait frappé.

— Qu'ont conclu les enquêteurs fédéraux concernant l'origine de l'accident ? demandai-je.

— Ils n'ont trouvé aucun indice. Les investigations se poursuivent. Toutes les institutions du monde sont impliquées. J'ai été personnellement interrogé par le FBI, des enquêteurs de l'armée et l'agence de l'aviation civile.

— Pourquoi vous ?

— Aucun indice, vous vous souvenez ? Mais je pense que c'est parce qu'ils subodorent un coup fourré.

J'acquiesçai, mais en évitant de tambouriner, cette fois.

— Mais il l'a tuée, Sam, reprit-il. Je le sais et je veux que vous m'aidiez à le prouver. Qu'en dites-vous ?

Je réfléchis un moment. M'en prendre à un parrain du crime ? Ce ne serait pas une mince affaire. Il faudrait marcher sur des œufs. Je ne voulais mettre en péril ni ma famille ni Stuart. Quant à moi... Je ne m'inquiétais pas vraiment de ma sécurité.

J'opinai du chef et il sourit, soulagé. Nous discutâmes de mes tarifs. Des tarifs conséquents, à vrai dire, car mener à bien cette entreprise allait me demander beaucoup de temps et d'énergie. Il accepta sans sourciller et je lui donnai mon compte Paypal, sur lequel il pourrait déposer la somme convenue. Je lui annonçai que je me mettrais au travail dès la confirmation du versement.

Nous nous serrâmes une nouvelle fois la main, et là encore, il frémit à peine au contact de mes doigts gelés. Quand il s'éloigna, le soleil couchant se reflétant sur son dôme brillant, je n'avais qu'une envie : lui caresser le crâne.

Il fallait décidément que je reprenne une vie sociale.

Une demi-heure plus tard, j'attendais qu'arrivent 19 heures, assise dans le parking d'un *McDonald's*. Ayant déjà conclu que le trafic trop dense m'empêcherait de rentrer à l'hôtel à temps pour appeler mes gosses, j'avais décidé de patienter ici, en bordure d'autoroute, avec vue sur les arches dorées et dans l'odeur grasse des frites.

Mon estomac se mit à gargouiller. Je crois qu'il souffrait de pertes de mémoire à court terme. Les frites ne figuraient plus à mon menu.

Le soleil n'allait pas tarder à disparaître tout à fait. Pour moi, c'est une bonne chose. À l'ouest, le ciel s'embrasait d'orange, de rouge et de jaune, splendide évocation de la formidable quantité de smog dans le sud de la Californie.

Je consultai l'horloge du tableau de bord : 18 h 55.

C'était mon mari, Danny, qui imposait les règles. Nous n'avions établi aucun contrat officiel spécifiant quand chacun d'entre nous pouvait voir les enfants. Il avait trouvé lui-même cet arrangement parce qu'en l'occurrence, il s'improvisait juge, jury et bourreau. Un mois auparavant environ, il avait menacé de dévoiler ma véritable nature, prétendant qu'il disposait de preuves et que, si je m'opposais à lui, je ne reverrais plus jamais les petits. Danny se montrait bien plus impitoyable que je ne l'en aurais cru capable. Disparu, le gentil mari d'autrefois : une autre sorte de monstre l'avait remplacé.

Pas du genre mort vivant, mais un monstre d'insensibilité.

Pour le moment, même déchirée de ne pas revoir mes enfants, je me pliais à ses règles en attendant mon heure.

Je tambourinai du bout des doigts sur le volant. Une petite brise me parvint par la fenêtre entrouverte, porteuse d'un fumet de viande de bœuf en train de cuire. Peut-être des McNuggets, aussi. Je humai l'air : et des frites, encore elles.

Je consultai ma montre. Encore trois minutes. Si j'appelais trop tôt, Danny ne décrocherait pas. Et en cas de retard, tant pis pour ma pomme : il couperait à 19 h 10 quoi qu'il advienne. Et si je téléphonais plus tard, il ne répondrait pas et je pourrais aller me faire

foutre. J'avais manqué l'horaire une seule fois, parce que je me trouvais avec un client. Je m'étais bien juré qu'on ne m'y reprendrait plus, client ou non.

Plus que deux minutes. Je chérissais la moindre seconde passée avec mes enfants, et je haïssais Danny pour m'avoir soumise à ça. Comment pouvait-il s'en prendre à moi de cette façon ?

Simple, pensai-je. Il a peur de toi. Et quand les gens ont la trouille, ils se comportent de façon malveillante et blessante.

Une minute. Je remontai ma vitre. Je voulais entendre les enfants. Pas question que le passage d'une foutue moto étouffe la voix haut perchée et hilarante du petit Anthony, ni le résumé trop sérieux des leçons du jour que me débiterait Tammy.

Trente secondes. Mon doigt hésitait au-dessus du bouton d'appel de mon portable. J'avais déjà sélectionné le numéro de la maison de Danny – qui avait été la mienne – dans ma liste de contacts, prête à dégainer.

Dix secondes. Dehors, le soleil dardait ses derniers rayons derrière l'arche du pont routier proche. Je commençais à me sentir bien. Dans une forme épatante. En fait, d'ici quelques minutes, je me sentirais bien plus forte et solide que je n'aurais dû.

Et j'allais parler à mes gosses, en plus. Un sourire qui m'avait échappé toute la journée m'effleura les lèvres.

À 19 heures pile, je pressai le bouton. Le téléphone ne sonna qu'une fois avant que Danny décroche.

— Les enfants ne sont pas là, déclara-t-il aussitôt de sa voix monocorde habituelle.

— Mais...

— Ils sont partis avec Nancy, chercher des crèmes glacées.

Nancy, la briseuse de ménage, bien sûr. L'aventure d'un soir qui s'était transformée en relation suivie. Le simple nom de cette pétasse suffisait à me mettre dans une rage folle.

— Ils sont avec *elle* ?

— Oui. Ils l'aiment bien. On l'aime tous.

— Quand est-ce qu'ils rentreront ?

— Je ne sais pas et ça ne te regarde pas.

— Alors quand puis-je rappeler ?

— Demain, à 19 heures.

— Quelle connerie ! C'était mon horaire, Danny, le seul moment où je...

— Demain, répéta-t-il avant de raccrocher.

Une heure plus tard, je boxais dans le modeste club du centre de Fullerton, *Chez Jacky*. C'était Jacky en personne qui m'entraînait : un vrai privilège ces temps-ci, parce que le petit boxeur ne rajeunissait pas. Soit il en pinçait pour moi, soit il ne savait pas trop quoi faire de moi, étant donné que j'avais tendance à démolir tout son équipement.

Le soleil s'était couché une heure auparavant et je pétais la forme. Toujours atrocement blessée par Danny, je n'avais pas décoléré et le vieil Irlandais en faisait les frais.

Il portait des mitaines de boxe flambant neuves, ces coussinets qu'utilisaient les entraîneurs pour se protéger les mains. Je multipliais les coups, parfois si rapidement que même mes propres yeux avaient du mal à suivre mes poings. Et je ne faisais pas que frapper ces mitaines, je les dérouillais.

Fort. Peut-être trop.

Jacky était un dur, même s'il frisait les 60 piges. Cet ancien boxeur professionnel avait subi son content de nez cassés en Irlande, et il avait dû en démolir quelques-uns lui-même. Je ne l'avais jamais vu manifester le moindre signe de douleur ou de faiblesse. Par conséquent, lorsque je m'aperçus qu'il grimaçait à chaque coup, je sus qu'il était temps de le laisser souffler. Le pauvre était bien trop coriace et obstiné pour baisser les gants de lui-même et demander une pause.

— On fait un break, annonçai-je en arrêtant mon poing à mi-chemin.

Dire que Jacky en fut soulagé aurait été un sacré euphémisme.

— C'est tout ce que t'as, fillette ? rétorqua-t-il malgré tout, suffisamment fort, à mon avis, pour que tous les éventuels spectateurs en profitent.

J'attirais parfois une foule de curieux, et Jacky tenait à son image de dur à cuire.

Bien sûr, rassembler les foules n'était pas du tout mon but, étant donné que j'évitais en règle générale d'attirer l'attention sur moi. Mais depuis cet incident, le mois dernier, avec un ancien Marine que j'avais envoyé à l'hôpital après lui avoir flanqué une raclée sur le ring, eh bien... j'étais devenue une sorte d'héroïne dans ce club de boxe à la clientèle essentiellement féminine.

— Je crois bien que je pourrais encore tenir un round ou deux, susurrai-je.

— On va dire que j'ai pas entendu.

Jacky se débarrassa de ses gants de protection, dévoilant des mains plus rougeaudes que son teint d'Irlandais : ses doigts épais étaient enflés.

— Désolée, lui dis-je. J'ai passé une mauvaise nuit.

— Je voudrais vraiment pas te mettre en pétard, toi.

— Dommage que mon ex-mari ne pense pas pareil.

— Alors ce gars-là doit être un vrai crétin. Tu cognes comme une masse.

Il secoua la tête, étonné, une réaction que je suscitais régulièrement chez le vieux boxeur. Il n'avait pas encore compris ma véritable nature.

— Plus dur que tous ceux et celles que j'ai entraînés.

— Ouais, ben, faut croire que tout le monde a ses petits talents, répliquai-je. Le tien, par exemple, c'est d'avoir les cheveux roux.

— C'est pas un talent.

— Ouais, mais quand même.

Il s'ébroua de nouveau et leva des mains que j'aurais sans doute pu voir palpiter si j'y avais regardé de plus près.

— Faut que je les mette dans la glace, dit-il. Mais si je fais ça, les bonnes femmes du coin vont me prendre pour une chochette.

Je me penchai pour embrasser son front en sueur. Il rougit instantanément, de sa calvitie naissante jusqu'à son cou.

— Mais t'es une vraie chochette, déclarai-je.

— Ouais, ben t'es un vrai monstre, Sam.

Jacky ne savait évidemment pas à quel point c'était vrai. En fait, le nombre de personnes au courant se comptait sur les doigts d'une main.

— Tu pourrais devenir championne du monde, reprit-il tandis que nous nous approchions du grand sac de frappe.

— Je suis trop vieille pour ça.

Jacky s'évertuait à me convaincre de boxer en pro.

— T'as quoi, 28 balais ? grogna-t-il.

— 37, et merci.

Et pourtant, Jacky ne se trompait pas, au bout du compte. J'étais bien dans la trentaine, mais mon corps, lui, était figé dans sa vingt-huitième année.

L'âge que j'avais lors de mon agression.

Certes, si on demandait à une fille à quelle période elle préférerait être immortalisée, ses 28 ans figureraient probablement parmi ses premiers choix.

Et que se passera-t-il dans dix ans, alors que tu en paraîtras toujours 28 en soufflant tes 47 bougies ? Ou quand ta fille aura elle-même 28 ans et que tu ne sembleras pas plus vieille ?

Je l'ignorais. Mais chaque chose en son temps.

Jacky prit position derrière le sac.

— Alors, qu'est-ce qui te turlupine, Sam ?

— Tout, répondis-je.

Je commençai à frapper le sac, tournant autour comme s'il s'agissait d'un véritable adversaire, me déplaçant avec les mouvements précis que Jacky m'avait enseignés : esquiver, se faufiler. Directs. Crochets. Directs longs. Des coups qui auraient fracassé des mâchoires, des dents et des nez. Jacky retroussait les lèvres et encaissait, de son côté du sac, comme le champion qu'il était, ou avait été autrefois. Je pris une légère pause pour souffler et laisser Jacky respirer. De la sueur me dégoulinait des sourcils.

— Laisse-moi deviner, dit-il en haletant, comme s'il venait de recevoir tous les chocs sans protection. C'est ton bon à rien d'ex-mari ?

— Bien vu.

— Il a pas compris que tu pourrais l'expédier jusqu'à Dublin d'un coup de pied au derrière ?

— Il le sait. Et pourquoi Dublin, au fait ?

— Chauvinisme. Alors pourquoi tu vas pas lui botter le cul, bordel ?

— Parce que botter le cul des gens n'est pas la solution à tout, Jacky.

— Pour moi, si.

— On appelle ça le plan B.

— Ben chez moi, ce serait le plan A. Un bon bottage de cul, ça met les choses au point.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier, dis-je en riant.

— Allez, fin de la pause. Lève les paluches.

Il s'appuya contre le sac et je lâchai une nouvelle salve furieuse. Imaginer mon mari à la place marchait à merveille.

— Tu transpires comme un porc, Sam, cria Jacky. J'aime ça !

— T'aimes la sueur de porc ?

Il se contenta de secouer la tête et de me hurler de garder les poings hauts. En souriant, je décochai une rafale de coups qui ébranla le sac et faillit envoyer valdinguer le petit Jacky. Un groupe de femmes se rassembla près de nous pour regarder le phénomène de foire.

Et tandis que je cognais, que je suais et que je levais les poings, je savais bien que dérouiller Danny n'était pas la solution. Heureusement, il me restait d'autres options pour rendre les coups.

Après avoir pris une longue douche et passé quelques coups de fil à des amis travaillant au gouvernement fédéral, je me retrouvai à l'*El Torito Bar and Grill* à Brea, à deux pas de mon hôtel.

Je portais un jean et un sweat-shirt à col roulé. Pas parce qu'il faisait froid, mais parce que j'étais vraiment charmante en col roulé. Une opinion que semblait partager le type plutôt rigide assis face à moi. L'agent spécial Greg Lomax, enquêteur en chef au FBI, était passé en mode flirt, et j'avais toutes les peines du monde à lui rappeler pourquoi il se trouvait là. Peut-être que j'aurais mieux fait d'éviter d'être aussi charmante.

L'*El Torito* est un endroit bruyant, une qualité qu'apprécient les clients désireux d'engager une conversation privée, ce qui expliquait sans doute pourquoi Greg l'avait choisi.

Personnellement, je trouvais le niveau sonore un peu assourdissant, mais d'un côté, peut-être ne suis-je qu'une femme adorable et sensible.

C'était ça, ou mon ouïe surnaturelle qui captait jusqu'au moindre tintement d'assiette et de couverts, sans compter d'autres bruits moins délicats qu'il vaut mieux éviter de décrire. Et bien sûr, le brouhaha des discussions incessantes. Je pouvais si je le voulais isoler n'importe quelle conversation, dans n'importe quelle pièce. Pratique pour un détective privé, croyez-moi. Ça ne me permettait pas d'entendre à travers les murs ou ce genre de chose, mais tout ce qu'un individu normal pouvait percevoir, je le distinguais encore mieux.

— Il y a des tas de gens au boulot qui ne tarissent pas d'éloges à votre sujet, dit-il.

— Je leur ai donné les trois meilleures années de ma vie, déclarai-je.

— Et c'est là que vous avez... contracté une maladie de peau rare, quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça.

— Et maintenant, vous travaillez en privé.

— Oui. Je suis détective privée, précisément.

— Et comment ça se passe ?

— C'est agréable d'être son propre patron. Je m'octroie des augmentations toutes les semaines et je m'accorde des pauses-café qui durent des heures.

— Pas mal, dit-il en souriant. Quoi qu'il en soit, j'ai pour consigne de vous révéler tout ce que je peux. Allez-y, posez vos questions. Si vous demandez une information confidentielle ou que je ne connais pas, je vous le signalerai.

Nous étions assis face à face, dans un petit box à l'extrémité du bar. Je sirotais un colombard maison pendant qu'il buvait un whisky-Coca. Le vin blanc et l'eau étaient les deux seuls liquides que je pouvais absorber.

En dehors de...

Rien que d'y songer, mon estomac se réveillait.

— Pensez-vous que ce crash était un accident ? demandai-je.

— Vous allez droit au but. J'aime ça.

— Mon côté détective, sans doute.

Il acquiesça et avala une gorgée.

— Non, il ne s'agissait pas d'un accident. Voilà au moins quelque chose dont on est sûr.

— Pour quelle raison ?

— On le sait, c'est tout, répondit-il en souriant.

— D'accord. Comment l'avion s'est-il écrasé ?

— Tous les indices désignent un sabotage.

— Quel genre de sabotage ?

Il réfléchit à la meilleure façon de me le dire. Je voyais presque tourner les rouages derrière ses yeux enjôleurs. Il calculait à coup sûr quelle quantité d'information suffirait, sans révéler des secrets du gouvernement, pour que j'accepte de coucher avec lui ce soir. Une équation complexe, à n'en point douter.

Les hommes sont plus doués pour les maths qu'ils ne le croient.

— Quelqu'un avait placé un petit explosif dans la gouverne. Le pilote a entendu l'explosion et l'a immédiatement signalée, avant d'annoncer qu'il avait perdu le contrôle de l'appareil. Dix minutes plus tard, l'avion s'écrasait sur les montagnes de San Bernardino.

— Et tous les occupants ont été tués.

— Tous, sur le coup.

— A-t-on des raisons de croire qu'on a assassiné ces témoins clefs pour les empêcher de parler au procès ?

— Toutes les raisons du monde. C'est le seul mobile envisageable.

Il termina son verre.

— Sauf qu'il reste un problème. Notre suspect numéro un se trouvait en prison au moment du crash.

Le serveur apparut et servit un autre whisky-Coca à Greg. Peut-être que le personnel de l'*El Torito Bar and Grill* était composé de médiums. Greg prit son verre et commença à

boire.

— Il faut avoir le bras drôlement long pour saboter un avion militaire, dis-je.

— Pas autant qu'on pourrait le croire. Il s'agissait d'un DC-12, et le contrat qu'a passé le gouvernement stipule que les fabricants de ces appareils peuvent utiliser leurs propres mécanos.

— Le mécano était donc un civil.

— Oui.

— L'avez-vous retrouvé ?

— Ouais. Mort, dans son appartement de Los Angeles.

— La cause du décès ?

— Une balle dans la bouche.

— Un suicide ?

— C'est ce qu'on essaie de savoir.

Je poursuivis un moment, mais Greg semblait avoir atteint la limite de ce qu'il voulait bien me révéler.

Il désigna mon verre à moitié vide.

— Vous ne finissez pas ?

— Probablement pas, non.

— Que diriez-vous de passer chez moi pour qu'on discute, je ne sais pas, du plaisir qu'on peut avoir à faire monter son... salaire ?

— Quand vous parlez de discuter, vous ne pensez pas plutôt à me baiser, hein ?

Il sourit en piquant un fard. Je m'avançai pour tapoter sa joue brûlante.

— Vous n'aurez qu'à vous faire monter tout seul, dis-je en lui tendant ma carte. Faites-moi signe si vous avez du nouveau.

— Mais j'habite au coin de la...

— Désolée. Petite erreur de calcul de votre part.

Et avec un charmant sourire, je lui faussai compagnie.

Installés sur le ponton en bois d'une tour de surveillance de maître nageur, nous contemplions la plage. Un écriteau près de la tour proclamait : « Ne pas s'asseoir sur le ponton. »

— Nous sommes des hors-la-loi, remarquai-je.

Kingsley Fulcrum leva sa tête immense vers le panneau, au-dessus de nous. Un rayon de lune souligna sa pommette et son nez busqué, et se perdit dans les boucles hirsutes qui frôlaient ses épaules massives.

— Nous prenons de gros risques en venant ici, dit-il. Si on se fait surprendre, on peut dire adieu à nos identités secrètes.

— En particulier si je n'apparais pas sur la photo d'identité que prendront les flics.

Kingsley secoua la tête.

— Vous autres, les vampires, vous êtes vraiment bizarres.

— Marrant, de la part d'un type qui hurle à chaque pleine lune.

Il émit un léger rire tandis qu'une brise fraîche caressait mes pieds nus. Devant nous s'étendait l'océan, sombre et éternel. De petits moutons d'écume venaient s'échouer sur la plage. Au loin, couronnant l'horizon, scintillaient les nombreuses lumières de Catalina Island. Entre nous et Catalina, des lueurs plus vives indiquaient la présence d'une douzaine de plates-formes pétrolières. La plage elle-même était presque silencieuse, bien que deux ou trois couples fussent en train de se bécoter sur des serviettes, çà et là. Ils s'imaginaient peut-être que personne ne les voyait, dans le noir. Et ils ne s'attendaient sans doute pas à ce qu'un vampire doté de vision nocturne les épie. Un couple qui s'approchait, à une cinquantaine de mètres, revenait probablement d'une session cochonne.

Kingsley se tourna vers moi. J'avais toujours aimé l'angle que faisait son nez avec son front.

Très romain, ça. Et carrément sexy.

— Tu es devenue détective privée après ta transformation ?

— Oui.

— Ce qui signifie que tu as pris tes photos de licence alors que tu étais déjà un vampire.

— Oui.

— Comment y es-tu arrivée ?

— J'ai forcé sur le fond de teint, ce jour-là, répondis-je, fière de moi. Moi aussi, je m'étais demandé quoi faire au sujet de cette fameuse photo.

— Pour que le maquillage apparaisse, alors que tu restais invisible ?

— Exactement. J'ai même pris soin de cligner les yeux au moment où on prenait le cliché.

— Au cas où on apercevrait tes orbites vides.

— Tout juste.

— Tu aurais pu porter des lentilles.

— Mais le blanc de mes yeux serait resté invisible.

Il opina du chef.

— Tu as donc sacrifié ton orgueil.

— J'ai peut-être une tête d'abrutie sur la photo, mais au moins, je parais humaine. Bon, si on y regarde de près, on aperçoit un vide au niveau de ma gorge, un petit morceau de peau que j'avais loupé. Mais tout le monde n'a pas les yeux rivés à mon cou.

— Non, dit Kingsley. Tout le monde reste concentré sur l'abrutie qui ferme les yeux.

Je lui cognai l'épaule. La force du coup le fit tanguer.

— Aïe ! s'exclama-t-il en se frottant le bras.

Il sourit, et la lumière de la demi-lune étincela sur sa denture régulière.

Kingsley était un avocat de la défense du comté d'Orange qui avait plutôt bien réussi. Quelques mois auparavant, il m'avait engagée pour enquêter sur la tentative de meurtre dont il avait été la cible. Cette affaire survenait pendant une période assez difficile pour moi : non seulement je venais de découvrir que mon mari me trompait, mais ce salaud avait eu le toupet de me mettre à la porte de chez moi. Une mauvaise passe, c'est le moins qu'on puisse dire. Cette blessure ne s'était pas refermée et j'en souffrais toujours.

Et ça risquait de durer encore un bon bout de temps.

Ce n'était donc pas le moment idéal pour entamer une relation amoureuse avec un avocat baraqué aux épaules immenses et qui avait tendance à perdre ses poils.

— Deux personnes sont en train de baiser, là-bas, dit Kingsley en jetant un coup d'œil derrière lui. Je crois qu'il y en a une qui s'appelle « Oh-chéri ».

Kingsley disposait d'une ouïe plus développée que la mienne, ce qui n'était pas peu dire. Avec un petit sourire, je lui donnai un coup de coude.

— Et si t'arrêtais d'espionner, hein ?

— Ah, je me trompais, poursuivit-il en inclinant la tête. Son nom, c'est plutôt « Oh-oui-c'est-bon ».

Je lui décochai un nouveau coup de coude et nous restâmes muets un moment, nos jambes collées l'une contre l'autre. Ses cuisses étaient bien deux fois plus épaisses que les miennes. Nous portions des jeans et des sweat-shirts. Je sentais bien que Kingsley brûlait de me toucher, de tendre sa main énorme pour la poser sur mon genou. Et je me rendais compte qu'il se maîtrisait de toutes ses forces.

Doucement, mon gars.

Je scrutais toujours l'horizon par-dessus l'océan noir. À mes yeux, il n'était pas si noir que ça. L'air vibrait de particules de lumière qui étincelaient et fusaient dans le ciel nocturne. Je m'interrogeais souvent sur la nature de ces traits luminescents. Sans éprouver aucune certitude, j'avais échafaudé une théorie vraisemblable : je soupçonnais qu'il s'agissait là des manifestations physiques de l'énergie elle-même. Peut-être que j'avais droit à un aperçu des rouages du monde tels qu'ils fonctionnaient en coulisses. D'un autre côté, il m'était déjà arrivé de me tromper sur pas mal de choses.

Kingsley me regardait toujours, sans cesser de réprimer ses pulsions. Celles qui lui disaient de me prendre, ici et maintenant, sur le poste de garde des sauveteurs. Mais la brute restait capable de se contrôler.

Intelligent, cet homme.

Après tout, je ne lui avais donné aucune raison de croire qu'il me plaisait.

— Pas maintenant, Kingsley, dis-je calmement en posant doucement ma propre main sur son genou. Je ne me sens pas encore prête.

Il hocha sa grande tête hirsute, mais ne pipa mot. Je sentis l'énergie qu'il avait accumulée se dissiper en un instant. Je pouvais presque la voir s'échapper de son corps en zigzaguant, aspirée par les vents lunaires, pour aller se mêler aux effluves argentés qui flottaient dans la nuit californienne. Il poussa un soupir et parut se dégonfler.

Le pauvre. Il s'était mis dans tous ses états pour rien.

Il plaça délicatement sa main sur la mienne, et si mon contact glacial le gêna, il ne le montra pas. Les doigts dans sa patte gigantesque, m'abandonnant à l'intense chaleur qui s'en dégageait, je lui parlai de ma dernière affaire.

— Jerry Blum est un homme dangereux, déclara-t-il quand j'en eus terminé.

— Et je suis une fille dangereuse.

Au loin, un joggeur solitaire émergea de sous Huntington Beach Pier. Même depuis notre position, à une bonne centaine de mètres, ce type paraissait immense.

Kingsley, qui avait baissé les yeux pour contempler ma jambe, se redressa brusquement, à l'affût. Il se tourna en dressant l'oreille et détecta le promeneur. Qui n'émettait pas le moindre bruit, selon moi.

— Tu l'as entendu ? demandai-je, intriguée.

— Oui et non, répondit Kingsley en épiaant par-dessus son épaule l'homme qui s'approchait. Mais son chien, oui.

J'y regardai à deux fois. Effectivement, une petite créature velue, de la taille d'un rat sous stéroïdes, trotta aux pieds de son maître. Le chien paraissait minuscule comparé au gigantesque coureur. Je souris. Pour une raison qui m'échappait, je trouvais réconfortant de voir un costaud de ce calibre courir avec un compagnon si menu.

— Pourquoi ton client t'a-t-il engagée, au juste ? s'enquit Kingsley. Il veut que tu fasses tomber l'un des plus redoutables criminels de la côte Ouest ?

— Le faire tomber, ce serait un bonus.

— Le faire tomber, ce serait dangereux à la fois pour toi et ta famille, Sam. Souviens-toi que ce type ne fait pas de cadeaux.

— Je ne mettrai pas les miens en péril. Et d'un autre côté, qui te dit que moi j'en fais ? Il paraît que j'ai du mordant.

— Hilarant. Mais je n'aime pas ça, Sam. Ce n'est pas un taf de détective ordinaire. Merde, même le FBI n'a pas encore trouvé le moyen de coffrer ce gars-là. Tu crois qu'une femme seule ferait le poids ?

— Pas n'importe quelle femme.

— J'en conviens. Mais pourquoi suis-je plus inquiet pour ta sécurité que toi ?

— Parce que tu m'aimes un petit peu, répondis-je en clignant les yeux d'un air coquet.

— Je préférerais que tu ne touches pas à cette affaire.

Une petite boule de poils grassouillette apparut dans le sable, à nos pieds : le même chien qui traînait sa laisse. En fait, il s'agissait d'un loulou de Poméranie, absolument adorable.

Adorablissime, à vrai dire.

Sa queue s'agitait frénétiquement et il exécuta une demi-douzaine de cercles autour de nous, traçant un circuit sur le sable. Pas un instant il ne quitta Kingsley des yeux.

— Ce chien t'aime bien, commentai-je.

— Va comprendre.

Kingsley émit un petit bruit de gorge et le minuscule animal s'assit devant lui, haletant, remuant la queue en le fixant.

Le tee-shirt noir inondé de sueur, bardé d'assez de muscles pour deux – sauf si l'un des deux en question était Kingsley –, le joggeur immense que nous avions aperçu quelques minutes auparavant surgit des ténèbres. Il s'approcha de nous avec un léger boitillement qui ne semblait pas le gêner.

— Attaque, Ginger, fit-il d'un air décontracté en souriant de toutes ses dents.

La dénommée Ginger effectua encore deux petits tours avant de se rasseoir devant Kingsley. L'homme s'inclina pour lui tapoter la tête.

— Gentille fille, dit-il avant de lever les yeux sur nous. Vous avez eu un peu peur pour vos vies, j'espère ?

— On était terrifiés, répondit Kingsley.

— Je me suis sans doute fait pipi dessus, ajoutai-je.

L'inconnu se redressa et je crus voir onduler sa tablette de chocolat sous le tee-shirt humide.

Houba houba !

— Elle ne s'approche pas des étrangers, normalement, déclara-t-il. En fait, je suis quasi certain qu'elle a peur de son ombre. Mais c'est une ombre considérable, remarquez. Elle me fiche un peu la trouille, à moi aussi.

Kingsley se laissa glisser de la plate-forme de bois et atterrit en souplesse dans le sable, trop doucement pour un homme de sa taille. Ginger n'esquissa pas un geste, même si sa queue s'agitait désormais à une vitesse proche de celle de la lumière. L'avocat tendit la main pour lui gratter le crâne entre ses oreilles dressées. Ginger, elle, ressemblait à une ado enamourée à un concert de rock. Ou à moi pendant un concert des Stones.

— OK, ça, c'est une première, s'étonna le joggeur, sincèrement stupéfait. Il m'a fallu trois mois pour approcher à moins d'un mètre de ces oreilles.

— Elle a sans doute vécu de sales trucs quand elle n'était encore qu'un chiot, déclara Kingsley sans cesser de la caresser. Si vous voulez mon avis, je dirais qu'elle a été maltraitée avant de trouver son nouveau foyer. Probablement par un type de votre taille, ce qui explique qu'elle n'aime pas les hommes. Mais elle vous apprécie, vous, même si vous courez trop vite pour ses petites pattes et que vous ne lui donnez pas assez de friandises.

Il gratifia la chienne d'une dernière petite tape avant de se relever.

— Mais ce ne sont que des suppositions de ma part, dit-il.

— Bien supposé alors. Pile dans le mille. Elle a été battue avant que ma copine ne la sauve. Bien sûr, l'homme qui lui a infligé tout ça, lui, n'a pas eu cette chance. Disons que quand j'en ai eu terminé avec lui, il éprouvait un tout nouveau respect pour les créatures vivantes, quelles qu'elles soient.

Nous sourîmes, Kingsley et moi. Je n'avais aucun mal à imaginer que l'homme qui se tenait devant nous puisse infliger de sérieux dégâts.

— Et si je lui donnais plus de friandises, poursuivit-il, il faudrait que je la fasse rouler pendant mon jogging.

Je gloussai, et Kingsley éclata de rire. Il tendit la main.

— On se connaît, non ?

— C'est pas la première fois qu'on me dit ça, répondit l'inconnu en ramassant la petite chienne, qui disparut promptement derrière un biceps si gonflé que mes propres yeux faillirent en sortir de leurs orbites.

Kingsley, lui, plissait les paupières : une attitude courante lorsqu'il réfléchissait.

— Vous jouiez au football à UCLA.

— Pourquoi, il existe d'autres universités ?

L'avocat claqua des doigts.

— Vous étiez sur le point d’entrer chez les pros et vous vous êtes cassé la jambe.

— C’est la guigne, quand ça arrive, hein ? fit l’homme d’un ton léger. Et vous êtes bien sûr Kingsley Fulcrum, célèbre avocat et star d’Internet.

Kingsley se mit à rire et je l’imitai. Quelques mois auparavant, quelqu’un avait tenté de l’assassiner devant le palais de justice. Cet incident ahurissant avait été filmé et diffusé dans tout le pays, voire sur toutes les chaînes du globe : « Kingsley, l’homme qui refusait de trépasser. » Tout le monde avait pu voir son assaillant lui loger cinq balles dans la tête et dans le cou, à bout portant.

Pendant qu’ils bavardaient, je me rendis compte que tous deux mesuraient presque exactement la même taille. Bien que l’étranger fût musclé et puissamment bâti, Kingsley compensait par une allure sauvage et bestiale face à laquelle aucun homme ne faisait le poids. Même les anciens footballeurs.

Une fois qu’ils en eurent terminé avec les anecdotes de football, j’appris que notre immense interlocuteur était détective privé. Je dressai l’oreille. Kingsley expliqua que j’exerçais le même métier et l’homme, acquiesçant, chercha dans son pantalon de jogging un portefeuille. Il en sortit une carte qu’il me tendit.

— Si vous avez besoin d’aide ou d’un coup de main musclé, appelez-moi. Je fais les deux.

J’examinai la carte. Jim Knighthorse. J’avais déjà entendu ce nom, aux informations locales peut-être. Sur sa photo, il souriait de façon un peu exagérée. J’avais la très nette impression que M. Knighthorse éprouvait pour lui-même une passion narcissique.

— Ça, c’est une photo d’enfer, déclarai-je avec un clin d’œil. Et je m’y connais.

Je n’avais pas tort.

Il était bien trop tôt pour moi, mais je m'en fichais. Le soleil brûlant culminait dans le ciel et j'attendais, assise dans ma fourgonnette, sur le parking de l'école primaire de mes enfants près du centre de Fullerton. Je m'étais garée sous un pathétique jacaranda. L'arbre, bien que presque entièrement dépouillé, procurait un peu d'ombre.

On fait avec ce qu'on a.

Recroquevillée dans le siège conducteur pour éviter les rayons directs, j'avais abaissé les pare-soleil aussi bien de mon côté que du côté passager. Je m'étais étalé sur la figure la crème solaire la plus opaque que j'aie pu trouver, j'avais enfilé des gants de cuir et je portais un autre chapeau à large bord particulièrement adorable, mais qui ne s'avérait pas très pratique pour conduire. J'en possédais toute une série, achetée au fil des six dernières années, naturellement, et tous indispensables à ma survie.

Au fait, que se passerait-il si jamais je me retrouvais exposée aux rayons du soleil ?

Je l'ignorais, et je n'avais aucune envie de le découvrir. Tout ce que je savais, c'est qu'ils me blessaient physiquement, même quand j'étais bien protégée. Je me dessécherais sans doute, et je mourrais. Dans d'atroces souffrances, qui plus est.

Immortelle, mon œil. Une immortalité sous conditions.

Réfugiée au creux de mon siège, je me répétais mentalement cette phrase : « Je me dessécherais et je mourrais. »

Je menais une vie tout à fait ordinaire autrefois. J'avais grandi dans le comté d'Orange. J'avais été pom-pom girl et j'avais joué au softball, suivi les cours à la fac de Fullerton, obtenu une maîtrise en sciences criminelles, avant de travailler pour le gouvernement fédéral. Avec des tas de rêves et d'ambitions. Me marier et fonder une famille, par exemple. Ce que j'avais fait, et je ne m'étais pas arrêtée là.

La vie était belle. La vie était chouette. La vie était facile.

Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour ma liste de choses à faire se serait limitée à : acheter de la crème solaire extra et voir si l'abattoir de Norco accepterait la facturation directe, eh bien... j'aurais conseillé à ce quelqu'un de retourner lire des romans d'Anne Rice.

Je demeurai bien à l'abri sous mon chapeau et mon écran total, surveillant les rayons du soleil et secouant la tête... jusqu'à ce que les larmes roulent doucement sur mon visage, que je préférerais enfouir dans mes mains. Des traînées de crème solaire dégoulinèrent sur mes joues.

Merde.

Je ne savais peut-être pas quelle créature vivait en moi, ni où remontait la sombre lignée de mon sang, mais il y avait une chose dont j'étais foutrement sûre. Personne ne m'empêcherait de voir mes gosses. Ni Danny, ni même le soleil.

J'ouvris la portière et sortis du véhicule.

Je trébuchai, le souffle coupé.

Il me fallut tendre une main gantée vers le pare-chocs brûlant de ma fourgonnette pour m'y appuyer. La chaleur du métal traversa immédiatement le cuir fin. Peut-être que les vampires de Stephenie Meyer avaient trouvé le bon plan : j'aurais sans doute mieux fait de déménager dans l'État pluvieux et glacé de Washington, où le ciel disparaissait en permanence derrière des nuages gris. Un jour, peut-être. Mais pas maintenant. J'avais des problèmes bien réels à résoudre.

Je me repris et traversai à grands pas le parking tranquille, essentiellement occupé par les voitures des enseignants et du personnel de l'établissement. J'avais sans doute l'air ivre, ou peut-être malade, blottie sous mes vêtements, tête baissée, avançant d'un pas mal assuré.

Une légère brise souleva une mèche de mes cheveux épais. Elle vint se coller à la copieuse couche de crème solaire qui me couvrait le visage. Je m'en fichais. Il fallait que j'échappe au soleil, et en vitesse.

En pleine accélération, je sentis l'odeur familière des mets de la cafétéria portée par un autre coup de vent. Familière dans le sens où ce parfum semblait strictement identique à celui des cafétérias scolaires de mon enfance.

Après avoir franchi le parking brûlant, je montai sur un trottoir et, quelques instants plus tard, je pus m'abriter en pantelant sous une corniche.

Oh, mon Dieu.

Sans m'écarter de l'ombre, je poursuivis ma route, la main frôlant le revêtement du mur en stuc pour conserver l'équilibre, et je me retrouvai bientôt devant le bâtiment principal.

Concentre-toi, Sam.

Il fallait que j'aie l'air aussi calme et normal que possible. Le personnel scolaire n'appréciait guère les parents cinglés.

J'avais l'impression que ma peau prenait feu. Alors que je n'avais parcouru que quelques dizaines de mètres. J'aurais voulu pleurer.

Pas de larmes.

Je pris une profonde inspiration et retins mon souffle quelques minutes – oui, des minutes – avant d’expirer. Ma peau irritée me semblait à vif. D’une main tremblante, je décollai mes cheveux de l’épaisse couche d’écran total, puis j’ajustai mon chapeau, arborai mon plus beau sourire et ouvris la porte du bureau : une maman comme les autres, qui passait voir ses enfants.

*
* *

Quelques minutes plus tard, je me retrouvai dans le bureau du principal. Apparemment, j’avais des ennuis.

M. West était un homme plutôt séduisant, d’une bonne cinquantaine d’années. Assis derrière son grand bureau, les mains repliées devant lui, il portait une élégante chemise à manches longues dont les boutons de manchette étaient ornés de décorations en jade évoquant les Indiens d’Amérique.

West avait toujours fait preuve de bienveillance à mon égard. Au tout début, après mon attaque, il s’était empressé de me faciliter la vie. J’avais obtenu l’autorisation spéciale de venir chercher mes enfants juste devant l’école. En fait, je me garais sur les emplacements des bus scolaires, évitant de faire la queue et de rester plus longtemps que nécessaire au soleil. Un homme bon, dont j’appréciais la gentillesse.

Une gentillesse qui avait manifestement ses limites.

— Je ne peux pas leur permettre de vous voir, Samantha, je suis navré.

— Je ne comprends pas.

— J’ai reçu un appel de Danny, aujourd’hui. Il y a une demi-heure, en fait. Votre mari, ou ex-mari plutôt, affirme que vous avez conclu un accord officieux selon lequel vous ne devez plus venir chercher les enfants.

— Oui, mais...

— Il prétend également que vous avez accepté de ne plus les voir autrement que sous surveillance. Est-ce exact ?

West était un homme bien. Je le savais, et je me rendais compte que cette situation lui brisait le cœur. J’acquiesçai en me détournant. Il poussa un gros soupir et s’écarta de son bureau, croisant les jambes.

— Je ne peux pas vous laisser les voir en dehors de la présence de Danny, Samantha, je suis désolé.

— Mais je suis leur mère.

Il m’examina un long moment.

— Danny affirme également que vous représentez un danger potentiel pour les enfants, reprit-il enfin, et qu’on ne doit en aucun cas vous laisser seule avec eux.

Je fis non de la tête. Les larmes ruisselaient sur mes joues. Je n'arrivais pas à parler.

— Vous êtes très malade, poursuivit-il, je le vois bien. Bon sang, n'importe qui s'en rendrait compte. Quel danger pourriez-vous faire courir à vos enfants, je l'ignore. Tout comme j'ignore ce qui s'est passé entre vous et Danny. Mais je vous suggère, avant d'accepter d'autres conditions de ce genre, de vous adresser à un conseiller juridique, Sam. Je ne vous ai jamais considérée comme une menace. Et en dehors des conséquences découlant de votre maladie, j'ai toujours pensé que vous étiez une merveilleuse mère, mais il ne m'appartient pas...

Ce fut à cet instant que je craquai. J'éclatai en sanglots, et je me mis à pleurer comme ça ne m'était pas arrivé depuis très longtemps. Quelques secrétaires, une réceptionniste et même l'infirmière de l'école vinrent m'entourer. Le principal me fixait, derrière son bureau, et à travers mes larmes, je parvenais à distinguer les siennes.

Il s'essuya les yeux et se leva. En me soutenant et en me répétant combien il était navré, il m'escorta jusqu'à la sortie.

— Je déteste tous les hommes, écrivis-je.

— Même moi ?

— Tu es un homme, Fang ?

— Oui, mais un sacré bonhomme, quand même !

J'éclatai de rire malgré moi. Installée dans le siège rembourré de ma chambre d'hôtel, j'aurais dû me sentir parfaitement à l'aise, mais ce n'était pas le cas : les accoudoirs en bois me gênaient. À bien y réfléchir, le reste du fauteuil ne s'avérait guère plus confortable. Peut-être que j'aurais dû m'en plaindre à la direction de l'établissement.

Ou peut-être que j'aurais intérêt à me calmer.

Encore mieux : peut-être devrais-je me trouver un appartement quelque part et l'agréments de mes propres chaises. Il faudrait vraiment y réfléchir, mais plus tard.

— Comment puis-je être sûre que tu es un sacré bonhomme ? écrivis-je. Je n'ai jamais vu de photo de toi.

— Il faudra te fier à ce que je te dis.

— Me fier à la parole d'un homme ? Jamais ! ☺

— Souviens-toi : un sacré bonhomme.

— C'est toi qui le dis.

— Qu'est-ce qui te tracasse ce soir, Moon Dance ?

Fang était mon confident sur Internet. Je l'avais rencontré sur un salon de discussion consacré aux vampires quelques années auparavant, quand la mode de ces salons n'était pas encore passée. Maintenant, nous communiquons via une autre appli, même si nous avons conservé nos anciens pseudos : Fang950 pour lui, et MoonDance pour moi. Je ne lui avais encore rien divulgué de trop personnel, même s'il ne cessait de tâter le terrain pour obtenir des informations. Et il faut bien avouer que j'en faisais autant. Nous mourions tous deux de curiosité, mais j'avais une bonne raison de ne pas révéler mon identité et, à l'en croire, lui aussi. Naturellement, ma raison à moi tombait sous le sens : j'avais confessé dès le

début ma nature de vampire. Il m'avait crue sans la moindre réserve, ce qui était tout à son honneur... ou laissait augurer du pire quant à sa santé mentale.

Je lui expliquai donc ma tentative pour voir mes enfants, et la façon dont Danny me mettait des bâtons dans les roues à la moindre occasion.

— Tu pourrais toujours le tuer, écrivit Fang.

— Parfois, je ne sais pas si tu plaisantes.

Après une très longue pause, il finit par répondre :

— Bien sûr que je plaisante.

— Bien. Tu commençais à m'inquiéter.

— Et pourtant, persista-t-il, ça résoudrait tous tes problèmes.

— En m'en créant une tonne d'autres, rétorquai-je avant d'ajouter rapidement : et je ne suis pas une meurtrière.

— Marrant, pour un vampire.

— Je suis un bon vampire.

— Pas mal de gens prendraient ça pour un paradoxe.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas être bonne ?

— Parce que c'est dans ta nature de tuer et de boire du sang. De préférence le sang frais d'une victime récente.

— Je ne tuerai rien du tout. Plutôt me ratatiner et mourir !

— Mais en refusant de boire du sang frais, tu renonces à une formidable puissance, tu brides volontairement ton potentiel.

— De quelle puissance devrais-je disposer ? Et quel intérêt ? demandai-je.

— Tu n'as pas idée.

— Et comment en sais-tu aussi long sur les vampires, Fang ? Tu m'as dit il y a longtemps que tu étais humain.

— Un humain passionné par tout ce qui touche aux vampires.

— Et pourquoi les aimes-tu à ce point, Fang ?

— J'ai mes raisons.

— Me les révéleras-tu un jour ?

— Un jour.

— Mais pas ici, c'est ça ?

— Exactement. Pas ici.

— Alors où ? insistai-je.

— C'est la question à un million de dollars.

Je préférai changer de sujet.

— Bon, qu'est-ce que je suis censée faire à propos de Danny ?

Une nouvelle pause qui s'éternisa. Je me demandais souvent ce que pouvait fabriquer Fang pendant ces longues interruptions. Un tour aux toilettes ? Répondait-il à son téléphone portable ? À moins qu'il ne se cale dans son fauteuil, les doigts entrelacés derrière la nuque, songeant à ce qu'il écrirait ensuite ?

Finalement, au bout de cinq minutes, sa réponse apparut dans la fenêtre.

— C'est Danny qui dispose de tous les moyens de pression.

Je réfléchis un instant à cette affirmation. L'idée m'avait déjà traversé l'esprit auparavant, mais je voulais voir ce que Fang allait sortir de sa manche.

— Continue, écrivis-je.

— Peut-être qu'il est temps que tu lui en reprennes une partie.

— Entièrement d'accord. Des suggestions concernant la manière de procéder ?

— Quelque chose finira par se présenter à toi. Au fait, ce sixième sens, Moon Dance ?

— Il est plus précis qu'il y a quelques années. Pourquoi ?

— Certains médiums utilisent l'écriture automatique pour obtenir des réponses.

— L'écriture automatique ?

— Tu t'assieds tranquillement devant une feuille de papier, tu prends un stylo et tu poses des questions. Parfois, les réponses se manifestent et ton stylo... eh bien, il commence à écrire.

Je gloussai.

— Tu plaisantes.

— Non, pas du tout. Ce serait un moyen d'obtenir des réponses, Moon Dance.

— Des réponses à quoi ?

— À tout.

J'y songeai un instant, et une sensation étrange naquit au niveau de mon plexus solaire.

— Comment faut-il que je fasse ? demandai-je.

— Cherche sur Internet.

— D'accord, je me renseignerai.

— Bien. Et dis-moi comment ça s'est passé. Bonne nuit, Moon Dance.

— Bonne nuit, Fang.

Je cherchai effectivement sur Internet. En temps normal, je me serais bien moquée de ce genre d'absurdité.

De l'écriture automatique ? Et puis quoi encore ?

Mais le caractère étrange de ma propre existence m'incitait au moins à l'envisager.

D'autant que les possibilités que la méthode ouvrait m'intéressaient. Qui refuserait de recevoir des réponses spirituelles, en particulier dans mon état ?

Selon les quelques sites que je consultai en ligne, le mode opératoire n'était pas bien sorcier. S'asseoir tranquillement à une table avec de quoi écrire. Se focaliser sur soi-même. Se vider l'esprit. Tenir le stylo au-dessus de la feuille... Et voir ce qu'il en ressortirait.

Mais si je ne voulais pas savoir ce qui risquait d'en ressortir ? Peut-être valait-il mieux garder enfermée cette chose qui vivait en moi. Saisie d'une certaine appréhension, je m'emparai d'un carnet à spirale et d'un stylo. J'éteignis mon ordinateur portable, que je glissai dans son étui.

C'était entre moi, la table, le stylo et le bloc de papier.

Je fixai le stylo. Quand j'en fus lassée, je fis craquer mon cou et mes phalanges. Dans le couloir, j'entendais deux voix de plus en plus fortes à mesure qu'un couple s'approchait de la porte de ma chambre. Ils s'éloignèrent, et le bruit s'estompa peu à peu.

Je saisis le stylo.

Une lampe en coupole suspendue au plafond éclairait la table, pile à la verticale. L'éclairage vacilla brièvement. Ce n'était jamais arrivé auparavant. Je fronçai les sourcils. Sur l'un des sites que j'avais consultés, l'auteur prétendait que la présence des esprits pouvait faire trembler les lumières.

Le phénomène se reproduisit à plusieurs reprises. Maintenant, il s'agissait d'un véritable clignotement : jour, nuit, jour, nuit. Sans arrêt. Je me renfonçai dans ma chaise, le souffle court.

Doux Jésus.

Nouveau papillotement. Jour, nuit.

Le phénomène ne se produisait sur aucune autre lumière de ma chambre. Celle installée près de la porte d'entrée tenait bon. Même chose, apparemment, pour l'éclairage du couloir qui filtrait en dessous. De toute évidence, seule la lampe qui se trouvait juste au-dessus de ma tête était affectée.

Et brusquement, elle péta complètement les plombs, clignotant si vite que j'aurais pu faire une crise d'épilepsie.

— Stop ! m'écriai-je. C'est bon, j'ai compris. J'arrive.

Dès que je tendis le stylo au-dessus du bloc, les perturbations cessèrent. La lampe s'illumina joyeusement, comme si rien ne s'était passé.

OK, cette fois c'est officiel, pensai-je. Je deviens vraiment cinglée.

Je posai délicatement l'extrémité du stylo sur le papier et fermai les yeux pour me concentrer sur moi-même. Je fis de mon mieux pour suivre le protocole que préconisait l'article sur Internet, visualisant une corde d'argent invisible qui s'étendait depuis mes chevilles jusqu'au centre de la Terre. Puis je l'imaginai attachée au plus immense rocher que je puisse concevoir. Finalement, je me représentai une autre corde semblable reliée à l'extrémité de ma colonne vertébrale, et lestée elle aussi d'un énorme bloc de pierre au centre de la Terre.

Je m'imaginai brièvement ces cordes d'argent passant dans les neuf étages de l'hôtel, traversant les lits et fichant une formidable trouille à leurs occupants, en bas.

Je gloussai.

Désolée, m'sieurs dames, je ne fais que me concentrer.

Quand je considérai que c'était chose faite, je me rendis compte que j'ignorais comment procéder ensuite. Peut-être qu'il me suffisait d'attendre.

Ça ne s'appelle pas écriture automatique pour rien, non ?

J'observai le stylo devant moi, la pointe immobile sur la page vide. Le plafonnier avait cessé de jouer au sapin de Noël. Il s'agissait sans doute d'une surtension, voilà tout.

Peut-être fallait-il que j'arrête de réfléchir ? Comment réussit-on cet exploit ? J'ignorais comment y parvenir, mais je m'efforçai de ne penser à rien... et je me retrouvai à réfléchir à tout. Plus facile à dire qu'à faire. L'un des articles affirmait que canaliser son souffle permettait de se débarrasser des préoccupations superficielles. Mais quand on n'a pas besoin de respirer ? Personne ne pensait aux vampires, en écrivant ces articles...

Je m'appliquai cependant à inspirer et expirer en me focalisant sur l'air qui passait entre mes lèvres et me gonflait les poumons. J'axai mes pensées sur tous les éléments nécessaires pour le faire circuler dans l'organisme.

Je repensai à mes enfants et me vis brusquement en train d'étrangler Danny. Une image particulièrement vivace. Secouant la tête, je revins à mon souffle : inspirer, expirer. Sur mes lèvres, dans ma poitrine. Mes poumons qui se remplissaient, se vidaient.

Ce fut alors que je remarquai un détail particulièrement curieux : un infime tressaillement dans mon avant-bras.

J'ouvris les yeux.

Le tremblement s'accroissait : mon bras était agité de spasmes. Une sensation plutôt agréable, presque comme si je recevais un massage stimulant mes muscles. Une thérapie de choc en douceur.

Je fixai ma main avec curiosité. Intéressant : à chaque sursaut musculaire, la pointe du stylo se déplaçait légèrement pour tracer de petites lignes ondulées sur la page. Des gribouillis insensés. Guère plus que des pattes de mouche.

Les pattes de mouche s'interrompirent. Tout s'arrêta. Une pause.

Mon bras se remit à me picoter et mes muscles se réveillèrent dans une saccade. Complètement fascinée, j'observai le stylo qui, devant moi, avec mes propres doigts, se mettait à dessiner d'étranges motifs circulaires.

Rien que des cercles : des gros, des petits, des cercles bien prononcés et serrés, et d'autres lâches et à peine visibles. Des cercles bâclés, des cercles parfaits. La page en fut bientôt remplie. Quand il ne resta plus aucun espace libre, ma main s'arrêta enfin.

De l'autre, j'arrachai la page pour en dévoiler une vierge.

Mon bras frissonna aussitôt, électrique, et l'encre se mit de nouveau à couler, mais pas pour tracer des cercles, cette fois. Cette fois, des mots apparurent. Deux, exactement :

Bonjour, Samantha.

Je contemplai les deux mots.

Était-ce moi qui les avais écrits ? Me berçais-je d'illusions en m'imaginant qu'il s'agissait d'un message venu d'ailleurs ?

À cet instant, tandis que ces questions surgissaient dans mon esprit, la sensation de douce stimulation me parcourut l'avant-bras et le stylo reprit sa course. Quatre autres mots apparurent :

Est-ce si important ?

L'écriture était nette et facile à déchiffrer. De gros caractères arrondis. Ils remplissaient entièrement l'espace entre les lignes bleues du papier.

— Tu peux lire dans mes pensées ? demandai-je à haute voix.

Ma main vibra et les mots s'étalèrent sur la page.

Les pensées sont réelles, Samantha. Plus que les gens ne l'imaginent.

Émerveillée, j'observai l'apparition des phrases devant moi. Je savais que si je voulais arrêter d'écrire, je le pouvais. Rien ne m'y forçait. Je permettais à quelque chose de s'exprimer par ma main. Si je souhaitais interrompre l'expérience, c'était possible.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Le rythme de mes battements de cœur, culminant d'ordinaire à cinq par minute, monta à dix. Après une infime hésitation, ma main se sentit poussée à écrire ces mots :

Je suis quelqu'un de très proche de toi.

— Je devrais avoir peur ?

Tu es libre d'éprouver ce que tu veux. Mais laisse-moi te poser une question : te sens-tu effrayée ?

— Non.

Alors, fais confiance à ton cœur.

J'inspirai profondément et retins ma respiration quelques minutes, les yeux rivés au bloc de papier. Lorsque je soufflai, ce fut presque sans y penser.

— C'est bizarre.

Cette situation est conforme à ce que tu en attends. Bizarre, si tu veux. Ou incroyablement merveilleuse.

Les phrases remplissaient déjà la moitié de la page. Le stylo passait automatiquement à la ligne quand il le fallait, mû par les infimes stimulations des muscles de mon bras.

Une sensation bizarre et surnaturelle, à n'en point douter.

— Vous êtes donc quelqu'un que je connais bien, c'est ça ? demandai-je en me trouvant brusquement bien stupide de m'entretenir avec ma main et un morceau de papier. Mais ça ne me dit pas qui vous êtes.

Pendant la pause qui suivit, j'éprouvais la très nette impression que la personne qui s'exprimait s'interrogeait : que pouvait-elle me révéler ?

Pour le moment, disons que je suis une amie. Une amie très proche.

— La plupart de mes amis ne me parlent pas grâce à un stylo et à un bloc de papier. Ils m'envoient des mails, ou des messages instantanés au pire.

Les mots restent des mots, pas vrai ? Considère ça comme une messagerie instantanée spirituelle. Une MIS.

J'émis un petit rire malgré moi. Cette fois, pas de doute, j'avais vraiment pété les plombs. J'examinai les phrases. Les plus récentes, encore humides, miroitaient sous la lumière du plafonnier. L'écriture ronde et fluide n'avait rien à voir avec mes lettres penchées et serrées.

— Je ne comprends pas ce qui est en train de se passer ici, lâchai-je finalement.

Faut-il vraiment que tu comprennes tout, Samantha ? Peut-être, pour certaines choses, vaut-il mieux s'en remettre à la foi. Peut-être qu'il est bon de laisser au monde un peu de son mystère. Après tout, tu es toi-même un peu mystérieuse.

J'acquiesçai, mais sans rien dire. J'avais soudain énormément de mal à formuler des phrases, ou même simplement à penser, du reste. Je me sentais étrangement sensible. Un phénomène intense et admirable était en train de se produire, et je ne parvenais pas tout à fait à l'appréhender.

Alors, prenons notre temps, Samantha. C'est normal. Nous avons fait les présentations, c'est déjà un bon début.

— Mais vous ne m'avez pas dit votre nom, bredouillai-je.

Un instant d'hésitation, un picotement, puis les mots apparurent :

Sephora. Et je suis toujours là. J'attends.

À 19 heures, toujours un peu sous le choc de la session d'écriture automatique, j'appelai mes enfants. Danny décrocha aussitôt.

— On m'a mis au courant de ton petit coup en douce, aujourd'hui, Sam, dit-il.

Derrière, une voix féminine souffla : « Quelle pétasse. »

La propriétaire de la voix en question ignorait sans doute que je pouvais l'entendre. Et cette dernière venait de gagner une place sur ma liste. Et s'il s'agissait bien de la personne à laquelle je pensais, cette briseuse de ménage de secrétaire avec laquelle Danny s'était finalement remis après qu'ils se furent séparés un moment, son nom s'y trouvait déjà. Je le notai quand même sur ma liste. Pas la peine d'avoir fait de hautes études pour savoir que se retrouver *en double* sur la liste d'un vampire n'est probablement pas une bonne idée.

Danny ne se soucia pas de faire taire la femme. Il ne fit même pas mine d'avoir entendu son intervention.

— C'était vraiment con de ta part, Sam, se contenta-t-il de déclarer.

— Je veux juste voir mes gosses, Danny.

— Mais tu les vois. Tous les samedis soir, rétorqua-t-il en respirant bruyamment.

Danny avait ses humeurs. Plutôt mauvaises, en général. Il ne me frappait jamais, ce qui était assez futé de sa part, puisque même avant de devenir vampire, j'aurais pu lui botter le cul. On ne s'en prend pas impunément à un agent fédéral parfaitement entraîné et muni d'un pistolet dans son holster.

— Mais c'est fini, ça, annonça-t-il.

— Comment ça, « fini » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que tu n'es plus autorisée à voir les enfants, Sam. Comment pourrais-je te faire confiance après le sale tour que tu m'as joué aujourd'hui ?

Plutôt audacieux, de la part d'un homme qui m'avait trompée pendant des mois.

— Un sale tour ? Tenter de voir mes enfants, c'est un sale tour ?

— On avait passé un accord et tu l'as enfreint. Maintenant, je suis dans l'obligation de les protéger.

— Parce qu'ils ont besoin qu'on les protège de moi ?

— Oui, répliqua-t-il sans la moindre hésitation. Bien sûr. Tu es un monstre.

J'entendis le petit Anthony qui se manifestait dans le fond, demandant s'il pouvait me parler. La femme le fit taire sans ménagement. Anthony gémit et je faillis pulvériser mon téléphone.

— Ne me prive pas de mes samedis, Danny.

— Ce n'est pas moi qui t'en prive, Sam. C'est toi-même.

Je m'efforçai de garder mon calme.

— Quand pourrai-je les revoir, Danny ?

— Je l'ignore. J'y réfléchirai.

— Je viendrai ce samedi.

— Si tu débarques, Sam, je déballe tout. Toutes les preuves. Cette vie pathétique que tu mènes aujourd'hui... ce sera terminé. Et ensuite, tu ne reverras plus tes enfants, plus jamais. N'essaie pas de me faire chier, Sam.

— Je pourrais toujours te tuer, Danny.

— Ça alors, le vrai monstre pointe le bout de son nez. Si tu me tues, tu perds quand même les gosses. Et par ailleurs, je n'ai pas peur de toi.

Il disposait donc d'un atout caché. Même si je n'étais sûre de rien, je supposais qu'il s'agissait d'une arme, quelle qu'elle soit. Une arme destinée aux créatures telles que moi. Peut-être semblable à celles que le chasseur de vampires avait utilisées, le mois dernier. Ce type qui était venu pour me tuer avec une arbalète et un carreau à pointe d'argent, et qui avait gagné un aller simple pour Hawaï.

Je consultai ma montre. Nous avons depuis longtemps dépassé les dix minutes qu'il m'accordait tous les soirs.

— Est-ce que je peux parler à mes enfants, maintenant ?

— Désolé, Sam. Ton temps est écoulé.

Et il raccrocha.

Peu après mon exaspérante conversation avec Danny, je me retrouvai assise devant le *Rembrandt's* à Brea, un verre de vin blanc à la main. La femme qui me faisait face buvait une limonade. Oui, une limonade. Elle s'appelait Monica Collins. Et elle était en piteux état.

Nous étions installées sous une rangée de néons, près d'une sorte de palissade improvisée qui nous séparait du chemin surpeuplé menant au club de fitness ouvert 24 heures sur 24 derrière nous. Pendant que nous buvions, nous assistions à un défilé de clients athlétiques, vêtus de shorts ou de bodys noirs et moulants, qui nous considéraient, nous autres, gloutons, avec des regards de mépris. La plupart portaient un sac de sport, une bouteille d'eau et une serviette ; la moitié d'entre eux avaient un fil d'écouteur blanc qui leur sortait de l'oreille : la similitude dans la diversité.

Le vin me donnait des maux d'estomac, et je me contentais donc de l'ignorer. Le vin blanc, l'eau et le sang constituaient les seules substances que je pouvais consommer sans risquer de les vomir dix minutes plus tard. J'éprouvais tout de même des difficultés à digérer l'alcool, mais je m'en accommodais, surtout lors d'entretiens avec de nouveaux clients. Me voir déguster une bonne chope d'hémoglobine ne les aurait sans doute pas vraiment rassurés.

Monica attaquait sa deuxième limonade. Rectification : sa troisième. Elle leva la main pour faire signe au serveur, qui réagit promptement et remplit son verre du breuvage sucré. Elle parut soulagée.

Monica était un mystère pour moi : une adulte qui se comportait exactement comme une ado de 14 ans. Elle avait sans doute la trentaine, mais on ne l'aurait pas deviné, vu sa façon de faire des bulles de chewing-gum, de balancer ses jambes, de glousser et d'ingurgiter des litres de limonade comme si les stocks risquaient de s'épuiser d'une seconde à l'autre. Je remarquai que ses gloussements tenaient de l'habitude et n'avaient rien à voir avec une manifestation d'hilarité. Son œil droit bougeait bizarrement : un peu à la traîne par rapport au gauche, il n'en suivait pas exactement les mouvements. J'avais l'impression

qu'il se focalisait sur un point situé au-dessus de mon épaule, comme si un perroquet imaginaire s'y trouvait perché.

Elle m'avait expliqué en détail les nombreuses occasions où son époux, avec lequel elle avait vécu douze ans, et qui était depuis son ex-mari, l'avait passée à tabac. Je ne l'interrompis que très rarement, me contentant de l'observer, tout en gardant l'œil sur les deux files qui entraient et sortaient de la salle de gym.

Monica s'exprimait sans passion, d'une voix fluette, enfantine et presque atone, qui manquait de poids, de force. Elle parlait la plupart du temps en baissant la tête et les yeux. Elle avait été affreusement maltraitée, sans doute pendant la majeure partie de son existence. Les gamines brutalisées nouaient souvent des relations avec des conjoints abusifs à l'âge adulte. Rien de surprenant, donc.

Elle se tut une fois son verre presque vide, et entreprit d'aspirer les quelques gouttes du fond à grand bruit. Les regards des clients se braquèrent sur elle, puis sur moi. Je haussai les épaules. Monica ne semblait pas se soucier qu'on la dévisage de la sorte, alors que m'importait ?

Quand elle eut terminé, elle me demanda si elle pouvait aller aux toilettes. Oui, *me demanda*. Je lui répondis que « Euh, oui, aucun problème ». Avec un grand sourire, elle fit claquer une bulle de chewing-gum et disparut. Quelques minutes plus tard, elle revenait... et commandait une autre limonade.

Elle reprit son histoire. Après qu'elle l'eut quitté, son époux avait voué son existence à tenter de la tuer. Elle avait obtenu une injonction contre lui. Apparemment, les injonctions ne lui faisaient ni chaud ni froid. La première tentative de meurtre datait de l'époque où elle vivait seule dans un appartement d'Anaheim.

Tandis qu'elle s'interrompait pour piocher une fraise, je m'efforçai d'appréhender ce concept farfelu : Monica vivant seule et se livrant à des activités de grande fille, des activités d'adulte. Je n'y parvins pas. Elle avait beau avoir la trentaine, elle paraissait un peu simplette, mal équipée pour une vie d'adulte. Je continuai à y songer pendant qu'elle poursuivait son récit.

Il l'attendait dans sa cuisine. Après l'avoir brutalisée un moment, il avait entrepris de la molester à l'aide d'une clé serre-tube, lui ouvrant le crâne et la laissant pour morte.

Sauf qu'elle n'avait pas succombé. Les médecins l'avaient retapée à coups de plaques d'acier, d'agrafes et de vis. Le traumatisme lui faisait parfois faire des crises, et elle avait perdu l'usage de son œil droit. Tout s'expliquait : celui-ci était désormais aveugle.

Le mari avait été arrêté quelques heures après l'agression, mais quelque chose d'étrange s'était produit sur le chemin de la prison. Son avocat, apparemment très doué, avait réussi à le faire sortir en quelques semaines, en persuadant un juge que l'homme ne représentait plus aucune menace pour Monica.

L'ex-mari l'avait de nouveau agressée la nuit même.

Encore convalescente, Monica demeurait chez ses parents, où il avait fait irruption par effraction, muni cette fois d'un marteau.

C'était à croire que quelqu'un lui avait donné un énorme bon d'achat dans un magasin de bricolage...

Je gardai cependant mon humour noir pour moi.

Quoi qu'il en soit, son ex avait assassiné le père de Monica et handicapé sa mère à vie. Sans le rottweiler de la famille, Monica aurait elle aussi trépassé. Le chien avait survécu.

Monica se tut. Dans le parking d'en face, une Cadillac blanche, un modèle ancien aux vitres teintées, passa lentement. Le véhicule parut ralentir à notre hauteur. Monica joua avec sa paille. Je lui présentai mes condoléances pour son père. Elle acquiesça sans cesser de manipuler le petit tube de plastique. J'attendis. L'histoire n'était pas terminée. Après tout, si elle avait fait appel à moi ce soir, il devait bien y avoir une raison.

Elle repoussa son verre. Apparemment, elle avait fait le plein de limonade.

— On l'a vu essayer d'engager quelqu'un pour me tuer, lâcha-t-elle enfin.

— Qui l'a vu ?

— Des gens à la prison.

— Des gardiens ?

— Oui, eux. Mais il n'a pas, comment dire... eu beaucoup de succès.

Un petit rire nerveux.

— Vous avez peur, dis-je.

Elle hocha la tête, les yeux remplis de larmes.

— Pourquoi est-ce qu'il m'en veut autant ? Il n'en a pas fait assez ?

— Je suis navrée.

— Il est horrible. Il est tellement mauvais.

Sa voix se fit plus ténue, et sa lèvre inférieure se mit à trembler. Ses mains aussi. Mon cœur chavira pour cette gamine dans un corps de femme.

Pourquoi quelqu'un voudrait-il faire du mal à une fille si inoffensive ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Peut-être que je ne connaissais pas toute l'histoire, mais ça me suffisait. Selon moi, elle avait raison : il était tout simplement mauvais. Mauvais comme une teigne.

— J'ai parlé à l'inspecteur Sherbet, reprit-elle. Il est gentil avec moi. Il m'aide toujours. Je l'adore.

Elle sourit en évoquant le policier bienveillant, un homme pour lequel j'éprouvais moi aussi énormément d'affection.

— C'est lui qui m'a dit de venir vous voir. Et il a ajouté que vous étiez plus costaude que vous n'en aviez l'air, mais je n'ai pas compris ce qu'il entendait par là. Il a dit que vous me protégeriez.

— Dans l'État de Californie, expliquai-je, les détectives privés munis d'une licence peuvent également exercer en tant que gardes du corps.

— Vous êtes aussi garde du corps, alors ? s'exclama-t-elle, émerveillée.

Malgré les larmes qui étincelaient encore dans ses yeux mouillés, son visage s'éclaira d'un sourire.

— En effet, répondis-je d'un ton un peu plus frimeur que je ne l'aurais voulu.

Elle battit des mains.

— Et vous avez un pistolet ?

— Quand il le faut.

Sans cesser de sourire, elle s'assombrit légèrement. Elle me fixa de son œil valide, tandis que l'autre peinait un peu à suivre.

— Je n'ai pas d'argent. Je ne peux plus travailler à la boulangerie depuis qu'il m'a blessée, mais peut-être que ma maman pourra m'aider à vous payer. L'inspecteur Sherbet m'a affirmé que vous saviez ce qui est le mieux, mais j'ignore ce qu'il voulait dire par là.

Secouant la tête, je souris et tendis la main pour prendre la sienne, tiède malgré sa moiteur. Elle trembla légèrement à mon contact glacé. Je soutins son regard, qu'elle me rendit du mieux qu'elle put.

— Ne t'inquiète pas pour l'argent, ma grande. Je ne laisserai plus personne te faire de mal. Tu es en sécurité maintenant, je te le promets.

Ce fut à ce moment qu'elle se mit à pleurer.

Nous étions rentrées dans ma suite, à l'hôtel.

Monica arpentait ma chambre spartiate, qui exerçait sur elle une fascination démesurée. Je sentais une partie de son anxiété s'évanouir. Elle gloussait un peu moins, ce qui me paraissait une bonne chose.

Elle s'assit finalement au bord du lit, près du coin où je m'étais installée sur le siège étonnamment confortable. Mon ordinateur portable, fermé, était posé sur le bureau non loin de moi. Quelque part, là-dedans, Fang se demandait comment j'occupais ma soirée. Quant à moi, je réfléchissais à ce qu'il pouvait bien faire toutes les nuits. Je commençais à me poser beaucoup de questions sur son compte.

Et Kingsley ?

Il m'intriguait, lui aussi, mais il était bien plus facile de m'interroger à son sujet puisque je savais où il vivait et qu'il en pinçait pour moi.

Sur la table ronde, à ma gauche, se trouvait le bloc de papier contenant ma conversation avec... quelque chose. Ou, du moins, mon début de conversation.

— Vous vivez vraiment ici ? s'enquit Monica.

— Pour le moment, oui.

— Et votre mari vous a fichue dehors ?

— Un truc dans ce goût-là.

Secouant la tête, elle me sourit, mais d'un air nerveux. Je la sentais sur le point de glousser, mais elle faisait de son mieux pour se contenir.

— Mon problème à moi, reprit-elle, c'était tout le contraire.

— Il ne voulait pas te laisser partir, c'est ça ?

— Oui, exactement.

Le gloussement finit par lui échapper.

Mince.

Dans cette position, ses pieds n'arrivaient pas tout à fait jusqu'au sol moqueté. Une fille si menue et adorable. Innocente, douce et naïve. Entre de mauvaises mains, prisonnière

d'une relation destructrice. Je n'avais pas de mal à imaginer qu'une brute puisse la considérer comme lui appartenant. Un trophée. Quelqu'un qu'on pouvait posséder. Entre de bonnes mains, elle aurait été protégée, aimée, chérie !

Mais elle était bien mal tombée.

— Pourquoi vous a-t-il mise à la porte, si ce n'est pas indiscret ?

— Ça l'est, répondis-je.

Elle gloussa, vira au rouge et détourna le regard.

— Je suis vraiment désolée.

Je tendis la main pour lui effleurer le genou. Il fallait que je prenne des gants avec cette gamine. Ses notions d'étiquette sociale n'étaient pas vraiment à jour.

— Ce n'est pas grave, déclarai-je. C'est juste que la blessure est encore fraîche, et je préfère ne pas en parler pour le moment. Tu n'as rien fait de mal.

Elle acquiesça vigoureusement. Je lui tapotai le genou. Elle me regarda, hocha de nouveau la tête, puis baissa les yeux. Elle manquait tellement de confiance en elle. Perdue, impuissante.

Comment quelqu'un pouvait-il s'en prendre à cette fille ?

Mon Dieu, je haïssais déjà féroce­ment son connard d'ex-mari.

— Sam, est-ce que je peux vous poser une question ?

— Bien sûr, ma grande.

— Est-ce que je peux vous demander... Comment vous allez faire pour me protéger ? (Gloussement nerveux.) Ça ne fait rien si je vous le demande ?

— Non, ça ne fait rien, répondis-je en lui tapotant de nouveau le genou d'un geste réconfortant, comme je l'aurais fait avec ma propre fille.

Et le souvenir de ma fille, la perspective de ne pas les revoir, elle et Anthony, samedi soir, me fit monter les larmes aux yeux. Je pris une profonde inspiration pour me calmer avant de répondre :

— Tu seras toujours soit à mes côtés, soit avec quelqu'un en qui j'ai confiance. Tu ne seras jamais sans protection.

Elle plissa les paupières d'un air suspicieux, la bouche pincée.

— Qui sont vos amis ? demanda-t-elle.

— Des hommes bons et honorables. Je leur confierais ma propre vie sans hésiter. Ils te protégeront pendant mon absence.

— Pourquoi vous absenteriez-vous ?

— J'ai parfois des... affaires à traiter.

Elle opina du chef. Elle comprenait les nécessités du travail.

— Et un de vos amis va bientôt venir ?

— Oui.

— Parce que vous sortez ?

— Tout à fait. J'ai du boulot.

— Et je ne peux pas venir ?

On aurait dit une petite fille demandant à sa mère si elle pouvait l'accompagner faire les courses.

— Pas cette fois, répondis-je.

— OK, murmura-t-elle d'un air maussade.

Elle n'aimait pas l'idée qu'on se sépare si tôt. Moi non plus, mais il n'était pas question qu'elle participe ou même assiste à mes activités de cette nuit.

— Chad est un type bien, insistai-je. Tu l'apprécieras.

Nouveau hochement de tête.

— Vous reviendrez ce soir ?

— Oui.

Souriante, elle se remit à balancer les pieds. Sous son short blanc, des cicatrices zébraient ses minces jambes bronzées. Je ne lui avais posé aucune question à ce sujet, mais je la soupçonnais d'avoir été violemment battue à coups de ceinturon.

— Combien de temps me protégerez-vous ? s'inquiéta-t-elle.

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

Heureusement, elle n'avait pas d'enfant. Elle avait de toute évidence obtenu un congé longue durée auprès de son employeur, dont la boulangerie, comme je l'avais découvert, vendait des donuts. Pas étonnant que Sherbet l'apprécie autant.

On frappa à la porte de ma chambre : trois coups rapides, une pause, puis un quatrième. C'était Chad, qui utilisait le code dont on se servait tous les deux.

— C'est mon ancien collègue, expliquai-je en me penchant pour lui tapoter le genou une dernière fois. Tu es entre de bonnes mains, je te le promets.

Elle sourit et fit claquer une bulle de chewing-gum.

— Je vous crois, dit-elle.

Stuart Young et moi étions assis au troisième étage, sur son balcon surplombant un coin de Balboa Beach. La vue sur la mer n'était pas exceptionnelle, mais le peu que j'apercevais miroitait sous les rayons argentés de la lune qui s'arrondissait.

Stuart m'avait offert un verre de vin mais, l'estomac encore dérangé par celui que j'avais bu un peu plus tôt, j'avais préféré de l'eau. Nous nous étions installés ensemble au-dessus d'une voie plutôt calme. D'autres appartements, tous identiques, la bordaient : des rangées d'immeubles qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, rue après rue. C'était un miracle que j'aie réussi à retrouver celui de Stuart, surtout compte tenu de mon sens de l'orientation catastrophique.

En réalité, je connaissais la raison de ce miracle. Mon intuition m'avait indiqué la position de son bâtiment, puis de son appartement. Mes capacités psychiques s'affinaient. Quoi qu'il en soit, Stuart donnait l'impression d'avoir pleuré récemment. Pas étonnant. Les yeux rouges et enflés, le nez dans le même état, il ne semblait pas se soucier de son apparence et ne s'en excusa pas. Une mince pellicule de sueur recouvrait son crâne parfaitement chauve. Il aurait pu s'agir des effets de l'alcool, puisque le climat était toujours idéal, ici. Dans tous les cas, vue sur la mer ou pas, cet appartement devait coûter une petite fortune.

Stuart buvait une bière légère qu'il avait versée dans un verre givré. Cette boisson faisait partie des choses que je ne regrettais pas.

Beurk. Du vin sinon rien.

— Vous tenez le coup ? demandai-je.

— Je touche le fond, répondit-il en souriant malgré tout.

Je sirotai mon eau en m'inclinant légèrement à droite pour disposer d'une meilleure vue sur la mince tranche d'océan.

— En vous mettant dans l'angle idéal, vous le verrez, déclara Stuart. Vous ne le croirez sans doute pas, mais j'ai payé cher ce petit bout d'océan. Il m'a peut-être coûté cinquante mille billets supplémentaires.

— C'est un joli p'tit bout.

Il émit un petit rire et avala une gorgée de bière. Il semblait l'apprécier. Allez savoir pourquoi.

— Je me suis laissé dire, de source sûre et pas officiellement, que l'avion de votre femme avait été saboté, annonçai-je sans le regarder.

Il cessa de boire.

— Et si c'est le cas, ce qui semble probable, poursuivis-je, cela signifie que votre femme a été assassinée, avec tous les autres occupants.

Il se cala dans sa chaise, baissant les yeux sur sa chope glacée. Il ne manifesta guère d'émotion. D'un autre côté, je ne lui apprenais rien qu'il ne sache ou ne soupçonne déjà. Je continuai sur ma lancée.

— Nous savons tous à qui profitait ce crash d'avion. Non seulement Jerry Blum a échappé au procès, mais il est désormais un homme libre. Sans témoins et sans dossier contre lui, toutes les charges ont été abandonnées.

Stuart acquiesça. Son menton se rida légèrement.

— L'enquête sur l'accident poursuit son cours, repris-je au bout de quelques minutes. Elle pourrait prendre des années. Même si les autorités découvrent qui l'a abattu ou saboté, je m'attends à ce qu'on ne trouve pas grand-chose reliant cet événement à Jerry Blum.

Il posa son verre au rebord givré sur la table vitrée et poussiéreuse qui nous séparait et se tourna vers moi.

— Et si on trouvait des indices désignant Jerry Blum comme responsable de l'accident de ma femme, qui nous dit que les prochains témoins ne seraient pas assassinés eux aussi ?

— Une situation paradoxale, en effet, convins-je en hochant la tête.

— Je n'obtiendrai peut-être jamais justice...

— Il reste une chance qu'on découvre des preuves accablantes pour Jerry Blum.

— Ou pas.

— Ou pas.

— Il s'en tirera probablement encore cette fois, tandis que ma femme...

La voix de Stuart s'éteignit peu à peu et il éclata soudain en sanglots, la tête entre les mains. Je me penchai vers lui, lui caressant l'épaule en manifestant ma compassion à voix basse. Il continua de pleurer et moi de le tapoter.

Quand il se maîtrisa enfin, il m'annonça :

— Il y a quelque chose que je voudrais que vous écoutiez.

Stuart se leva et passa la porte de verre coulissante. Il revint peu après avec un téléphone. Se rasseyant auprès de moi, il appuya sur quelques boutons. Un instant plus tard, l'appareil sonnait bruyamment, en mode haut-parleur. Une voix électronique répondit et lui demanda s'il souhaitait écouter ses messages. Stuart pressa une touche. Je supposai qu'il avait accepté. La messagerie lui proposa d'accéder aux appels archivés. Il appuya de nouveau et tendit le téléphone entre nous deux, à plat, au-dessus de la table ronde et de sa bière.

— Stu ! fit une voix de femme paniquée. Stu, écoute-moi. Quelque chose d'affreux est en train de se produire. Oh, mon Dieu ! Stu, l'avion a des problèmes. C'est grave. J'ai entendu une explosion, juste derrière mon hublot. C'est l'aile. Elle est en miettes, je le vois maintenant. Elle est en feu. C'est pas vrai, c'est pas vrai ! Oh, mon Dieu, Stu !

La voix s'interrompt. Une autre femme se mit à crier dans le fond. Un hurlement épouvantable, à vous glacer le sang.

— Mon Dieu, Stu, l'avion va s'écraser. Tout le monde le sait. Le pilote n'arrive pas... Il n'arrive pas à reprendre le contrôle.

Une nouvelle pause. Une voix crépita dans un haut-parleur. Le pilote demandait à tous les passagers de rester sur leurs sièges, de boucler leur ceinture et de garder leur calme. Puis il leur dit de se préparer à un atterrissage en catastrophe.

— Doux Jésus, Stu... Oh, mon Dieu, mon Dieu... Seigneur, j'aurais tant voulu te parler, mon chéri. J'ai tellement besoin de toi. J'ai besoin de ta voix. Mon chéri, j'ai tellement peur. Tellement peur. C'est pas vrai !

Quelqu'un poussa un hurlement derrière elle.

— J'ai entendu ta voix, Stu. Je l'ai entendue quand j'ai eu ta boîte vocale. Au moins, je t'ai entendu une dernière... Encore une fois. J'adore ta voix, mon bébé, je t'aime. Je t'aime tellement. Je vais mourir.

Quelqu'un se mit à lui parler d'une voix précipitée, hystérique, mais la femme au téléphone ne répondit pas.

— Tout le monde perd la tête, Stu. Tout le monde a la trouille. Stu, l'explosion. Quelque chose a fait exploser l'avion. Quelque chose a fait exploser l'aile. C'est Jerry Blum, je le sais. C'est lui qui a fait ça, bébé. D'une façon ou d'une autre. D'une façon ou d'une autre, il nous a eus. Ce fils de pute ! Oh, mon Dieu...

Elle éclata en sanglots, reprit brièvement son calme, et dit finalement :

— Je t'aime, mon amour. Pour toujours.

Fin du message.

*
* *

Stuart ne prit pas la peine d'essuyer les larmes qui roulaient sur ses joues. Il fixait en silence son téléphone portable, toujours posé à plat sur sa paume. Sa main tremblait. Finalement, à contrecœur, il effleura un autre bouton du pouce puis rangea soigneusement le portable dans la poche de sa veste.

— J'ai transmis le message de ma femme à une seconde boîte vocale dont je dispose et j'ai également envoyé son appel au FBI. Ils m'ont demandé d'effacer l'original, et j'ai obéi. Je ne leur ai jamais dit que j'en possédais toujours une copie. Merde, j'en ai même fait plusieurs, sous divers formats. Comment osent-ils exiger que j'efface le dernier message de ma femme, ces fils de pute ?

Nous restâmes assis un long moment, et j'entendis encore la voix paniquée de sa femme, qu'il repassa plusieurs fois. J'en avais le cœur brisé pour elle. Pour lui. Le cœur en mille morceaux, à vrai dire.

— Je suis tellement désolée, dis-je enfin.

Il acquiesça d'un air absent, détournant les yeux vers la plage et les vagues qui la caressaient. Je doutais que Stuart fût capable, avec son ouïe de mortel, de percevoir le son étouffé du ressac. C'était probablement une bonne chose : cet avantage sonore aurait pu faire doubler la valeur de son appartement. Au-dessus des tuiles du toit de l'immeuble d'en face, deux goélands descendirent en piqué, taches d'albâtre que je voyais comme en plein jour. À mesure qu'ils filaient dans le firmament nocturne, une traînée d'énergie ectoplasmique crépitait derrière eux comme la queue d'une comète. Le ciel prenait vie sous mes yeux. Et la nuit dans mes oreilles.

— Et même si le FBI finissait par trouver des preuves incriminant Jerry Blum, reprit Stuart, il ne purgerait peut-être jamais sa peine.

Je hochai la tête.

— C'est... Il n'y a rien de pire au monde que de savoir que c'est cet enfoiré qui l'a tuée, qu'il l'a laissée brûler vive. (Stuart respirait bruyamment.) C'est un putain d'animal et je le hais. Vous savez quoi ? J'emmerde le procès. J'emmerde les preuves. Et j'emmerde tout le reste. Qu'on me laisse dix minutes seul avec ce fils de pute. Juste lui et moi. Dix minutes.

Son vœu me fit réfléchir.

— Mais on ne peut pas l'atteindre, poursuivit-il. Personne n'en est capable. Ni la police, ni le FBI, ni la cour. Personne.

— Moi si, déclarai-je, sérieusement surprise de me l'entendre dire.

J'avais parlé sans réfléchir un seul instant. Stuart se retourna vivement.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

Et puis merde, autant y aller à fond !

— Que je pouvais l'atteindre.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement, Sam ? demanda-t-il en plissant les paupières.

— Ça signifie que je peux vous livrer Jerry Blum.

— Je ne vous suis pas.

C'était une idée cinglée. Beaucoup trop. Mais Stuart souffrait, furieux et frustré, complètement impuissant.

À moins que...

— Voulez-vous vraiment affronter Jerry Blum seul à seul ? L'homme qui a tué votre femme ?

— Je donnerais ma vie pour ça.

— Alors que diriez-vous si je vous annonçais que je peux vous le livrer ?

— Que vous êtes folle.

— Oui, peut-être un peu.

— Mais on ne le croirait pas, à vous entendre.

— C'est bon à savoir.

Mon projet délirant avait allumé une étincelle dans son regard. Au pire, quelque chose qui lui permette de penser à autre chose qu'à sa douleur. Il fit pivoter son siège pour me regarder en face.

— Comment vous y prendriez-vous ? s'enquit-il.

— J'ai des relations, répondis-je d'un ton vague.

— Et vos relations peuvent vous livrer Jerry Blum ?

— Oui. Tôt ou tard.

— Et je pourrais l'affronter ?

— Seul.

— D'homme à homme ?

— *Mano a mano*, déclarai-je, ce qui devait avoir un sens approchant, pour ce que j'en savais...

— Et ses gardes du corps, ses tireurs et ses tueurs à gages ?

— Juste vous deux, insistai-je. Seul à seul.

— Et qui d'autre serait au courant ?

— Personne. Juste moi, vous et Blum.

Une expression qui ressemblait quasiment à un sourire lui effleura les lèvres, mais il secoua la tête et elle s'estompa aussitôt.

— J'aimerais tant vous croire, Sam, mais il faut regarder les choses en face : il ne s'agit que d'un fantôme...

— Je peux l'avoir, l'interrompis-je. Laissez-moi deux semaines.

Stuart braqua sur moi un regard intense pendant un bon moment, puis il finit par hocher la tête en souriant. Le sourire lui allait bien : son crâne chauve n'en paraissait que plus parfait.

— D'accord, je vous crois. Pourquoi, je l'ignore, mais je vous crois.

Nous nous renfonçâmes dans nos chaises de jardin et j'écoutai le vent, les vagues et l'occupant de l'appartement d'en dessous qui se préparait un dîner tardif. Une délicieuse odeur de bacon ne tarda pas à nous parvenir.

Mon Dieu, j'adorais les petits déjeuners nocturnes.

Stuart se tourna vers moi.

— Et si je le tue ?

— Tout le monde finit par mourir un jour.

— Vous êtes une vraie dure à cuire.

— Et chaque minute qui passe m'endurcit.

Minuit. Assise dans ma fourgonnette, mon ordinateur portable sur les genoux, j'attendais devant le Ritz-Carlton de Laguna Niguel. Non, je ne traîne pas au Ritz en temps normal, mais l'endroit en valait bien un autre pour ce que j'envisageais.

Le seul hôtel cinq étoiles du comté d'Orange se dressait au sommet d'un promontoire. Lequel, si vous voulez mon avis, ressemble exactement à une falaise. Quoi qu'il en soit, je m'étais installée sur le parking des visiteurs, dans le coin le plus éloigné possible. Je ne courais guère le risque d'attirer l'attention : juste une petite femme dans un gros véhicule.

Une petite femme qui allait bientôt se retrouver complètement nue.

J'avais entrouvert mes fenêtres et, loin en contrebas, au pied de la falaise – appelons un chat un chat –, résonnait l'agréable son des vagues s'écrasant sur ce que je savais être des plages de sable doux.

J'avais brièvement réfléchi à la situation dans laquelle je venais de m'impliquer, et plus je m'éloignais de Stuart et de son chagrin, plus je me rendais compte de l'absurdité de mon projet.

Sers-toi de ta tête, Sam : tu as promis de livrer l'un des plus tristement célèbres gangsters de la côte Ouest à un veuf éploré et doux comme un agneau... Pour un petit pugilat privé.

Ouais, j'ai eu de meilleures inspirations que celle-là.

Naturellement, en l'état actuel des choses, justice ne serait jamais rendue à Stuart. Ou si c'était le cas, il faudrait peut-être patienter des années avant que Blum ne se retrouve derrière les barreaux, et uniquement si les fédéraux arrivaient à lui coller quelque chose sur le dos, ce dont je doutais énormément. Après tout, Blum se trouvait déjà en prison, attendant d'être jugé, quand l'avion s'était écrasé.

Un meilleur alibi que ça, tu meurs.

Et toi, qu'est-ce que tu proposes, Sam ? D'amener un meurtrier à un homme dont le seul avantage physique marquant réside dans la perfection de son crâne chauve ?

Stuart n'était pas bien épais, tant s'en fallait. Jerry Blum pourrait sans doute tuer le pauvre veuf à mains nues. En fait, il s'agissait probablement du genre de chose qu'il avait

déjà faite durant sa carrière criminelle.

Tout ça en supposant que tu réussisses à t'approcher de Blum d'une manière ou d'une autre.

Promettre le minimum et livrer de formidables résultats, c'est bon pour les affaires. Dans ce cas, j'avais fait de formidables promesses... et c'était un meurtrier qu'il me fallait livrer.

Génial.

Je secouai la tête. J'avais déjà élaboré des plans plus judicieux.

Il fallait que Jerry Blum tombe. D'une façon ou d'une autre. Confronter Stuart au gangster n'était probablement pas très futé de ma part mais, pour le moment, je n'avais rien trouvé de mieux. Autant laisser les détails de cette rencontre infuser doucement dans ma cervelle pendant quelques jours et voir ce qui pourrait en ressortir.

De mes longs doigts fins, je tambourinai sur le volant. Je mesurais à peine un mètre soixante, mais Dieu m'avait gratifiée de phalanges merveilleusement interminables.

Y a pas de mal à aimer ses propres doigts, non ?

Et bien sûr, des ongles d'aspect particulièrement robuste les prolongeaient. Pas des griffes à proprement parler, juste dix ongles très épais et en pointe. Bon, d'accord : des griffes.

J'étais équipée de putains de griffes. Parfois, je déteste ma vie.

Un peu plus tôt, j'avais passé quelques coups de fil à mes contacts pour obtenir l'adresse de la luxueuse forteresse de Jerry Blum à Newport Beach. Le gangster vivait dans un immense domaine qui donnait sur l'océan. En fait, il s'agissait d'une minuscule île au large, mais pas très loin de la côte, à laquelle un pont la reliait.

Mon ordinateur sur les genoux, j'étudiai les photos satellites de Google pour reconnaître le terrain en vue aérienne, mémorisant la disposition des lieux. Pas grand-chose à retenir. La propriété occupait la totalité de la moitié nord de l'île, ne laissant que quelques hectares de bois au sud. De mon point de vue, les arbres représentaient un atout.

Les oiseaux peuvent se cacher dans les branches. Et les chauves-souris géantes ?

Une fois que j'eus gravé la carte des environs dans ma mémoire, j'éteignis l'ordinateur et je scrutai les alentours. Le calme régnait dans mon petit coin à l'écart du parking du Ritz. Je me débarrassai de mon jean, de mon chemisier et de tout le reste. C'était surtout à cause de l'absence de ce « tout le reste » que je me sentais particulièrement vulnérable. Et bien que je fusse restée assise sur mon siège pendant près d'une demi-heure, le vinyle était encore froid au toucher, sans doute parce que j'avais moi-même la peau glacée, puisque mon système de régulation de la température était désormais aux abonnés absents.

Au moment même où j'en fus réduite au strict minimum apparut un break suffisamment grand pour assiéger tout l'Idaho, avec une famille de quatre personnes à l'intérieur. Je me tassai dans mon siège, essayant de toutes mes forces de me rendre invisible. Quelques instants plus tard, les occupants du véhicule en sortirent en se bousculant et se dirigèrent

vers l'hôtel. Quand ils eurent disparu, je me hasardai avec précaution hors de ma fourgonnette.

Nue comme un ver.

Traversant rapidement la surface lisse du parking, j'enjambai une rambarde de sécurité et je me frayai un chemin parmi les buissons touffus jusqu'à ce que j'atteigne le rebord d'une falaise vertigineuse.

Promontoire, mon cul !

D'ici, lorsqu'on baissait les yeux, le sol paraissait incroyablement éloigné. Une mince ligne de vagues bordées d'écume venait lécher en rythme la plage veloutée. Deux silhouettes qui se tenaient par la main s'approchaient de l'eau. Si ces promeneurs avaient levé la tête, ils auraient été témoins d'un spectacle particulièrement bizarre qui leur aurait provoqué des cauchemars pour le restant de leur vie.

Espérons donc pour eux qu'ils n'aient pas l'idée de regarder.

Je pris une profonde inspiration, emplissant mes poumons d'un oxygène dont je n'avais pas besoin et, fermant les yeux, sautai dans le vide.

Je me propulsai aussi loin que possible de la falaise.

Pendant une fraction de seconde, je pris majestueusement mon envol, le visage tourné vers les cieux. Une simple mère de famille complètement à poil effectuant un saut de l'ange depuis la falaise du Ritz-Carlton. Rien d'extraordinaire.

L'air nocturne crépitait, parcouru de traînées d'énergie, d'éclairs et de lueurs folles et secrètes, du moins pour les yeux des mortels. Je planai un instant, suspendue dans le vide, le regard braqué vers les flots noirs... Puis je tombai comme une pierre : la tête la première, les bras tendus, comme une croix inversée.

Le vent rugissait à mes oreilles. La paroi de la falaise défila dans un grand flou multicolore, centaines de strates géologiques mélangées en un clin d'œil.

Je fermai les yeux, et à ce moment précis, une flamme unique surgit dans mon esprit, à l'endroit que la plupart des gens désignent sous le nom de « troisième œil ». Elle s'étendit rapidement, incroyablement lumineuse, emplissant la totalité de mes pensées et les consumant. Et dans ce feu apparut une silhouette floue et sombre, une créature hideuse, une abomination.

Je tombais toujours. Le vent déchaîné plaquait mes longs cheveux dans mon dos comme une cape noire. Le bruit des vagues se rapprochait à toute allure.

Trop vite. Trop tôt.

J'allais m'écraser au pied des rochers, m'éparpiller entre ces immenses blocs de pierre. En mourrais-je ? Je l'ignorais. Et je n'avais aucune envie de le découvrir.

L'image brumeuse se précisa, ses contours grotesques s'affinèrent. Je ressentis un élan immédiat et puissant qui me poussait vers cette silhouette bestiale. La forme s'étendait rapidement, consumant la flamme elle-même. Non, elle ne grandissait pas, c'était moi qui filais droit sur elle.

De plus en plus vite. Jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un, le monstre et moi.

Avec un hoquet, j'ouvris les paupières et contorsionnai mon corps tandis que de vastes ailes de cuir jaillissaient sous mes bras. Les épaisses membranes claquèrent comme un

parachute en se déployant. La simple gravité aurait dû les arracher.

Mais elles ne cédèrent pas. Elles tinrent bon, et mes bras aussi.

Ma chute ralentissait considérablement, mais pas assez. Les rochers se ruaient toujours vers moi et le vent me fouettait le visage en vociférant à mes oreilles. Instinctivement, j'ajustai l'angle de mes bras, et voici que je piquais au lieu de tomber. Et, en un instant, je volais.

Frôlant les rochers que je manquai de justesse, je planai le long de la plage, passant en coup de vent au-dessus d'un couple qui se tenait par la main. Tous deux se retournèrent, mais j'avais déjà disparu. Juste un grand mystère noir englouti par le firmament sans étoiles.

Je battis de nouveau des ailes pour prendre de l'altitude, très haut au-dessus de la surface sombre de l'océan.

D'un autre battement d'ailes, je m'élevai d'une bonne trentaine de mètres. J'allais devoir parcourir une quinzaine de kilomètres pour gagner Newport Beach. Il m'aurait fallu vingt minutes en empruntant l'autoroute sinueuse de la Pacific Coast mais, à vol d'oiseau, quelques-unes suffiraient.

Ou plutôt, à vol de chauve-souris géante.

Je me retrouvai bientôt portée par un courant chaud qui me propulsait sans guère d'effort de ma part. Loin en contrebas, une rangée de lumières issues des plus grandes demeures du comté d'Orange traçait la courbe de la côte obscure.

Six ans auparavant, juste après le crépuscule, je faisais mon jogging sur un sentier boisé du Hillcrest Park à Fullerton, l'un des rares itinéraires de ce genre. J'avais probablement mal choisi mon heure pour me promener en forêt (ou ce qui passait pour une forêt dans le comté d'Orange), mais en tant qu'agent fédérale formée aux coups durs, j'avais ce qu'il fallait sur moi.

Je ne vis pas venir mon assaillant. Je ne l'entendis même pas.

À un moment, je courais, scrutant l'obscurité pour détecter les types louches et les racines (*dans cet ordre*) et au suivant, je me retrouvai projetée dans les airs pour aller m'écraser contre un tronc d'arbre.

Sur le point de m'évanouir, j'avais senti quelque chose qui se faufilait vivement derrière moi. J'avais bien tenté de sortir mon arme, cachée dans mon sac banane, mais la créature avait bondi sur moi, une créature puissante et terrifiante. Avant qu'un voile noir ne s'étende devant mes yeux, j'avais pris conscience de deux choses : primo, j'allais mourir cette nuit. Deuzio : mon assaillant portait un magnifique médaillon en or incrusté de rubis.

*
* * *

Le vent caressait mon corps parfaitement aérodynamique. Au loin résonna l'appel d'une corne de brume. J'ignorais qu'on utilisait des cornes de brume dans le sud de la

Californie... et même qu'il y eût de la brume dans la région.

J'oscillai légèrement à tribord en inclinant le bras droit et en redressant le gauche. Un goéland volait juste en dessous de moi. Il ne sembla pas me remarquer et nous poursuivîmes notre chemin ensemble, plus ou moins vers le nord-est, le long de la côte.

Je ne m'étais pas entièrement trompée ce soir-là. En un sens, j'étais bien morte. Pour renaître ensuite.

Et le médaillon, par un concours de circonstances curieuses dont je ne savais toujours pas trop quoi penser, avait fini par retomber entre mes mains. Six semaines auparavant, pour être précise.

Les vampires et les médaillons, tu parles d'un cliché, pensai-je en entamant doucement ma descente. Ce faisant, je reconnus l'étincelante baie de Newport et sa jetée tout aussi scintillante. D'un autre côté, peut-être que le vampire qui m'avait agressée datait de l'époque où on avait inventé ce lieu commun.

Si ça se trouve, il en était même à l'origine, va savoir !

*
* *

Deux joggeurs m'avaient retrouvée dans les bois. J'appris par la suite qu'ils avaient signalé avoir découvert mon cadavre.

Je m'étais réveillée le lendemain matin à l'hôpital St. Jude de Fullerton, entourée de mes amis, de ma famille et d'enquêteurs de police. Ainsi que d'agents fédéraux, mes collègues.

Mon cou ne comportait qu'une seule blessure, mais une blessure affreuse. La créature qui s'en était prise à moi m'avait déchiré la peau et les muscles, manquant de peu m'arracher le trapèze.

J'aurais dû succomber.

Il n'y avait aucune trace d'agression sexuelle. Rien n'avait été volé. Même mon arme reposait toujours dans mon sac banane. Par ailleurs, j'avais perdu une quantité hallucinante de sang. Une attaque de coyotes, des animaux répandus dans le nord du comté d'Orange, paraissait l'hypothèse la plus vraisemblable. Toutefois, l'hémorragie présentait un caractère inhabituel, car on n'avait pas trouvé beaucoup d'hémoglobine sur les lieux. Encore une fois, on mit ce détail sur le compte des coyotes, qui auraient fort bien pu laper le fluide vital.

Et depuis quand ces prédateurs préfèrent sucer du sang plutôt que de manger de la viande ?

Ils ne se comportaient jamais de la sorte, mais on ne trouva aucune autre explication. Bien sûr, je mentionnai le médaillon. J'expliquai également qu'on m'avait jetée contre un arbre. Mais personne n'en tint compte. Mes collègues enquêteurs plaisantèrent de bon cœur en parlant de vampires en maraude, mais on oublia ces blagues aussi vite qu'on les avait sorties.

L'agression fut évoquée dans le journal local, et on organisa une vraie chasse aux sorcières dont les victimes furent les coyotes. Beaucoup, malheureusement, furent abattus.

Mon cou et mon épaule avaient nécessité des centaines de points de suture. Les médecins y avaient passé des heures. Ils s'attendaient à ce que je souffre d'une grave infection et me firent porter une minerve rigide. Deux jours plus tard, ils me laissaient sortir.

Ce fut à partir de cet instant que les phénomènes étranges se produisirent.

Le matin suivant ma sortie, je remarquai deux choses : les démangeaisons permanentes sous mes bandages avaient cessé et je ne ressentais plus aucune douleur au cou. Pendant que Danny regardait des dessins animés avec le petit Anthony, alors âgé de 2 ans seulement, Tammy étant partie à l'école, je m'isolai dans la salle de bains. Je jetai pour la première fois un coup d'œil sous les bandages.

Ce que je vis marqua le commencement de ma nouvelle vie : j'étais entièrement guérie. Une guérison impossible. Surnaturelle.

Quand Danny frappa à la porte et me demanda si tout allait bien, je lui répondis que oui, assise sur le rebord de la baignoire. Mais c'était faux. Quelque chose clochait. Quelque chose d'atroce. Il s'était posté à la porte, où je l'entendais respirer aussi clairement que s'il s'était trouvé juste à côté de moi. Comment pouvais-je percevoir sa respiration de l'autre côté ? Venais-je vraiment de l'entendre se gratter ? Et quand il s'éloigna finalement, traînant les pieds sur la moquette, je distinguai chacun de ses pas. Comme s'il marchait lourdement sur un parquet en bois.

Troublée, inquiète, je m'étais réfugiée dans la baignoire, les genoux serrés entre mes bras.

*
* *

Plus tard ce jour-là, pendant que je dissimulais nerveusement mes blessures guéries aux yeux de Danny – tout en me demandant pourquoi j'éprouvais le besoin urgent de rester à l'abri du soleil –, je ressentis ma première soif rouge.

Merde, mais qu'est-ce qui m'arrivait ?

Vue du ciel, la propriété de Jerry Blum était de loin la plus vaste à des kilomètres à la ronde. Ce qui n'est pas peu dire, à Newport Beach. En fait, elle représentait à elle seule une petite île, accessible par un pont depuis celle de Balboa.

Une île dans une île. C'est pas cool, ça ?

L'île de Balboa n'en est pas vraiment une. Il s'agit plutôt d'une longue péninsule occupée par des maisons démesurées et des bars et restaurants branchés. Mais il faut reconnaître que « la longue péninsule Balboa » ne sonnerait pas aussi bien.

N'empêche : les habitants de l'île de Balboa vivent dans le mensonge. Je dis ça, je dis rien.

Mais tel n'était pas le cas de Jerry Blum. Lui vivait vraiment sur une île, une île rien qu'à lui, avec son pont privé dont l'arche partait de la pointe méridionale de celle de Balboa.

Une poignée de petits avions vrombissaient au-dessus de moi et en dessous. Il y avait peu de chances qu'un radar me détecte. Une créature dépourvue de reflet ne renvoyait probablement pas les signaux non plus. Et si une chauve-souris géante apparaissait sur leurs écrans, ça fournirait toujours un peu d'occupation aux contrôleurs aériens.

Et quelques cauchemars aussi.

Je réduisis l'altitude, inclinant mes bras de quelques degrés pour m'orienter vers l'île privée de Jerry Blum, balayée par les rafales de vent. Une fine pellicule protégeait mes yeux, équivalent vampirique d'une paire de lunettes d'aviateur.

Quel qu'il puisse être, celui qui avait conçu cette créature dont j'adoptais parfois la forme avait fait un boulot du tonnerre. Quelqu'un avait dû se creuser sérieusement la cervelle pour parvenir à ce résultat.

De qui s'agissait-il ? Je l'ignorais. Pourquoi avais-je été créée ? Mystère. D'où venait ce monstre volant ? Aucune idée.

Mais je savais que je voulais obtenir des réponses.

Un jour, pensai-je. Pour le moment, il était temps de partir au travail.

Hé, même les chauves-souris géantes doivent gagner leur croûte.

Avisant un arbre massif, je me posai sur une branche robuste. De ce perchoir, je bénéficiais d'une excellente vue sur l'arrière et le flanc est de la maison.

Parfois, je me demandais si j'étais vraiment morte cette nuit-là, six ans auparavant. Peut-être que c'était ça, la mort : vivre une existence cauchemardesque et complètement irrationnelle. Une succession de situations extraordinaires et fantastiques.

L'épaisse branche craqua sous mon considérable poids. Quel poids, au fait ? Je l'ignorais, mais j'aurais dit un peu plus de 250 kilos.

Sacré morceau.

Le calme régnait dans l'immense propriété, même si des hommes en short et chemise hawaïenne effectuaient des patrouilles de routine. Une haute enceinte bordait la demeure, couronnée de barbelés. Il y avait des caméras de sécurité partout, mais je ne m'en inquiétais pas. Deux énormes Lincoln attendaient de part et d'autre du portail d'entrée, sans doute garnies de vigiles armés. Derrière la clôture du jardin s'étendait la baie, et au-delà, Newport Beach. De là, un escalier en bois descendait jusqu'à un hangar à bateaux et une jetée privée. Un yacht de dix-huit mètres mouillait près du hangar. Bien qu'il fût éclairé par quelques lumières placées çà et là, le bateau paraissait vide.

Je demeurai parfaitement immobile sur la branche pendant quelques heures. À aucun moment je n'éprouvai de fourmillements dans mes épaisses pattes musculeuses, et je n'eus jamais besoin de rectifier ma posture. Je pressentais que j'aurais pu rester perchée ainsi toute la nuit. Ou jusqu'à ce que le soleil se lève ou que la branche finisse par céder. Mais la maison de Jerry Blum était calme, cette nuit. Il était parti en vadrouille quelque part, sans doute occupé à affiner ses talents de racketteur et de meurtrier. Perfectionnant l'art du gangster.

Je reviendrai, pensai-je en bondissant de ma branche pour m'élancer dans le ciel.

Je piquai sur ma fourgonnette une fois, puis deux, attendant que le vigile du parking s'en aille. Quand il quitta enfin les lieux, j'atterris doucement au sommet de la falaise, non loin de là, drapée dans mes ailes. Comme d'habitude, les membranes épaisses à texture de cuir pendaient mollement, cette fois dans la boue. Si je n'y prenais pas garde, je risquais de marcher dessus, ce qui était déjà arrivé et ne constituait pas le plus gracieux des spectacles. Les vampires qui trébuchent sur leurs propres ailes n'ornent pas la couverture des romances paranormales.

Battue par le vent chargé d'embruns au sommet de la falaise, je vis ressurgir la flamme dans mon esprit. Cette fois, elle n'abritait pas une créature de cauchemar, sauf du point de vue de mon ex-mari, mais une femme nue, qui se tenait debout. Une petite femme plutôt bien roulée aux longs cheveux noirs.

Il s'agissait d'une des rares occasions que j'avais de me voir vraiment, sans tartine de maquillage. Certes, l'image était réduite, et se limitait peut-être à une sorte d'avatar de ma personne, mais c'était bien moi, et j'appréciais toujours de pouvoir me regarder.

Sans parler du fait que j'étais pas mal du tout. Personnellement, je pense que Danny est cinglé. Réfléchissez un peu : il aurait pu avoir une épouse jeune toute sa vie, une femme qui ne vieillirait plus. Certes, il nous aurait sans doute fallu déménager à peu près toutes les décennies et nous faire de nouveaux amis, et il aurait dû s'accommoder de ma peau glacée et du fait que je buvais du sang, mais quand même.

Bon, d'accord, peut-être que je n'étais pas vraiment le gros lot, mais je persiste à croire que c'est lui qui y perd au change.

Ce connard.

Et pendant que je contemplais mon image, perchée au bord de la falaise comme une gargouille surgie de l'enfer, quelque chose se déclencha en moi, un phénomène qui me tracassait depuis un mois environ : contre toute logique, je tenais encore à Danny.

Oui, cet homme avait transformé mon existence en authentique cauchemar. Mais jusqu'à une époque très récente, nous avons tout fait pour que notre couple fonctionne. Et

s'il ne m'avait pas trompée, je serais restée à ses côtés. J'avais prévu de passer le reste de ma vie avec Danny.

Enfin, le reste de la sienne, du moins.

Mais à son tour il était devenu une sorte de monstre, ce qui semblait plus qu'ironique. Et même s'il me cocufiait désormais ouvertement, me blessant plus que je ne l'avais jamais été de toute mon existence, j'éprouvais toujours des sentiments pour cet enfoiré.

Oui, je comprenais pourquoi il avait agi de la sorte. D'accord, j'étais un vampire. Il voulait échapper à tout ça. Mais fallait-il vraiment qu'il se comporte comme un salaud ? Aurait-il pu manifester un tant soit peu de compassion et d'amour à mon égard ? Était-il forcé de jouer les connards d'un bout à l'autre ? Avais-je souvent envie de lui faire du mal ?

La réponse à toutes ces questions était oui, bien entendu.

Je restai assise au bord de la falaise, observant la plage en contrebas. Personne dans mon dos, ni à proximité, du reste. Sous cette forme, je disposais d'une ouïe phénoménale.

Danny était le père de mes enfants. Si difficile à admettre que ce fût, je savais qu'il faisait de son mieux, compte tenu des circonstances. Combien de pères auraient enlevé leurs gosses à une créature telle que moi ? Beaucoup, sans doute. Combien de maris seraient allés voir ailleurs pour trouver un corps chaud ? Beaucoup, sans doute. Seul un homme extraordinaire aurait pu affronter cette situation à mes côtés. Et Danny n'était pas celui-là.

Dans mon esprit, j'examinai la femme dans la flamme. Elle se dressait, passive, dans le feu, nue comme l'enfant qui vient de naître, et me rendant mon regard. J'aimais cette femme. Je l'aimais de tout mon cœur. La vie lui avait vraiment distribué des cartes merdiques, mais elle aussi faisait au mieux.

Un instant plus tard, je me dirigeai vers la silhouette de la flamme. Elle grandit peu à peu, de plus en plus détaillée, jusqu'à ce qu'elle aussi se précipite vers moi et que je me retrouve debout, nue, au bord de la falaise. Gelée, en larmes, je contemplai les vagues noires qui grignotaient les rochers en contrebas.

— Je crois que je suis tombé amoureux d'elle, déclara Chad.

Il était presque 4 heures du matin et nous nous trouvions à l'entrée de ma chambre d'hôtel. Chad venait de passer une nuit fichtrement longue, mais apparemment, il en avait adoré chaque minute.

— Merci, Chad, je t'en dois une.

— Je ne plaisante pas.

Chad mesurait bien un mètre quatre-vingt-dix, voire plus. Quand on frise à peine le mètre soixante, tout le monde vous paraît géant. À part Tom Cruise, évidemment.

— Elle a un petit quelque chose, ajouta-t-il.

— Elle est vulnérable et mignonne. Et toi, tu es un homme. Plutôt simple à résoudre, comme équation.

Nous nous sentions obligés de chuchoter, car Monica s'était endormie sur mon lit. Et aussi parce qu'il était 4 heures du matin, que nous nous trouvions dans un hôtel et que nous étions bien élevés.

Il jeta un coup d'œil à la petite silhouette étendue. Je la regardai également. Disparaissant presque sous la couette, elle paraissait minuscule, presque une enfant. Une bosse menue au milieu d'un grand lit.

— Tu as raison, mais il y a autre chose, dit-il.

Puis il se tut. Je savais que Chad n'avait pas l'habitude d'exprimer ses émotions. Il fallait qu'on le pousse un peu, comme la plupart des hommes. Enfin, à part ceux qui s'appelaient Fang. Je le poussai donc.

— Tu ressens un impérieux besoin de la protéger, de l'aider, de la sauver.

Il me regarda de travers.

— Ouais, c'est tout à fait ça. Comment le savais-tu ? s'étonna-t-il.

— Parce que j'ai réagi de la même façon.

Hochant la tête, il se retourna vers elle.

— Comment pourrait-on lui faire du mal ?

— Le monde est rempli de salauds, tu sais, répondis-je.

Chad marqua une pause. Quand nous étions collègues, nous ne parlions pas beaucoup, mais les silences ne nous gênaient pas. Il n'ouvrait jamais la bouche pour ne rien dire. Chacune de ses phrases était pesée.

— Je le tuerai, affirma-t-il, s'il s'approche d'elle ne serait-ce qu'à un kilomètre.

— C'est de l'amour ou je ne m'y connais pas. Et dire que je ne suis partie que pendant six heures.

— On a parlé tout le long.

— Tu veux dire qu'elle a parlé et que tu l'écoutais.

Chad sourit, mais sans la quitter des yeux.

— Ouais, quelque chose comme ça, déclara-t-il.

— Allez, tire-toi de là et va dormir un peu, espèce de gros nounours au cœur tendre. Avant de lui faire ta demande en mariage pendant son sommeil.

— J'imagine que je suis un peu ridicule, hein ?

Je haussai les épaules en guise de réponse.

— Ça ne m'était encore jamais arrivé, reprit-il.

— Félicitations, c'est ton premier coup de foudre. Allez, vas-y maintenant.

Avec un petit signe de tête, il me rappela que je pouvais l'appeler à tout moment si j'avais besoin d'aide. Je lui répondis que je n'hésiterais pas, et je dus quasiment le chasser de ma chambre. En verrouillant derrière lui, il me fallut réprimer l'envie d'épier mon ex-partenaire par le judas pour voir s'il embrassait la porte.

Pendant que Monica continuait à dormir, je travaillai un peu sur mon ordinateur portable. Je consultai en particulier les heures de visite de la prison d'État de Chino. Sur un coup de tête, et surtout parce que ce salaud occupait mes pensées, je me rendis sur le site Internet du cabinet d'avocats de mon ex-mari. Danny était un « chasseur d'ambulances » : de son propre aveu, il aimait baiser les compagnies d'assurances... Et pas qu'elles, du reste.

J'étendis le champ d'investigation à Danny Moon, chasseur d'ambulances par excellence... On trouvait son nom partout sur le Net, généralement associé à ses affaires, et la plupart du temps à celles qui étaient vraiment passées en jugement. Voyez-vous, Danny détestait plaider devant un jury. Danny était un enfoiré fainéant, et sa boîte faisait des pieds et des mains pour que les litiges se règlent *sans* passer par une cour de justice. Il arrivait cependant que les négociations tournent court et qu'un jugement soit requis. Danny et son cabinet devaient alors se coltiner un authentique travail d'avocat. Ce qui le rendait généralement grognon et infréquentable.

Pauvre chou.

Je continuai avec sa page Facebook. D'ordinaire, je ne traîne pas sur les réseaux sociaux.

Ce n'est pas comme si j'avais des tas de nouvelles photos à poster, pas vrai ?

Quoi qu'il en soit, je garde mon compte parce que ma fille en a un et que j'aime savoir ce qu'elle fait de son temps libre.

Non, Danny et moi ne sommes pas « amis » sur Facebook. De toute évidence, un divorce constitue un motif suffisant pour éjecter quelqu'un de sa liste de contacts. « C'est compliqué », comme ils disent.

Les photos de Danny restaient accessibles à tous. Peut-être qu'il ignorait les subtilités des options de confidentialité. Ou qu'il ne s'en souciait pas.

Il aurait dû.

Bien que la plupart des clichés fussent très professionnels, les représentations idéales d'un respectable avocat, une ombre entachait ce tableau parfait. Une photo pas professionnelle du tout. Apparemment, Danny avait été identifié dans une soirée. Et pas n'importe laquelle : dans une boîte de strip-tease de Riverside. La soirée d'ouverture.

Que pouvait bien fabriquer un respectable avocat à la première soirée d'un club d'effeuillage de Riverside ?

Je n'en avais aucune idée, mais j'entendais bien le découvrir.

L'aube approchait et je sentais mon énergie refluer.

J'avais déjà mis Monica au courant de mon « état ». Elle croyait donc que je souffrais d'une maladie de peau très rare qui me forçait à éviter le soleil et, bien sûr, à travailler à des horaires inhabituels. Elle promit qu'elle me laisserait dormir le jour et ne quitterait pas la chambre d'hôtel seule. Je lui demandai de me réveiller si elle avait besoin de quoi que ce soit, en précisant que j'avais le sommeil profond et qu'il faudrait sans doute me secouer comme un prunier. J'ajoutai qu'elle était libre de faire ce qu'elle voulait hormis quitter la suite, ouvrir les volets et répondre si on frappait à la porte. Elle accepta mes conditions et j'espérais, pour son propre bien, qu'elle s'y plierait.

Mon corps était en train de lâcher rapidement. Je me sentais vulnérable, faible. Mais même complètement exténuée, on ne pouvait pas me tuer à moins de m'enfoncer un pieu dans le cœur.

Et qui songerait à m'accorder ce genre de délicate attention ?

Les vampires sont peut-être immortels, mais à cet instant précis, juste avant le lever du soleil, pas de doute, nous nous sentons humains.

Et non, je ne dormais pas dans un cercueil. Un lit, l'obscurité et le calme me suffisaient amplement.

Quand je sombrais, c'était par vagues successives. La première, qui me vidait de mon énergie, me tombait dessus environ une demi-heure avant l'aube. Et dix minutes avant le lever du soleil, la deuxième déferlait.

C'était toujours une vague brutale. Je me retrouvais coincée entre l'épuisement et le sommeil. Généralement, à cet instant, je m'allongeais, car il suffirait ensuite de quelques minutes pour que je tombe K-O. Mais quand la troisième vague me submergeait, il fallait absolument que je me couche et que je dorme. Arrivée là, je me trouvais à court d'options.

Pour le moment, j'en étais encore au milieu de la deuxième. Le soleil ne se montrerait que dans quelques minutes et mon corps était fourbu. Ce fut alors que la fenêtre de mon logiciel de messagerie instantanée surgit sur l'écran de mon ordinateur.

— Tu es debout, Moon Dance ?

— Oui, mais pas pour longtemps.

— Première vague ou deuxième ? demanda Fang.

— Deuxième. La troisième n'est pas loin.

— Alors je ne dispose que de quelques minutes.

— Oui.

— Parfois, j'apprécie de savoir que je suis la dernière personne à laquelle tu penses avant de t'endormir.

— Tu me l'as déjà dit.

Pendant la deuxième vague, je devenais souvent laconique et je ne me sentais pas d'humeur à flirter. J'étais harassée, et plus proche de la mort que quiconque.

— J'aime aussi l'idée que tu pourrais rêver de moi.

— Je rêve rarement, Fang. Et de quoi rêverais-je, du reste ? De mots qui apparaissent dans une fenêtre ?

Une longue pause. Presque trop longue. Je sombrai dans la catatonie. Si Fang ne s'exprimait pas bientôt, il faudrait que je rassemble toutes mes dernières miettes d'énergie pour éteindre l'ordinateur et ramper jusqu'au canapé de mon pseudo-salon.

— Alors peut-être qu'on devrait se rencontrer un de ces jours, Moon Dance.

Ce fut mon tour de rester interdite. Je me renfonçai dans mon siège et, ce faisant, j'éprouvais la curieuse impression que quelque chose voulait quitter mon corps. De quoi s'agissait-il ? Je n'en étais pas sûre. Une partie de moi ? Mon âme, peut-être, si j'en avais encore une. D'ici quelques secondes, je serais endormie. Dans un interstice entre les rideaux, je voyais le ciel s'illuminer peu à peu.

— Tu es sérieux, Fang ?

— Oui.

Je tambourinai du bout des doigts sur le bureau en bois. Mon cerveau s'embrumait, mes pensées s'éparpillaient.

— Tu as bien parlé de se rencontrer ? insistai-je.

— Oui. Maintenant, dors, Moon Dance. Bonne nuit, même si c'est le matin.

— Bonne nuit et bonne journée, Fang.

— Tu es sûre que tout va bien ? demandai-je à Monica pour la dixième fois.

Elle hocha la tête, l'air un peu désesparé malgré tout. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Nous nous trouvions dans une austère salle d'attente de la prison de l'État de Californie, Chino, dans la ville d'Ontario, assises avec quelques autres visiteurs. J'avais pris des dispositions avec le gardien pour obtenir une visite tard le soir. Lui et le prisonnier avaient accepté. Être un ancien agent fédéral avait ses avantages.

La pièce nue s'était avérée encore plus petite que je m'y attendais. Nous étions installées sur des chaises en plastique couvertes de graffitis : des symboles de gang. Il fallait avoir des couilles pour graver des emblèmes de truand dans la salle d'attente d'une prison.

Monica paraissait perdue et fragile, et je me demandai une fois encore si j'avais bien fait de l'amener ici. Chad était occupé ce soir, et je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Alors que j'envisageais à voix haute d'appeler le détective privé que nous avions rencontré à la plage, Kingsley et moi, Monica s'était portée volontaire pour m'accompagner en m'affirmant qu'elle supporterait la situation.

— Après tout, avait-elle raisonné, je resterai dans la salle d'attente, n'est-ce pas ? Je ne le verrai pas.

Je tendis la main pour prendre la sienne, oubliant un instant la froideur de ma peau. Elle tressaillit, mais m'agrippa fermement.

— Désolée, fis-je. J'ai tendance à avoir les mains froides.

— Moi aussi, ça m'arrive. Ne vous inquiétez pas pour ça. (Elle me serra une deuxième fois, plus fort.) Qu'est-ce que vous allez lui dire ? demanda-t-elle en me regardant.

— Je vais le convaincre de te laisser tranquille.

Elle hocha la tête et baissa les yeux. Je ne voulais pas évoquer le fait que la prochaine tentative de son ex-mari pour engager quelqu'un qui s'en prendrait à elle risquait d'échapper aux gardiens. On avait beau surveiller tous ses appels, il existe plus d'un moyen de faire sortir des informations d'une prison.

— Comment allez-vous le persuader ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas encore. Je crois que je vais agir à l'instinct.

— Il voudra vous tuer, vous aussi, vous savez.

— Il ne me fait pas peur.

Elle ne me lâcha pas la main et je remarquai que la sienne tremblait.

Je n'aurais jamais dû l'amener ici...

Mais peut-être était-ce une bonne chose pour elle. Peut-être que, d'une certaine façon, cette visite lui permettait d'affronter sa peur. À cet instant précis, la lourde porte d'entrée de la prison s'ouvrit, et un jeune homme portant l'uniforme pénitentiaire pénétra dans la pièce, l'air grave.

— Samantha Moon ? demanda-t-il.

J'étreignis une dernière fois la main de Monica avant de la libérer.

— Je reviens, lui dis-je.

On fit passer Ira Lang par une épaisse porte métallique. L'ex-mari de Monica était un homme de taille moyenne d'une cinquantaine d'années. Il portait une combinaison de prisonnier orange qui ne lui allait pas très bien. Elle pendait mollement à ses épaules étroites et flottait autour de ses chevilles à chaque pas. On aurait dit une citrouille dégonflée. Ira était presque chauve, mais pas tout à fait. Contrairement à mon client, Stuart, son crâne ne suscitait pas l'admiration. Tant s'en fallait. Déformé et curieusement plat, il était creusé de profonds sillons qui s'étendaient de la base jusqu'au front.

Qu'avait bien pu trouver Monica à un type pareil ?

Derrière l'épaisse paroi de Plexiglas, j'observai le gardien qui guidait Ira jusqu'à une chaise placée face à moi. Je remarquai qu'on ne lui ôtait pas ses menottes, reliées à sa taille par une chaîne juste assez longue pour qu'il puisse saisir le téléphone rouge disposé devant lui et l'approcher de son oreille, ce qu'il fit. Je décrochai le combiné de mon côté.

— Putain, mais vous êtes qui, vous ?

Je savais que le gardien écoutait. Il avait consenti à me laisser parler à Ira. Il aurait accepté n'importe quoi pour se débarrasser de son problème. Et Ira, obnubilé par le désir de tuer sa femme, se révélait être un considérable problème pour la prison.

— Je m'appelle Samantha Moon et je suis détective privée. J'ai été engagée pour protéger votre ex-femme.

— La protéger de quoi ?

— De vous.

Il m'arrive d'avoir des intuitions quasi médiumniques, et ce fut le cas. Je vis des vagues de ténèbres émaner d'Ira. Une véritable marée d'ombres surgissant d'un homme pollué. Je sentis une présence qui rôdait près de lui, un être vivant qui n'appartenait pas à ce monde. Un être qui s'était emparé d'Ira. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était cette chose. Après tout, il ne s'agissait que d'une impression, d'une sensation que j'éprouvais sans rien voir de tangible. Mais pourtant, elle était noire, ancienne, pétrie d'hostilité et de vitriol. Elle s'accrochait au dos d'Ira, plongeant ses griffes surnaturelles dans le corps de cet homme. Je

me rendis compte qu'Ira avait laissé cette sinistre énergie imprégner sa vie au bout d'une existence faite de crainte, de haine et de jalousie. Et je savais sans le moindre doute possible que, quelle que fût la créature qui le tenait en son pouvoir, elle ne le lâcherait jamais sans livrer un combat phénoménal. L'être qui s'était attaché de la sorte à l'ex-mari de Monica le suivrait jusqu'à sa mort, et même peut-être au-delà, comme un cancer de la pire espèce.

De simples intuitions psychiques, des impressions que je sentais dans mes tripes. Ces instants de prescience se multipliaient. Parfois, ils s'avéraient importants, et parfois ils me faisaient simplement perdre mon temps. Mais j'avais appris à faire confiance à ces instincts. Je me fia donc à celui-là.

Un rictus effleura les lèvres d'Ira. Et une ombre venue d'un lointain passé voila un bref instant son regard. Je n'aurais su dire s'il était vraiment possédé, mais une chose était sûre : une entité immonde était en train de le dévorer de l'intérieur.

— Vous êtes quoi, vous, un garde du corps, genre ?

— Genre.

Il émit un petit rire, un bruit sec, rauque et sans vie.

— Ouais, d'accord, c'est vous qui voyez. Et qui est-ce qui vous a engagée ?

— Cela ne vous regarde pas.

Il cessa de sourire et quelque chose passa de nouveau dans ses yeux, une sorte de voile obscur et fugace. Était-il réel ? Je l'ignorais, comme j'ignorais s'il ne s'agissait pas tout simplement du fruit de mon imagination. Mais ce type avait quelque chose de louche. Et de déplaisant. Un instant après, il souriait de nouveau. Un sourire ravageur, curieusement. Une dentition parfaite. D'accord, je comprenais maintenant comment il avait pu séduire une jeune fille tout droit sortie du lycée, comme Monica lorsqu'elle l'avait rencontré.

— Alors qu'est-ce que vous voulez, bordel ? demanda-t-il.

— Mazette, mais c'est que vous avez un vrai talent avec les mots, Ira... On frise la poésie. Peut-être que vous devriez écrire un recueil de vers en prison, au lieu de vous focaliser sur votre ex-femme. Et intituler ça, je ne sais pas, moi... *Quelques quatrains carcéraux* ? Ou mieux, attendez voir... *Les sonnets du prisonnier* ?

— Mais qu'est-ce que vous racontez, putain ?

— Je ne sais pas trop. Un petit florilège sur le thème poésie/prison. Oh, ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, mais il y a eu pire.

Il regarda son combiné comme si l'appareil était défectueux.

— Soit vous me crachez ce que vous êtes venue foutre ici, soit vous pouvez vous barrer sans attendre.

— Et voilà, tout de suite les insultes, dis-je. Congédiée par une raclure qui n'a rien de mieux à faire que de se tripoter la nouille à longueur de journée.

— Va te faire foutre, connasse.

— Laissez Monica tranquille, Ira, lâchai-je tandis qu'il faisait mine de se lever.

Un pari risqué, naturellement, puisque je soupçonnais Ira de passer la majeure partie de son temps à ruminer sur cette ex-femme qui refusait obstinément de mourir. Et à se tripoter la nouille.

Il se rassit très lentement. Ce faisant, il ajusta sa prise sur le combiné, lovant des doigts étonnamment longs autour de l'appareil. Il se mouvait avec une lenteur délibérée, comme s'il avait répété cette petite pantomime auparavant. Plaquant soigneusement le téléphone contre son oreille, il me fixa un bon moment. J'imagine que j'étais censée avoir peur. Crever de trouille, même. Je ne déglutis pas, je ne détournai pas les yeux. J'éprouvais la sensation distincte qu'il mémorisait le moindre centimètre carré de mon visage.

— Vous voulez que je laisse ma femme tranquille ? demanda-t-il d'un ton neutre dans le combiné, sans cesser de me regarder.

— Votre *ex-femme*. Et la réponse est oui.

— Mais pourquoi je ferais ça ?

— Parce que je vous le dis, moi, Samantha Moon, détective privée.

Il me dévisagea encore, interdit, avant d'éclater de rire. Une rafale sèche qui résonna dans le combiné. Puis il rit de nouveau, plus longtemps, cette fois.

— Vous êtes une petite marrante.

— Quand je veux, oui.

— Et vous avez des couilles de venir ici, faut au moins vous accorder ça.

— Le pire compliment du monde pour une femme.

— Quoi ?

— Laissez tomber. Alors, allez-vous la laisser tranquille ?

Une fois encore, il braqua ses yeux sur moi. J'entendais des gardiens qui discutaient ensemble dans le couloir. Ira et moi étions seuls dans la salle de visite, car j'avais obtenu une autorisation spéciale pour le rencontrer en dehors des horaires habituels. Derrière moi, une horloge égrenait son tic-tac. Je crus percevoir un cri, au loin, mais il pouvait s'agir de mon imagination. Ou de mon ouïe ultrasensible.

Ira inclina légèrement la tête.

— C'est trop tard, dit-il.

— Trop tard pour quoi ?

— Laissez tomber. Cette pétasse n'aurait pas dû me quitter. Je lui avais bien dit de ne jamais me quitter.

— Mince, vous êtes si chou, Ira. Qui pourrait songer à vous plaquer ?

Il m'entendit à peine. Ou plutôt : il n'entendit que ce qu'il voulait.

— Exactement. Je lui ai tout donné. Cette ingrate n'a jamais eu à travailler, pas un seul jour de toute sa vie.

— Des gens se séparent tous les jours, Ira. Ça arrive.

— Non, pas à moi.

Ira s'était mis dans tous ses états. Je le voyais à la rougeur qui gagnait la peau de son front un peu difforme, et parce qu'il serrait le téléphone si fort que ses phalanges ressemblaient à d'étranges squelettes préhistoriques étranglant le combiné.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cette pétasse crève, déclara-t-il en respirant bruyamment. Personne ne me quitte. Personne.

Je compris qu'on n'arriverait jamais à rien. En toute honnêteté, je n'en attendais pas moins de lui, mais ça valait la peine de tenter ma chance.

— Permettez-moi d'être d'un autre avis.

— Un autre avis sur quoi ?

— Monica vous a bel et bien quitté, tout comme je m'appête à le faire à l'instant.

— Je me souviendrai de toi, salope.

— Quel honneur !

J'étais sur le point de raccrocher quand il ajouta la réplique qui devait mettre le feu aux poudres :

— Et pas que de toi, Samantha Moon, détective privée et garde du corps. De tous ceux que tu connais et que tu aimes. Tu as des enfants ?

Des pas s'approchaient dans le couloir. Apparemment, quelqu'un nous surveillait et en avait assez entendu. J'inspirai profondément, fermai les yeux et fis de mon mieux pour me maîtriser.

Mais ducon n'en avait pas encore terminé.

— Je vois que j'ai touché le point sensible, poursuivit-il. Alors Samantha Moon est bel et bien une maman.

— Est-ce que vous venez de menacer mes enfants ?

— Mais c'est qu'elle comprend vite !

En ouvrant les paupières, je vis rouge. En fait, je ne vis pas grand-chose : juste l'image floue de l'homme qui se tenait derrière le verre pare-balles. Et j'entendis un martèlement. Une pulsation douloureuse à l'intérieur de mon crâne.

Le soleil, je le savais, s'était couché trente ou quarante minutes auparavant. J'étais gonflée à bloc. Toujours assise, je me penchai en avant pour m'approcher de la paroi de Plexiglas qui nous séparait. Je fis signe à Ira Lang de venir plus près lui aussi. Il sourit, arrogant et sûr de lui, et tandis qu'il s'exécutait, un reflet sombre et pervers se mit à danser, inquiétant, derrière ses yeux morts.

Son visage ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres du mien lorsqu'il persifla :

— T'as quelque chose à me dire, espèce de connasse ? Je parie que tu regrettes de m'avoir fait ch...

Je frappai de toutes mes forces la vitre pare-balles. Mon poing la traversa dans une pluie de verre et de polycarbonate, et de toutes les autres substances dont la paroi était composée.

Pare-balles, peut-être, mais pare-vampire, certainement pas !

Ira poussa un cri et serait probablement tombé à la renverse si je ne l'avais attrapé par le col au travers du trou de la taille d'un poing que je venais de percer dans la vitre. D'un geste, je soulevai ce fils de pute de sa chaise et je l'attirai par-dessus le comptoir pour lui écraser la figure contre le Plexiglas. Son nez se brisa aussitôt, aspergeant la paroi vitrée de rouge. Deux ou trois dents de devant avaient subi le même sort et pointaient à l'horizontale. Ses lèvres étaient fendues.

Il gesticula en direction de ma main, luttant pour se dégager, mais je n'en avais pas terminé avec lui.

Oh que non.

Les doigts toujours agrippés à son col, dégoulinant de son sang, j'entrepris de lui fracasser la tête contre la vitre, de lui casser d'autres dents, de lui éclater la figure, le crâne, de le mettre en petits morceaux, et je ne m'arrêtai de le cogner contre la paroi maculée d'hémoglobine que quand on m'empoigna par-derrière.

— J'ai failli tuer un homme, ce soir.

— Raconte-moi ça.

Je relatai donc toute l'histoire à Fang par écrit, en détail, depuis mes premières impressions relatives à Ira Lang jusqu'au moment où l'on avait évacué ce salaud sur une civière. Il me fallut trois immenses blocs de texte pour en venir à bout et, quand j'eus posté le dernier paragraphe, Fang répondit presque aussitôt. Allez savoir comment il faisait pour lire si vite...

— Y avait-il des caméras dans la salle de visite ? s'enquit-il.

— Non.

— Il n'existe donc aucun enregistrement vidéo de ce que tu as fait ?

— Pas que je sache.

— La plupart des prisons ne sont-elles pas munies de caméras de surveillance, dans ce genre de pièce ?

— Pas toutes. C'est à la discrétion des gardiens.

— Alors personne n'a été témoin de... ta petite crise ?

— Non.

— Et quand tu as fracassé cette vitre pare-balles, as-tu laissé un peu de ton sang dessus ?

Bonne question. Je m'étais un peu entaillé le bras en le passant par le trou. Pourtant, je n'avais pas saigné, à ma connaissance. J'en fis part à Fang.

— Alors tu ne saignes pas ?

— Peut-être que si, écrivis-je. Mais apparemment pas pour une petite coupure à l'avant-bras.

— Les médecins ne t'ont pas examinée ?

— Ils ont voulu, mais j'avais enroulé mon sweat-shirt autour de mon bras et, comme il n'y avait pas de sang, ils ont dû penser que je n'avais pas besoin de soins.

— Et lui ? Avait-il besoin de soins ?

Je m'étais longuement entretenue avec le gardien après l'incident. Selon les médecins de la prison, j'avais brisé la mâchoire, le nez, l'arcade sourcilière droite, un os de la fosse nasale et sept dents à Ira. Il allait devoir subir d'innombrables points de suture dans la bouche et des heures d'intervention chirurgicale. J'en parlai à Fang.

Il y eut une pause qui s'éternisa. J'en profitai pour jeter un coup d'œil à mon lit d'hôtel sur lequel Monica dormait du sommeil du juste, couchée sur le côté. Naturellement, la nuit avait été longue et mouvementée pour elle. Elle avait visité la prison où était enfermée sa brute meurtrière d'ex-mari. Elle m'avait attendue, morte d'inquiétude, pendant que les gardiens s'efforçaient de comprendre ce qui venait de se passer. Le personnel de l'établissement lui avait transmis des nouvelles au compte-gouttes. Comme elle me l'avoua par la suite, elle n'en avait pas cru ses oreilles quand on lui avait annoncé que j'avais expédié cet enfoiré à l'hôpital... Et même que j'avais manqué le tuer. Sur le chemin du retour, elle était demeurée muette, sans me quitter des yeux. À un moment, elle avait tendu le bras pour me serrer la main, très fort. Elle n'avait pas demandé comment je m'y étais prise pour briser la vitre. Ni comment j'avais pu avoir la force de saisir un homme adulte et de lui fracasser le crâne de la sorte. Elle m'avait simplement étreinte, le regard braqué sur moi, et je ne l'avais pas lâchée non plus, jusqu'à ce que, gênée de lui faire subir la froideur de ma peau, je me libère doucement de ses doigts. J'avais vu qu'elle pleurait, mais elle n'en avait pas fait une affaire d'État. À qui étaient destinées ces larmes, je l'ignorais, mais les événements de cette nuit avaient dû la bouleverser. Je ne lui rapportai pas que ce salaud avait menacé mes gosses. Elle en avait déjà assez gros sur le cœur.

— Alors qu'a dit le gardien ? s'enquit Fang.

— Il m'a demandé pourquoi je n'avais pas achevé cet enfoiré.

— Il plaisantait ?

— Je ne crois pas.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Je lui ai dit qu'il aurait dû me laisser quelques secondes de plus.

— Mon Dieu. Et que t'a-t-il demandé d'autre ?

— Il voulait savoir comment j'avais fait pour défoncer une vitre pare-balles.

— Et alors ?

— J'ai dit que j'étais un vampire et que s'il continuait à me poser des questions, je boirais son saaaaaaang ! (Insérez ici une imitation bien moisie de Bela Lugosi.)

— Ce n'est pas drôle, Moon Dance. Tu cours un grave danger. Il y aura des répercussions légales. Il peut t'intenter un procès. Et ils pourraient ouvrir une enquête.

— Peut-être, écrivis-je.

— Que veux-tu dire par « peut-être » ?

— Le gardien a entendu Ira Lang me menacer.

— Il ne s'agissait que de menaces.

— Venant d'un meurtrier avéré. De la part d'un homme qui a déjà fait des pieds et des mains pour mettre ce genre de projet à exécution.

— Ses menaces représentent donc bien plus que des menaces.

— C'est ça.

— Donc, si Ira Lang souhaitait engager des poursuites contre toi, le procureur pourrait fort bien décider de ne pas lui accorder ce qu'il veut.

— Tout à fait.

— Qu'as-tu répondu, en réalité, quand le gardien t'a demandé comment tu avais réussi à briser la vitre ?

— Je lui ai rappelé ces histoires de mères de famille soulevant des voitures pour en dégager leurs enfants blessés. Ce genre de trucs.

— Et il a gobé ça ?

— Sans doute pas. Il se trouvait en état de choc, lui aussi. Comme tout le monde.

— Affaire classée, alors ? demanda Fang.

— Non. Ira Lang m'a bien fait comprendre qu'il n'aurait de cesse que son ex-femme soit morte.

Je m'imaginai Fang en train d'acquiescer quand il répondit :

— Sans oublier qu'il pourrait mettre à exécution ses menaces contre toi et tes enfants.

— Exactement.

— Alors, c'est quoi, le plan ? s'enquit-il.

— S'il refuse de se tenir tranquille tant qu'il n'aura pas perpétré de crime contre sa femme et les miens, je pense qu'il

n'existe qu'une solution.

— Je préfère ne pas savoir.

Mais je le lui annonçai malgré tout.

— Peut-être que je devrai l'aider à se tenir tranquille.

Définitivement.

Le jardin de mon ancienne maison jouxtait un garage Pep Boys.

Et par ancienne maison, j'entends celle où je vivais encore il y avait un peu plus d'un mois avec mes enfants et mon mari. Un foyer dont, par un malencontreux concours de circonstances, j'avais été expulsée alors que c'était mon époux qui me trompait.

Dans la mesure où notre maison était située dans un cul-de-sac, nous disposions d'un jardin particulièrement vaste, aux contours biscornus. En fait, sa taille dépassait celle de la plupart des terrains de baseball des juniors : l'idéal pour que les enfants s'amuse et pour organiser des soirées.

Derrière notre clôture s'étendait le parking du Pep Boys, avec son immense enseigne lumineuse que je détestais. Je remerciais d'ailleurs le Ciel qu'ils éteignent cette saloperie en dehors des heures d'ouverture.

Le garage était fermé depuis longtemps et les lumières coupées. *Dieu merci*. Chad, mon ancien partenaire, veillait sur une Monica endormie... Enfin, j'espérais qu'il la laisserait s'assoupir. Et qu'il ne lui ficherait pas trop la trouille. Chad était un type en or, même s'il était un peu en manque d'amour.

Ne le sommes-nous pas tous ? pensai-je.

Assise sur la barrière du fond de notre jardin, balançant mes pieds, je scrutai, au-delà de cette vaste étendue, la demeure où dormaient mes enfants.

Ou celle où ils *auraient dû* dormir. Une lueur vacillante émanant de la chambre de Tammy m'indiquait qu'elle était encore debout bien après l'heure du coucher, puisque le lendemain, il y avait école. Elle émettait des éclats de rire sonores, du moins pour mes oreilles hypersensibles. Je me rendais bien compte qu'elle s'efforçait de glousser discrètement, peut-être en se plaquant un oreiller sur la bouche, mais des esclaffements lui échappaient de temps à autre.

Le plus étonnant, c'était que ma fille se bidonnait devant un vieux présentateur au rire nasal et à la voix qui passait des aigus aux graves : on frisait le surréaliste. J'entendais ce rire de là où j'étais perchée.

Et depuis quand ma fille de 10 ans regardait-elle des talk-shows satiriques ? Et quand ce vieux type était-il devenu drôle à se tordre ? Qu'il suscite un petit gloussement par-ci par-là, je veux bien, mais de là à se tenir les côtes...

À l'autre bout de la maison, j'entendais le faible ronflement de Danny. Ce détail ne m'avait jamais ennuyée : j'ai le sommeil profond. D'une profondeur surnaturelle, même. Toutefois, un bruit différent se mêlait à sa respiration sonore. Il ne s'agissait pas vraiment d'un ronflement. Un son régulier, un peu sifflant, comme quand on a du mal à respirer par une seule narine. Un murmure l'accompagnait par moments. Un murmure féminin.

Mon cœur se serra. Doux Jésus, sa nouvelle petite amie dormait avec cet enfoiré dans *notre* lit. Probablement nue, les bras emmêlés aux siens, lovée contre lui, intimement. Toute la nuit.

Un mois plus tôt, j'occupais encore ce même lit, bien que Danny eût depuis longtemps cessé d'y entrer nu, et refusât tout net de me toucher.

Quel enfoiré.

Je fixai la fenêtre de mon ancienne chambre à coucher, à l'extrémité de la maison, pendant une éternité, puis je me fis violence pour chercher un autre son sur lequel me concentrer. Je trouvai rapidement mon bonheur : un très faible ronflement. Celui d'un garçonnet. Mon petit Anthony dormait comme un ange, et un sourire éclaira mon visage malgré les larmes qui montaient.

Une légère brise se mit à souffler sur le parking du Pep Boys, porteuse des odeurs d'huile usée, d'huile neuve... et de toutes les variétés d'huiles. Ceux qui habitaient là devaient s'habituer à humer de l'huile à longueur de journée.

Les mains repliées sur mes genoux, la tête baissée, je tendis l'oreille pour écouter le vent, les ronflements de mon fils et le rire innocent de ma fille, jusqu'à ce que ses gloussements fassent place à la respiration profonde qui accompagne le sommeil.

Dégainant mon téléphone portable, j'écrivis un texto :

J'ai pas le moral.

La réponse de Kingsley Fulcrum me parvint une minute plus tard :

Viens chez moi, alors.

D'accord, répondis-je, et c'est exactement ce que je fis.

Je pris la route vers l'est et Bastanchury, louvoyant dans des rues bordées de grandes maisons et de vastes cours, les plus belles de tout le comté d'Orange.

À minuit passé, le ciel était dégagé. Les six étoiles qui parvenaient à percer le smog sud-californien brillaient tant bien que mal d'une lueur pathétique. La plus vive devait être Sirius... Du moins selon ce que m'avait dit un flirt à l'époque de la fac.

Peut-être qu'il essayait juste de m'impressionner pour coucher avec moi.

Et en parlant d'individus impressionnants, Kingsley Fulcrum était un authentique loup-garou. Ou du moins me l'avait-il affirmé. Peut-être que lui aussi ne cherchait qu'à coucher avec moi.

Certes, j'avais eu les preuves de sa lycanthropie sous la forme d'une pilosité excessive le lendemain d'une de ses transformations, et je croyais donc plus ou moins ce gros lourdaud. Mais Kingsley était un bon p'tit loup. Apparemment, à chaque pleine lune, il préférait se métamorphoser dans ce qu'il appelait son bunker, une petite pièce au sous-sol de sa maison.

Ce qui était sans doute une bonne chose pour les rupins du comté d'Orange. Après tout, on ne pouvait pas laisser un grand méchant loup boulotter une par une les greluches siliconées de ce programme de télé-réalité, les *Real Housewives of Orange County*. Imaginez-les un peu, courant au ralenti, plaquées au sol comme des gazelles à forte poitrine... C'est un coup à flinguer l'audimat.

Ou à le faire monter en flèche... du moins jusqu'à ce que l'émission se retrouve à court de stars.

Le chemin de Bastanchury était plutôt agréable en voiture, à plus forte raison parce qu'il menait à un grand costaud loup-garou. Je virai à gauche dans une allée, passant devant des arbustes qui auraient eu besoin d'une bonne coupe. À moins que Kingsley ne les laissât dans cet état à dessein, pour installer une atmosphère à foutre les chocottes. Peut-être ne souhaitait-il pas rendre sa demeure trop accueillante. Selon moi, il y avait un peu des deux.

Je me garai bientôt devant une sinieuse propriété sise à l'extrémité septentrionale du comté d'Orange. Il s'agissait d'une demeure de style néocolonial, dont les ailes contenaient tant de pièces que Kingsley ne savait probablement pas quoi en faire.

Je m'arrêtai dans la rue, près du portique, dans le cercle de lumière jaune de la lampe qui l'éclairait. Ma fourgonnette semblait incongrue et déplacée devant un tel édifice. Mince, même *moi*, je semblais incongrue et déplacée.

La sonnette résonna assez fort pour faire vibrer le porche de ciment sous mes pieds. Un instant plus tard, un individu à l'aspect très inhabituel venait m'ouvrir. Il s'appelait Franklin, et il s'agissait du majordome de Kingsley. Oui, un majordome. Je croyais qu'ils avaient disparu à l'époque d'*Autant en emporte le vent*, mais de toute évidence, les gens ultrariches en employaient toujours.

Ça doit être sympa.

Peut-être pas tant que ça, dans le cas de Franklin. Ce type avait décidément quelque chose de bizarre. Déjà, son oreille gauche semblait démesurée par rapport à la droite. Mais il ne s'agissait pas simplement d'une question de taille : on aurait dit qu'elle n'avait absolument rien à faire sur son corps. Comme si, aussi cinglé que ça puisse paraître, elle appartenait en réalité à quelqu'un d'autre. Mais le plus curieux, c'était cette vilaine cicatrice qui lui barrait le cou jusqu'à la nuque. J'aurais juré qu'elle en faisait le tour complet.

Mon instinct me soufflait qu'il y avait là quelque chose de très étrange. Voire de parfaitement invraisemblable.

Grand, les épaules larges, il semblait disposer d'une force considérable sous sa tenue très officielle de serviteur. Il me toisa de derrière son nez d'aigle, opina du chef et me demanda de le suivre jusque dans la véranda. Je lui épargnai une énième blague en lien avec le Cluedo. Cette fois-ci, en tout cas. Il n'aurait peut-être pas autant de chance lors de ma prochaine visite. Par ailleurs, il s'exprimait avec un accent anglais, qui aurait aussi bien pu être australien : je n'ai jamais su différencier les deux. Mais j'aurais quand même parié sur l'anglais.

Je lui emboîtai le pas tandis qu'il clopinait jusqu'à la véranda. Non, Mlle Rose ne m'y attendait pas avec le chandelier. Je fus accueillie par un grandhomme au charme animal qui bondit de son siège démesuré, un verre de vin blanc à la main. Il n'en renversa pas une goutte, par un inexplicable miracle. Il s'approcha, enthousiaste comme un chiot, et je m'attendais presque à ce qu'il me saute dessus pour me débarbouiller à coups de langue. Heureusement, il n'en fit rien ; dans le cas contraire, il m'aurait sans doute écrabouillée. Il se contenta de poser son verre sur une élégante table basse et de me serrer si vigoureusement que je crus entendre une ou deux de mes vertèbres craquer. Il me guida ensuite jusqu'au canapé auprès duquel m'attendait un autre verre. Il récupéra le sien au passage.

Franklin resta discrètement posté à l'entrée jusqu'à ce que Kingsley le congédie. Le grand domestique maigre hocha la tête : ce geste, qui aurait dû être empreint de dignité, se termina en une grotesque saccade, comme s'il avait du mal à contrôler les muscles de son cou.

Rien d'étonnant, en somme, pensai-je.

Quand le majordome eut disparu, je me tournai vers mon hôte.

— Me raconteras-tu un jour l'histoire de Franklin ?

L'avocat me fixa un instant, les paupières lourdes. L'atmosphère autour de lui semblait soudain chargée d'électricité... Non, elle crépitait littéralement. On aurait dit que des flammes jaunes venaient de s'allumer dans ses yeux sombres, et il évoquait à tous égards une bête sauvage qui m'aurait traquée au plus profond des bois.

— Un jour peut-être, répondit-il d'une voix pâteuse et vaguement rauque.

— A-t-il été victime d'un accident ? insistai-je, un peu mal à l'aise.

Je pris à la hâte mon vin, dont je bus une gorgée, pleinement consciente du regard que Kingsley braquait sur moi.

— Je suis persuadé qu'une... part de sa personne a eu un accident, en effet, lâcha-t-il enfin.

Il avait tendu la main pour soulever une mèche de mes cheveux, qu'il caressait entre son pouce et son index énormes. Je bus encore un peu, désirant soudain ardemment me saouler.

— Une part de sa personne ? m'exclamai-je, me sentant soudain plus nerveuse que je ne l'avais été depuis longtemps. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire... que je t'en reparlerai plus tard.

— Promis ?

— Je te le promets.

Il s'était glissé près de moi. Je sentais son souffle chaud sur mon bras nu, et son regard qui me parcourait tout entière. Des vagues d'énergie sexuelle émanaient de lui. Elles m'appelaient, m'attiraient.

Mon appel n'était pas destiné à déboucher sur un plan cul. En fait, pendant le mois qui venait de s'écouler, c'était tout juste si j'avais embrassé Kingsley. Mais à cet instant, la curiosité me gagnait et je voulais dévoiler d'autres mystères. Des mystères qui m'excitaient. Des mystères qui me terrifiaient.

Et pourtant...

— Je crois que je ne suis pas prête, annonçai-je en essayant d'éviter de croiser son regard.

J'adorais ces grands yeux sombres.

— Tu trembles, remarqua-t-il.

— Et toi, tu me souffles dessus.

Du coin de l'œil, j'aperçus son sourire. Il jouait toujours avec mes cheveux.

— Depuis combien de temps n'as-tu pas été touchée par un homme ?

— Un homme ? Mais de quoi s'agit-il ? J'ai vaguement entendu parler de ces curieuses créatures.

Son sourire s'élargit.

— Depuis combien de temps n'as-tu pas fait l'amour, Samantha ?

— Plutôt personnel, comme question, tu ne crois pas ?

Il éclata d'un rire si profond et tonitruant que je sursautai.

— Et partager nos secrets surnaturels, ça, ce n'était pas personnel ?

— N'essaie pas d'utiliser tes trucs d'avocat sur moi, Kingsley Fulcrum. Ça me gêne d'en parler, voilà tout.

— Alors je retire ma question.

Mais il n'arrêta pas de caresser mes cheveux pour autant. Il me contemplait toujours, mais je sentais qu'une partie de cette formidable énergie qu'il dégageait venait de se dissiper. Par ailleurs, son souffle devenait plus régulier.

Je posai mon verre en me recroquevillant près de lui, accrochée à sa taille. Kingsley enroula un bras puissant autour de moi et m'embrassa doucement le sommet du crâne.

Vingt minutes plus tard, quand je me sentis en sécurité, à l'aise, je lâchai :

— Six ans.

— Quoi, six ans ? demanda-t-il d'un air hébété.

Il avait dû s'assoupir sur le canapé.

— Ça fait six ans, répétai-je.

Au début, il ne dit rien, mais je perçus les battements de son cœur qui s'emballait.

— C'est bien trop long, murmura-t-il enfin.

Hochant la tête, j'avalai une quantité d'air parfaitement inutile. Kingsley me déplaça légèrement et se leva. Ses genoux craquèrent un peu. Il me tendit la main.

— Viens, dit-il. Je suis épuisé. Allons parler au lit.

— Au lit ?

— Oui.

J'opposai encore un peu de résistance, ou du moins essayai-je, mais il m'avait déjà saisi la main et m'entraînait à sa suite, dans son opulente demeure, en haut de son immense escalier, dans sa chambre et dans son lit.

Le salopard était chaud comme la braise.

Nous étions au lit, couchés sur les couvertures. Je portais toujours mon jean et mon tee-shirt. La tenue de Kingsley se limitait à un short de gym noir. Les mains derrière la nuque, il fixait le plafond. Je l'observais de côté, en appui sur mon coude, la tête sur la main. Je le distinguais clairement dans l'obscurité, même si sa silhouette était un peu brouillée : ma vision nocturne avait ses limites. Des particules lumineuses voletaient dans l'air comme des flocons de neige devant les phares d'une voiture. J'en avais tellement l'habitude désormais que je les voyais à peine.

Kingsley était une vraie bête. Son corps puissant et robuste n'avait pas grand-chose à voir avec les athlètes des magazines de sport. Les contours de ses muscles n'étaient pas particulièrement apparents : il s'agissait plutôt d'une formidable masse à l'état brut. Il avait peut-être quelques kilos en trop, mais il les portait bien. Non, il les portait à la perfection. En fait, je pense qu'à son poids idéal, il aurait paru émacié. Des touffes de poils s'étendaient du milieu de sa poitrine jusqu'à son ventre raisonnablement plat. Je n'avais jamais particulièrement apprécié les hommes velus, mais chez Kingsley, ça faisait partie du personnage.

— C'est la réplique dont tu te sers avec toutes les filles que tu invites ici ? demandai-je.

— Quelle réplique ?

— « Je suis épuisé, allons parler au lit. » Cette réplique-là.

— Non, répondit-il. Mais elle fonctionne plutôt bien, apparemment. Il faudra que je m'en souviene.

Je lui assenai une gifle sur la poitrine. Autant donner une claque à un quartier de bœuf.

— Connard.

— Ça fait vraiment six ans, Samantha ?

— Oui.

— C'était ton choix ou celui de Danny ?

— Le sien, mais d'un autre côté, cet aspect de moi s'est pour ainsi dire éteint sans jamais se rallumer. Mais s'il avait voulu faire l'amour avec moi, j'aurais fait n'importe quoi pour lui. Tout ce qui m'appartenait, je lui donnais.

— Mais ça ne l'intéressait pas.

— Eh non.

— Il ne t'a plus jamais touchée ?

— Pas comme ça.

J'expliquai à Kingsley que de temps à autre, Danny et moi, nous nous rapprochions. Nous nous embrassions passionnément. Parfois, nous étions presque sur le point de faire l'amour, et il reculait brusquement en frissonnant. Une ou deux fois, il avait même vomi.

— Vomi ?

— Oui, répondis-je. Ce n'est pas vraiment la réaction qu'une femme attend de son mari quand elle l'embrasse.

— Je suis navré.

— Moi aussi.

Nous restâmes étendus en silence un instant encore. Kingsley gardait les yeux ouverts, fixant toujours le plafond ou le vide. Sa poitrine qui se soulevait m'évoquait un puissant moteur de camion tournant au ralenti.

— Alors, tu as perdu tout intérêt pour le sexe ?

— Eh bien, je ne me considère pas comme une créature sexuelle, répondis-je. Plutôt comme un monstre. Et les monstres ne font pas l'amour.

— Et de quand date ton dernier orgasme ?

Il était tard, nous étions au lit, occupés à deviser doucement. La question dérangerait mon besoin inné d'intimité, mais nous étions adultes. Par ailleurs, elle me paraissait légitime. Je n'étais pas forcée d'y répondre, mais je le fis quand même.

— Voir réponse précédente.

— Six ans ?

J'acquiesçai. Je savais que Kingsley pouvait me voir malgré l'obscurité. Il avait sans doute perçu mon hochement de tête d'une façon ou d'une autre.

— Ça fait un sacré bout de temps, souffla-t-il. Et ça te manque ?

— Je n'y pense pas vraiment. En toute franchise, les orgasmes ne figurent pas précisément au sommet de la liste des sujets qui me préoccupent. Et d'un autre côté, je crois que je ne suis plus capable de jouir.

— Pourquoi dis-tu ça ? Tu as essayé ?

Je savais que le rouge me montait aux joues. Le vampire au visage écarlate. Tu parles d'un spectacle. Mais que voulez-vous que je vous dise ? Je n'évoque jamais ma vie sexuelle. Même devant ma sœur, l'une des rares personnes à connaître mon identité ultrasecrète.

— Non, répondis-je. Je n'ai pas essayé.

— Tu ne *voulais pas* ?

— Je ne voulais même pas faire l'expérience.

— Parce que tu te prends pour un monstre. Et que les monstres ne couchent pas, ne jouissent pas et ne peuvent pas mener une existence réelle, en aucune façon.

Je restai muette. Que répondre à ça ? Cette partie de ma vie était morte, j'en étais persuadée.

Kingsley roula sur le côté pour me faire face.

— Tu te punis depuis longtemps, Samantha, pour quelque chose dont tu n'es pas responsable.

— Je ne me punis pas. J'essaie de m'accommoder de la situation du mieux possible. En plus, je ne me sens pas vraiment sexy. J'ai l'impression d'être froide, répugnante... Quel homme pourrait bien avoir envie de me toucher ?

Kingsley posa soudain sa paume sur ma hanche en guise de réponse, la recouvrant presque entièrement. Doux Jésus, quel morceau, ce garçon. Puis il fit quelque chose que même moi je n'aurais pu prévoir. Il me poussa doucement et, tandis que je me retrouvais sur le dos, il glissa sa main entre mes cuisses et m'ouvrit les jambes. À travers mon jean, je sentais ses doigts remarquablement chauds.

Je tendis le bras pour l'arrêter.

— Je ne suis pas prête pour le sexe, déclarai-je. Je ne le serai peut-être jamais.

— Qui a dit que je voulais qu'on fasse l'amour ? rétorqua-t-il avec un clin d'œil.

— Alors qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je veux voir si tu es vraiment morte à ce niveau-là.

Ses doigts brûlants remontèrent le long de ma jambe, effleurant mon jean.

— Je crois que tu devrais arrêter ça.

— Tu crois ? murmura-t-il d'une voix presque rauque.

Tandis que sa main gravissait l'intérieur de ma cuisse, je m'entendis retenir mon souffle. À cet instant précis, Kingsley sourit de nouveau. Les particules de lumière zigzaguaient comme des folles autour de lui, comme des lucioles complètement défoncées.

— S'il te plaît, fis-je.

— S'il te plaît quoi ?

Je lui saisis la main au moment où il m'effleurait l'entrejambe. Sans conviction, je tentai de le repousser, mais il ne bougea pas. Je ne le lâchai pas pour autant, alors même que son robuste majeur caressait délicatement le tissu de mon pantalon. Je n'étais pas persuadée qu'il eût conscience de ce qu'il massait de la sorte, mais ce grand enfoiré avait tapé dans le mille.

Le hasard fait bien les choses.

J'eus un nouveau hoquet et je tentai encore d'écarter sa main, avec pour seul résultat de l'inciter à accélérer le mouvement.

— Tu mérites le bonheur, Samantha Moon. Tu n'es pas un monstre. Tu es une femme désirable à qui la vie a joué un curieux tour. Mais j'ai une bonne nouvelle pour toi.

— Laquelle ? m'entendis-je lui demander, mes mains toujours plaquées sur la sienne.

Cela faisait si longtemps que personne ne m'avait touchée à cet endroit. Une éternité. Merde, je ne savais même pas quoi faire de mes mains.

— Cette partie de toi n'est *pas* morte. En fait...

Et maintenant, d'une seule main experte, il déboutonnait lentement mon jean, comme s'il l'avait déjà fait des centaines de fois, ce qui aurait très bien pu être le cas.

Il se glissa sous la toile, et ses doigts robustes et curieux se faufilèrent sous ma culotte, comme mus par une volonté qui leur était propre, m'ouvrant délicatement.

Son majeur me gratifia d'une caresse presque hésitante, peut-être pour savoir si j'étais prête.

Oh, bon sang, un peu, que je l'étais.

Deux choses se produisirent simultanément : Kingsley se pencha pour me donner le plus ardent baiser que j'aie jamais reçu de toute ma vie, et son doigt me pénétra profondément.

— J'ai eu un orgasme la nuit dernière, écrivis-je.

— Une bonne chose pour toi, Moon Dance.

— Le premier depuis six ans.

— Ça a dû être un putain d'orgasme !

— J'ai pleuré. Je ne croyais pas que ça m'arriverait de nouveau un jour.

— J'en suis ravi pour toi, Moon Dance. Mais pourquoi pensais-tu ne plus en avoir ?

— Parce que ça ne s'était plus produit depuis six ans.

— Tu avais essayé, au moins ?

— Non, pas vraiment. Danny ne me touchait plus et j'avais perdu toute velléité de me caresser. C'est difficile de se sentir sexy ou excitée quand ton mari te trouve repoussante.

— Alors tu t'es caressée la nuit dernière ?

Mes doigts restèrent en suspension au-dessus du clavier. Je savais que ce que j'étais sur le point d'écrire blesserait Fang.

— Non, répondis-je. J'étais avec le loup-garou.

Il y eut une longue pause. La fenêtre de ma messagerie instantanée demeura figée. Rien n'indiquait que Fang fût en train de taper. Finalement, l'icône adéquate se manifesta, signalant qu'il avait repris la conversation. Une seconde plus tard, sa réponse apparut à l'écran.

— Je suis ravi pour toi, Moon Dance. Cet homme a de la chance.

Quelques mois auparavant, après avoir passé des années à correspondre avec moi par l'intermédiaire des salons de tchat, Fang avait exprimé son amour pour moi... alors que nous ne nous étions jamais vus. Ni même parlé au téléphone, du reste. Je ne savais pas trop

quoi en penser. Je n'avais jamais dragué sur la toile. Par ailleurs, Fang était mon ami, pas vrai ? Il connaissait tous les détails sanglants – au sens propre – de mon existence.

— Je suis désolé si je t'ai blessé, Fang.

— Non, ça va. vraiment.

— Eh bien, tu es vraiment géant !

— Tu n'as pas idée.

— Est-ce que tu flirtes avec moi, Fang ?

— Moi ? Jamais de la vie !

— Je n'en suis pas si sûre.

Une courte pause.

— Je ne flirterais jamais avec la femme d'un autre.

Je poussai un petit grognement, même s'il ne l'entendit pas.

— Et qui dit que je suis la femme de quelqu'un ?

— Eh bien, je suppose...

— Tu supposes mal. On n'en est pas encore là. Je ne suis toujours pas prête.

Je m'arrêtai de taper, pesant soigneusement mes mots, avant d'ajouter :

— Pas même un tant soit peu.

— Tu te considères encore comme l'épouse de ton ex-mari ?

— Il y a peut-être un peu de ça. Je ressens toujours un lien avec lui. Peut-être que ce sont les enfants qui me donnent cette impression.

— Bien qu'il t'ait complètement rejetée.

— Tu sais, ça ne fait que quelques mois. J'imagine qu'il me faut encore un peu de temps pour guérir.

Nous restâmes muets un petit moment. Ces jours-ci, j'avais envisagé de me mettre à la cigarette. Je ne fumais pas avant, mais après tout... Je ne risquais pas de mourir d'un cancer des poumons, pas vrai ? Et je me voyais très bien tirer sur un bâtonnet blanc, juste pour avoir quelque chose à faire de mes mains. Je me demandais comment mon corps réagirait à la nicotine.

Eh bien, il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Comme Fang était en train d'écrire, j'attendis. Je jetai un coup d'œil à Monica, étendue sur le lit, occupée à lire un roman. Et un roman de vampires, en plus. Peut-être que j'aurais dû en bouquiner un. Je risquais d'y apprendre un ou deux trucs, allez savoir ?

Fang effaça son message et reprit du début. Qu'avait-il écrit en premier lieu ? Je ne le saurais jamais. Un instant après, une ligne apparut.

— Promets-moi une chose, Moon Dance.

— D'accord, je vais essayer.

— Avant que tu ne t'engages avec ce loup-garou, et avec qui que ce soit en fait, promets-moi qu'on se rencontrera d'abord.

— Mais je ne m'engage auprès de personne, Fang.

— Promets.

— D'accord, j'y réfléchirai. Mais je dois admettre que ça me trouble un peu. Je pensais que nous étions amis.

— Pour qu'une amitié fonctionne, il faut que les deux personnes veuillent la même chose. Il faut qu'elles veuillent toutes deux être amies.

— Et si l'une des deux désire autre chose qu'une simple amitié ?

— Ça change tout, écrivit-il.

— Je ne veux pas de changement, Fang. J'aime bien te parler. Tu es ma soupape de sécurité. Tu es mon ami, mon thérapeute et mon confident.

— Mais je veux être plus que ça, Moon Dance.

Nous ne parlâmes plus pendant un long moment. L'hôtel produisait ses bruits caractéristiques : une porte qui claquait quelque part, le tintement de l'ascenseur, le bourdonnement incessant d'une centaine de climatiseurs qui livraient bataille contre la chaude atmosphère nocturne du comté d'Orange.

Sur le lit, Monica se lécha le doigt pour tourner une page. Ce faisant, elle tendit légèrement les muscles de son épaule. Un mince renflement ressortit sur son cou. Je me mis à le fixer d'un air absent. Même de là où je me trouvais, je percevais une pulsation.

— T'es là, Moon Dance ?

— Oui.

— Je veux te rencontrer dans quinze jours.

Je me redressai brusquement. Mon cœur, organe presque inutile désormais, cogna une ou deux fois contre mes côtes. Ma bouche s'assécha aussitôt. *Quinze jours ?!* Je m'emparai de la bouteille d'eau posée sur le bureau pour boire une gorgée, les yeux braqués sur le message de Fang. Finalement, je lui répondis.

— D'accord. Dans quinze jours.

Nous étions assises dans notre café favori de Fullerton, le *Hero's*, ma sœur Mary Lou, ma cliente Monica et moi, installées sur des tabourets de vinyle devant le long bar au revêtement de cuivre jaune. C'était notre expert en cocktails préféré qui servait ce soir, un jeune type d'à peu près 30 ans. Le fait qu'il fût plutôt mignon justifiait probablement l'adjectif « favori ».

Nous sirotions toutes trois du vin blanc. Ma sœur ne se contentait pas seulement de siroter, vu qu'elle attaquait déjà son troisième verre. On était vendredi, et le bar grouillait de clients. Il s'agissait aussi d'un de ces vendredis décontractés à la petite agence d'assurances de Placentia où travaillait Mary Lou, car elle portait un jean et un tee-shirt jaune vif. Au cas où vous l'ignorerez, les vendredis décontractés constituent une sorte de minifête nationale pour les employés de bureau de tout le pays. On la célèbre, à peu près quatre fois par mois, en portant des jeans, des tee-shirts et des baskets, ainsi qu'en consommant des donuts et autres beignets qu'on achète en épicerie. Les brownies faits maison sont également tolérés. D'après ce que j'ai compris, la journée commence généralement dans une atmosphère optimiste pour se dégrader rapidement et s'achever par le besoin impérieux d'ingurgiter des boissons fortes. Je rappelais souvent à ma petite sœur que, pour moi, tous les jours étaient des vendredis décontractés. Ce que je ne manquai pas de faire cette fois-là.

— Tu essaies vraiment de me déprimer ? demanda-t-elle.

— Pas au sens clinique du terme, répondis-je. Mais j'aurais rien contre une larmichette ou deux. Par ailleurs, il faut bien que je frime un peu. Et les raisons de frimer se raréfient pour moi, ces temps-ci.

Mary Lou n'aimait pas son travail. Malheureusement, hormis se plaindre, elle ne faisait pas grand-chose pour que ça change. Ma philosophie est simple : la vie est trop courte pour passer ne serait-ce qu'une minute de trop à faire un job qu'on n'apprécie pas. À moins qu'on ne soit un vampire, naturellement. Dans ce cas, cette philosophie ne vaut pas un clou.

Étant donné que ma cliente nous accompagnait, nous nous en tenions, ma sœur et moi, à des sujets de conversation tout à fait ordinaires. Trois filles plutôt mignonnes, assises à un bar, échangeant des secrets et des peines de cœur.

Le bon temps, quoi.

Mary Lou descendit le verre numéro trois et fit signe au barman. Il l'avisa, hocha la tête et tendit le bras sous le comptoir pour en sortir la bouteille de vin. Pendant ce temps-là, je surpris ma sœur à rajuster son soutien-gorge.

— Pourquoi tu redresses ton soutif ? demandai-je.

— Je ne redresse pas mon soutif, répondit-elle. Je redresse mes nénés.

— Les femmes mariées et heureuses ne se redressent pas les nénés devant les barmans canons.

— Les femmes mariées et heureuses ont le droit d'assumer leurs nénés, elles aussi, rétorqua-t-elle.

— Et leurs maris.

— Bon, il arrive... Chut, tais-toi !

Il s'approchait effectivement de nous avec un sourire détendu. Il avait des cheveux bruns coupés court. De grands yeux marron. Des fossettes aux joues et au menton. Il portait un ensemble de bracelets en cuir et en métal qui tintinnabulèrent quand il remplit le verre de Mary Lou. Ses manches relevées au niveau du coude révélaient des tatouages qui descendaient jusqu'à ses poignets, et au-delà. Deux clous d'argent brillaient à ses oreilles, et une bande de cuir fixée par deux énormes dents de requin lui entourait le cou.

— Un peu plus, demanda Mary Lou en lui tapotant légèrement la main. Siouplaît.

Ben ma vieille ! pensai-je en interceptant le regard de Monica. Elle me sourit en sirotant son vin, amusée par la tentative de flirt débile de ma sœur. Quant à moi, je n'étais pas aussi hilare qu'elle.

— Si je vous en sers plus, mademoiselle, tout le monde en voudra autant, s'excusa-t-il. Et si je fais la même chose pour tous les clients, mon patron finira par me virer.

— Oh, crotte. Vous êtes pas drôle.

Il m'adressa un clin d'œil et s'éclipsa.

Jusqu'ici, Monica n'avait rien dit, ni manifesté la moindre émotion. Son mari avait effacé sa personnalité à coups de poing, je le sentais bien. Elle s'était ouverte à moi, bien sûr, mais elle ne se comportait pas ainsi avec tout le monde. Cela dit, je la soupçonnais de ne guère apprécier ma sœur. L'abus d'alcool y était sans doute pour quelque chose. Et lorsque quelqu'un éclatait d'un rire particulièrement sonore ou quand on la frôlait, elle sursautait. Elle se collait à moi comme un chiot bien dressé, ne s'écartant jamais de plus d'une trentaine de centimètres de mon coude. Elle se sentait en sécurité auprès de moi. Et pour cause. Même *moi*, je me sentais en sécurité auprès de moi.

Pendant que nous bavardions en buvant, je surveillais toute activité suspecte. Son ex-mari, avant sa rencontre impromptue avec une vitre en Plexiglas, avait fait comprendre qu'il était parvenu à engager quelqu'un pour mettre ses menaces à exécution.

Monica m'effleura l'avant-bras et, se penchant à mon oreille, murmura :

— Il faut que j'aille aux toilettes.

— D'accord, dis-je en lui tapotant la main. (Puis, me tournant vers Mary Lou :) On va aux toilettes.

Ma sœur acquiesça et se concentra sur le barman. Je me levai avec Monica et la guidai en me faulant au milieu de la foule. Elle resta aussi près de moi que possible. À l'intérieur des toilettes curieusement vides, j'attendis devant la porte qu'elle ait fini ce qu'elle avait à faire. J'éprouvais une sensation désagréable dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais nous étions seules. Je fronçai les sourcils.

Peu de temps après, nous nous frayâmes de nouveau un chemin dans le bar pour retrouver une Mary Lou livide, qui braqua les yeux sur nous. Tandis que nous reprenions nos places auprès d'elle, ma sœur se pencha pour me murmurer à l'oreille :

— Il y avait un type.

— Qui ?

Elle secoua la tête, l'air bouleversé.

— Je ne sais pas. Il est venu à côté de moi et il a commandé un verre.

— Et alors ?

— Il m'a regardée droit dans les yeux et m'a souri... Le plus affreux sourire que j'aie jamais vu.

— Tu n'es pas bourrée, hein ? lui demandai-je.

— Non, bon sang, protesta-t-elle en secouant la tête. Il avait l'air... louche. Bizarre. Malveillant. J'imagine que c'est à ça que ressemblent les tueurs.

— Un tueur ?

— Un tueur à gages.

— Il est toujours ici ?

— Non, il a commandé un Red Bull, il a payé cash et il est parti. Juste avant que vous ne reveniez. Il voulait que je le voie. Que tu saches qu'il vous surveillait.

— Et tu n'es pas bourrée ?

— Mais merde, non, puisque je te le dis !

Mon premier réflexe aurait consisté à courir après ce type. Peut-être était-ce exactement ce qu'il attendait de moi. Allez savoir. Le soleil ne se coucherait pas avant une heure. Je me sentais encore faible et je n'allais pas laisser Monica.

— D'accord, fis-je à Mary Lou. Attends.

Je fis signe au serveur. Il me vit immédiatement et, bien qu'il fût en train de parler avec d'autres clients, il leur dit quelque chose, rit, et revint de notre côté. Il jeta un regard

curieux à mon verre à moitié plein.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Le type qui a commandé un Red Bull il y a une minute. Vous l'aviez déjà vu dans le coin ?

— Non. Pourquoi ?

— Quelle taille faisait-il, à votre avis ?

— Je dirais un peu plus d'un mètre quatre-vingts, répondit-il en haussant les épaules.

— Et quel âge avait-il à peu près ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Difficile à dire. 40, 50 ans peut-être. Tout va bien ?

— On verra. Vous pouvez m'en dire un peu plus à son sujet ?

Je voulais obtenir une description de la part de quelqu'un qui n'avait pas déjà du vent dans les voiles.

Le barman me dévisagea de ses grands yeux marron. Les dents de requin étincelèrent d'un éclat dur à sa gorge. Il travaillait ici depuis quelques mois, mais nous n'avions jamais vraiment parlé. Il m'arrivait cependant de le voir me lorgner du coin de l'œil. Je crois qu'il me trouvait mignonne. Allez savoir pourquoi.

— Un Blanc, déclara-t-il finalement. Mince. Cheveux noirs. Yeux noirs. Enfin, certainement marron, mais ils paraissaient noirs ici.

— Autre chose ?

— Il portait une pancarte autour du cou, où il était écrit : « Je me comporte de façon suspecte. » Je ne sais pas si ça peut vous aider ?

— Je ne vous donne pas de pourboire pour votre humour.

— C'est gratuit.

Je tournai la tête pour embrasser la salle du regard. Je ne pressentais aucun danger immédiat. Percevoir le danger, ce n'est pas une mince affaire pour moi. Des tas de choses déclenchent les sirènes d'alarme dans ma tête. Si cet homme n'envisageait sérieusement aucun acte de violence physique à l'instant, je n'aurais probablement rien capté. Mais s'il s'était précipité sur nous avec un cran d'arrêt au poing, mon sixième sens aurait sans doute carillonné comme un fou.

Je me retournai vers le barman, qui m'observait toujours d'un air curieux.

— C'est tout ce que vous vous rappelez ?

— Hé, il a seulement commandé un Red Bull avant de partir, répondit-il avec un sourire radieux. Je me suis déjà souvenu de pas mal de choses.

— Bravo. Vous aurez un bon point.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire, au juste ?

— Mission officielle de gonzesse sous couverture, répondis-je.

— Je vois. Ne prenez pas trop de risques sous cette fameuse couverture, mademoiselle, dit-il avant de s'éclipser pour aller prendre une autre commande.

Je me retournai vers Monica. Elle avait tout entendu, bien sûr, et ne me quittait pas des yeux.

— C'est un homme méchant ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore.

— Est-ce qu'il veut me tuer, lui aussi ?

— Je l'ignore, répétai-je en fronçant les sourcils. Mais personne ne te tuera. Personne ne te fera le moindre mal. Je te le promets.

Elle s'efforça de sourire et s'agrippa plus fermement encore à mon bras.

J'appelai à 19 heures pile. Danny décrocha et me demanda de patienter. Les politesses s'arrêtèrent là. Un échange réduit à sa plus simple expression, donc. Pendant que j'attendais en écoutant sa respiration régulière, je repensai à nous deux, debout à l'ombre de l'arboretum de Fullerton, pendant notre mariage plutôt modeste : une quarantaine de personnes, uniquement les proches. Ça avait été une journée magnifique, très ensoleillée. Danny avait l'air si séduisant et gauche dans son costume. Il passait son temps les mains croisées sur la taille, s'efforçant de paraître digne devant tout le monde, mais il ne parvenait qu'à sembler excité comme une puce. Je ne l'avais pas quitté des yeux pendant que mon père me guidait jusqu'à l'autel. Et Danny me regardait, lui aussi. Et plus je m'approchais, moins il était nerveux. Il avait arrêté de se tortiller les doigts. Puis il m'avait souri, comme jamais auparavant. Et comme plus jamais ensuite.

J'entendis une main plaquée sur le combiné, des voix étouffées, d'autres bruits de frottement. Danny reprit la parole :

— Tu as huit minutes.

— Huit ?

Une seconde plus tard, une petite voix flûtée me perçait le tympan.

— Maman !

— Salut, mon bébé !

— M'appelle pas bébé, M'man. Je suis plus un bébé.

— Je suis désolée, monsieur.

— Je suis pas un monsieur non plus.

— Alors qu'est-ce que tu es ?

— Un garçon.

— Tu es mon grand garçon.

Il aimait ça. Je pouvais me l'imaginer sautillant à l'autre bout du fil, tenant le combiné des deux mains pour se le coller contre l'oreille, comme à son habitude.

— Papa dit que tu peux pas venir nous voir demain. Que t'es trop occupée pour passer.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai, fit la voix de Danny.

Naturellement, il écoutait la conversation depuis l'autre combiné, comme toujours.

— Ton travail te prend tout ton temps et tu ne peux pas venir les voir.

Je pris une profonde inspiration et retins mon souffle, puis j'expirai très doucement.

— Je suis désolée, mon ange, annonçai-je à mon garçon. Je vais être très occupée demain.

— Mais on peut jamais te voir...

— Ça suffit, Anthony. Va chercher ta sœur.

Un instant plus tard, j'entendis la voix de Tammy :

— Donne-moi ça, crétin.

Aussitôt, Anthony éclata en sanglots. Un bruit de pas et de pleurs qui s'éloignaient, puis une porte qui claquait. Il pleurait probablement la tête enfouie dans son oreiller maintenant.

— Salut, Maman, dit-elle.

J'étais trop bouleversée pour répondre immédiatement.

— Anthony va bien ? demandai-je finalement en retenant mes larmes.

— Il fait son bébé.

— Non, il fait son petit garçon.

— Ouais, si tu le dis.

— Pas de « si tu le dis » avec moi, jeune fille.

Elle ne répondit pas. J'entendis une bulle de chewing-gum claquer. Je perçus également le bruit que produisait Danny en traînant les pieds sur place, à l'autre bout de la ligne. Il consultait sans doute son chronomètre. Oui, un chronomètre.

— Qu'est-ce que vous avez fait, aujourd'hui ? demandai-je.

— Rien, répondit-elle.

— Et l'école ?

— Super barbant.

— Tu as fini tes devoirs ?

— Peut-être.

— C'est un oui ou un non, jeune fille ?

— C'est un peut-être.

Je savais que Danny, de son côté, entendait sa fille manquer de respect à sa mère, et s'en fichait complètement. Je lâchai cette histoire de devoirs. Après tout, elle avait raison : je n'avais plus mon mot à dire concernant les devoirs, ni aucun moyen de faire respecter les règles de la maison. Je le savais. Elle le savait. Je la soupçonnai de me faire payer mon absence inexplicquée qui la blessait, elle aussi.

— Tu me manques, déclarai-je. Plus que tu ne crois.

— T'as une drôle de façon de le montrer, Maman.

— Je vais trouver un moyen de venir vous voir plus souvent. Je te le promets.

— Trop cool.

— Ce n'est pas très poli.

— Et alors ?

— Sois polie avec ta mère.

— Si tu le dis.

Je respirai à fond. Je savais que le temps filait. Je me demandais si Danny n'écourtait pas nos conversations. Ou alors, il fallait croire que les minutes s'évaporaient quand je parlais à mes gosses. Même quand ils me faisaient devenir chèvre.

— Je te promets que je viendrai vous voir dès que je pourrai, insistai-je.

— Demain ? demanda-t-elle, avec un vague espoir dans la voix.

Elle avait beau jouer les dures à cuire, la petite fille à qui sa maman manquait était toujours là, quelque part.

— Pas demain, mon ange, répondis-je au bord des larmes. Mais bientôt.

Elle était sur le point de me lancer une répartie blessante, impolie, voire les deux à la fois, mais ce fut autre chose qui se produisit. Elle émit un petit hoquet pathétique. Elle pleurait.

— Je t'aime, lui dis-je. Tu ne sais pas à quel point je t'aime.

— Je t'aime aussi, Maman, lâcha-t-elle en fondant vraiment en larmes pendant que moi aussi j'ouvrais les vannes et que Danny s'approchait.

— C'est l'heure.

— Au revoir, mon ange, dis-je précipitamment. Je t'aime !

Elle était sur le point de répondre quand la ligne coupa.

Monica et moi étions assises dans ma fourgonnette, en bas de la rue où se trouvait ma maison. Relativement loin de ladite maison. Tout au bout de la rue, à vrai dire. Et pourtant, de là, je parvenais toujours à la voir. Ma maison. J'apercevais également tous ceux qui y entraient ou en sortaient, en particulier Danny et sa minable nouvelle Mustang.

Une Mustang ? C'est pas plutôt pour les étudiantes, ce genre de voiture ?

D'ici, j'avais également vue sur l'enseigne des Pep Boys veillant sur mon ancien foyer. Ou plutôt se dressant au-dessus d'un air un peu sinistre. Les néons étaient éteints.

Dans cette nuit qui ne faisait que commencer, des voisins traînaient dans la rue, poussant des poussettes, promenant des chiens, faisant leur jogging et même, dans un cas, de la marche rapide.

Les vitres de mon véhicule étaient teintées pour deux bonnes raisons. En premier lieu parce qu'il se trouve que j'étais curieusement sensible au soleil. Allez savoir pourquoi. Deuxièmement, parce que ma fourgonnette anonyme me servait souvent lors de mes missions de surveillance. Et quand celles-ci n'en finissaient plus, je tirais un rideau sombre devant le siège arrière où je me tapissais pour épier derrière les fenêtres obscurcies. Je disposais même de toilettes portables au cas où l'attente s'éterniserait.

Ce soir, je ne m'attendais pas à me servir de cet accessoire. J'espérais bien que l'action commencerait sans trop tarder. Appelez ça de l'intuition.

— On est vraiment en planque, alors ? demanda Monica.

Assise en tailleur du côté passager, elle aurait aussi bien pu être une ado.

— On dirait bien, répondis-je.

— Et c'est votre ancienne maison, là ?

— Oui.

— Alors on file votre ex-mari, c'est ça ?

— J'ai ma licence de détective privé. Mon job, c'est de filer les gens.

— C'est vrai ?

— La plupart du temps.

— Et cette fois-ci ?

— Cette fois-ci... on va lui coller au cul, à cet enfoiré.

Elle gloussa. Si Danny se rendait compte que je le filais, il pouvait très bien me dénoncer auprès du Bureau central d'investigation de Californie, qui m'infligerait sans aucun doute une lourde amende avant de m'envoyer en prison, au moins pour un an. Ils voyaient d'un mauvais œil les détectives qui abusaient de leurs privilèges.

Voilà donc pourquoi je m'étais garée tout au bout de la rue. Quand j'avais surpris Danny en train de me tromper, je n'avais pas été prudente et il m'avait repérée. Cette fois-ci, j'entendais bien jouer la sécurité.

— C'est comment, d'avoir des gosses ? demanda Monica.

Elle mâchait en permanence un chewing-gum en faisant claquer de temps à autre une bulle dans sa bouche, comme les lycéens. Je n'avais jamais compris comment ils s'y prenaient, et je ne comprenais pas plus comment Monica y arrivait, elle aussi, mais une idée enthousiasmante me frappa soudain.

Hé, je peux mâcher du chewing-gum !

Enfin, à condition qu'il ne contienne pas de sucre, bien sûr. J'en demandai un à Monica, qui fouilla dans son petit sac à main pour en extirper un rectangle plat à la cannelle, sans sucre. Je n'avais pas la moindre idée de l'effet qu'il aurait sur moi, mais j'étais impatiente de le découvrir.

Mon Dieu, je suis pathétique.

Je le déballai en toute hâte et me débarrassai de l'aluminium dans le cendrier de la voiture. L'eau me montait à la bouche et le goût acide de la cannelle parvint à éveiller mes papilles engourdies. Précautionneusement, j'avalai ma salive désormais parfumée.

Je ne quittais pas des yeux l'horloge du tableau de bord. Dans moins de deux minutes, je saurais si mon corps rejetait même cette ombre de goût.

Et tandis que j'attendais, je ne cessai de mâcher, savourant la texture lisse et souple sur ma langue et dans ma bouche. C'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas : je produisis ma première bulle de chewing-gum depuis six ans. Elle éclata bruyamment, suscitant le rire de Monica. Et tandis que j'en essayais les restes collés à mon nez et à mon menton, je sentis mon estomac se crispier.

Mais rien d'autre.

Une simple petite crampe, pas de douleur atroce. Rien que ce léger gargouillement, vaguement gênant. Souriante et ravie, je mastiquai de plus belle.

En voilà un scoop ! Les vampires ont droit au chewing-gum. Les fabricants de ces machins devraient réfléchir à un nouveau slogan : « Si délicieux que même un vampire ne le gerbera pas ! »

Je demandai à Monica la marque de cette friandise, qu'elle me lut après avoir repêché l'étui dans son sac. Extatique, j'envisageai d'acheter des actions dans cette boîte.

— Regardez, me dit-elle en pointant le doigt vers le pare-brise, excitée comme une puce. Y a quelqu'un qui sort de chez vous.

Sortant mes jumelles, je fis le point sur la silhouette taille moyenne qui venait d'émerger. C'était Danny.

Dans sa Mustang de gonzesse, il sortit de l'allée, s'approcha de nous, puis bifurqua sur la gauche pour emprunter l'une des routes latérales traversant le lotissement. Je démarrai et m'écartai doucement du trottoir. Monica, en brave fille qu'elle était, vérifia sa ceinture de sécurité. Elle souriait jusqu'aux oreilles. Il faut bien l'admettre, le boulot de détective peut s'avérer amusant, de temps à autre.

Vingt secondes plus tard, je m'engageai dans la rue qu'avait empruntée Danny. Ce faisant, j'aperçus du coin de l'œil sa voiture qui quittait le petit chemin pour prendre Commonwealth Avenue.

Il était un peu plus de 22 heures et je me demandais qui gardait les enfants. Jusqu'à ce que je comprenne qu'il ne pouvait s'agir, bien sûr, que de sa pétasse de secrétaire.

Mes doigts se resserrèrent un peu plus sur le volant. Croyez-moi, mieux vaut ne pas se mettre un vampire à dos. Je dis ça, je dis rien.

Je pris moi aussi l'avenue, et repérai sans trop de difficulté les feux arrière de la Mustang à environ huit cents mètres. Encore un petit avantage de mon état : j'ai vraiment une vue d'aigle. Laquelle s'améliore encore quand je me trouve sous ma forme de... disons d'aigle. De chauve-souris. D'indicible bestiole.

Quand je filais quelqu'un, je pouvais lui laisser prendre encore plus d'avance que la plupart des privés, mais il fallait conserver un subtil équilibre : demeurer suffisamment en retrait pour que ma proie ne me repère pas, mais pas au point de risquer de me faire arrêter par un feu rouge et de la perdre. J'aurais sans doute dû louer une voiture pour la nuit, mais il était désormais trop tard.

La prochaine fois, j'y penserai.

Monica se balançait légèrement sur son siège en se rongant les ongles d'un air anxieux. Si je l'avais croisée, compte tenu de son comportement et de sa posture, j'aurais pu la prendre pour une gamine de 10 ans. À peu près de l'âge de la mienne.

Mon téléphone portable sonna.

Merde.

J'étais terrifiée à l'idée de regarder qui appelait. Danny ? M'avait-il déjà repérée ? Impossible.

Comme l'objet ne cessait pas de sonner, je tendis la main vers le tableau de bord où il était en train de charger. Je lus le nom qui s'affichait : Kingsley. Détachant l'appareil du câble de l'allume-cigare, je répondis.

— Ouuuh... aouuuuh ! hurlai-je. Ici l'amicale des loups-garous de Londres...

— Très drôle, répondit-il d'une voix qui me résonna dans les oreilles. Et pas au téléphone, s'il te plaît.

— Big Brother et tous ces trucs paranos, hein ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Tu as l'air de mauvais poil.

— Je le suis.

Il se tut un instant. Devant nous, Danny tournait à droite sur Harbor Boulevard sans mettre son clignotant. J'aurais dû effectuer une arrestation citoyenne, tiens. Kingsley reprit :

— Tu as failli tuer mon client, l'autre jour.

Je pris sur Harbor à mon tour. Je n'étais pas sûre d'avoir bien entendu.

— Ton client ? Que veux-tu dire ?

— Ira Lang.

Je faillis lâcher mon téléphone.

— Pardon ?

— Ira Lang est mon client, Samantha. Depuis qu'il a été arrêté pour la première fois, il y a déjà plusieurs années de ça. Et maintenant, il est à l'hôpital, la figure raccommodée à coups de broches, de vis et de points de suture.

Je regardai Monica, les yeux braqués droit devant, oscillant sur son siège. Sous cet angle, je voyais clairement son œil gauche qui s'affaissait, résultat de l'agression au marteau qui avait valu à son mari sa première arrestation.

La révélation de Kingsley m'avait coupé le souffle. Je conduisais en pilote automatique, vaguement consciente de suivre la Mustang, loin devant moi. Danny ralentissait pour s'arrêter à un feu. Trois voitures nous séparaient et il avait toujours quatre cents mètres d'avance.

— Ça risque de poser problème, déclarai-je.

— Plutôt, oui. Sam, mon client va porter plainte.

— Ça ne m'inquiète pas. On en parlera plus tard, Kingsley. Ce n'est pas le bon moment.

— Passe à la maison quand tu en auras l'occasion.

— D'accord, dis-je avant de raccrocher.

Monica me jeta un regard curieux. Comme la plupart des gens, elle avait un instinct très développé, même si elle ne s'en rendait pas compte. Des détails infimes dans ma voix, dans ma gestuelle, l'avaient mise aux aguets. Elle savait que quelque chose clochait.

Ça clochait grave, oui. Le type avec qui je sortais, ce mec qui m'avait touchée plus intimement qu'aucun homme depuis une éternité, avait tiré son ex-mari de taule pour vice de procédure. Et il en avait immédiatement profité pour venir tabasser à mort le père de Monica.

Doux Jésus.

Monica me fixait toujours. Je tournai la tête pour lui adresser le sourire le plus éblouissant dont je fus capable. La méthode parut porter ses fruits : elle me le rendit comme une enfant, une enfant qui espérait de tout son cœur de bonnes nouvelles.

Je tendis la main pour prendre la sienne, et elle me serra à son tour. Je continuai à filer Danny sans la lâcher.

Nous étions assises devant un club de strip-tease. Un club de strip-tease dégueulasse, répugnant, gerbant. Nous avons suivi Danny sur la 57^e autoroute, puis vers l'est sur la 91^e. Il était sorti dans la ville de Colton, une zone plutôt mal famée du comté de Riverside, à près de cent kilomètres à l'est de celui d'Orange. C'était le territoire du crime et des gangs ; quelque chose dans cette ville avait affreusement mal tourné. À tel point que la situation paraissait désormais sans espoir.

Danny traversait les rues sombres et crasseuses dans sa petite Mustang lustrée, loin de notre adorable quartier, pour aboutir devant cette boîte de strip-tease située en périphérie de la ville. Le temps que nous arrivions, il était déjà entré. Je fis le tour du parking bondé et repérai son véhicule pour me garer le plus loin possible, tout en gardant l'œil sur l'entrée du club.

Une fois arrêtées, nous entrouvrîmes nos fenêtres. Un flot de musique forte se déversait de la porte de l'établissement, surveillée par deux malabars. Dans un camion, non loin de là, j'étais sûre que deux personnes étaient en train de baiser. J'avais déjà besoin d'une bonne douche.

Monica semblait s'être recroquevillée. Elle avait les pieds relevés sur le siège passager et les bras serrés autour des genoux. Je devais bien admettre que cette situation me déboussolait. Danny n'avait jamais été du genre à fréquenter ce type de club. D'un autre côté, jusqu'à une période très récente, je n'aurais jamais imaginé non plus qu'il puisse me tromper, me mentir ni qu'il soit un salaud de cette envergure.

J'étais tentée d'aller jeter un œil à l'intérieur, mais je n'avais aucune intention d'y emmener Monica, et je ne pouvais certainement pas la laisser seule non plus. Nous nous contentâmes donc de surveiller l'entrée du club. Je sentais une curieuse pointe de jalousie à l'idée que Danny pût éprouver du plaisir à reluquer d'autres femmes. Pointe qui disparut quand je me rappelai qu'il couchait avec une autre depuis plusieurs mois déjà. Ça me rendait malade. La nausée me submergeait peu à peu, telle une immense vague de révulsion.

Monica se balançait de nouveau. Le martèlement sourd de la musique, les voitures de pacotille et les types louches, c'en était trop pour elle. Elle me donna l'impression d'une gamine cloîtrée dans sa chambre tandis que ses parents se querellaient au rez-de-chaussée.

J'attendis une demi-heure, surveillant Monica, la porte, les groupes de clients qui entraient et sortaient. Danny, lui, restait à l'intérieur.

J'avais du mal à croire qu'il ait parcouru tout ce chemin rien que pour regarder des filles se déshabiller. Il y avait des établissements de ce genre bien plus près de chez nous. Sans doute pas aussi glauques, certes, mais plus proches. Pourquoi Danny avait-il roulé presque une heure jusqu'à ce boui-boui ? Je l'ignorais, mais je n'allais pas tarder à le savoir.

Je démarrai et sortis du parking. Monica se balançait sur son siège pendant presque tout le voyage de retour.

Je réconfortai Monica en la prenant dans mes bras, puis en lui préparant un thé bien chaud. Quand elle parut rassurée, j'appelai mon ex-partenaire. Il se montra plus que ravi à l'idée de devoir veiller à nouveau sur la jeune femme. En fait, je le soupçonnais d'avoir attendu impatiemment près de son téléphone, qu'il avait décroché dès la première sonnerie.

Trente minutes plus tard, une fois Monica entre de bonnes mains – celles de son adorateur –, je pris la route de la vaste propriété de Kingsley. Franklin le majordome ne parut guère enchanté de me voir à cette heure tardive, et je le suivis une fois de plus tandis qu'il clopinait jusqu'à la cuisine. J'y découvris Kingsley, assis à une table d'angle ronde, attaquant un énorme sandwich au jambon. Devant lui se trouvait un verre de vin rouge. Le mien, supposai-je, même si j'en buvais rarement à cause des crampes d'estomac : trop d'impuretés.

Kingsley remercia le majordome, qui exprima son amour de la servitude par une réplique dégoulinante de sarcasme avant de disparaître dans un couloir. Pour aller où ? Mystère. Sans doute dans ses appartements. Ou sur une grande table en pierre pourvue de sangles et de câbles épais, reliés à une antenne archaïque fixée sur le toit. Qui sait ?

Lorsque je pénétrai dans la cuisine, Kingsley reposa son sandwich monumental et se leva pour me prendre dans ses bras et me gratifier d'un léger baiser sur les lèvres. Je détournai la tête, n'étant pas vraiment d'humeur romantique. Kingsley désigna la chaise en face de lui et je m'y installai. Je compris que le verre ne contenait pas de vin, mais un autre breuvage.

Du sang.

La salive inonda instantanément ma bouche. J'aurais pu me lécher les lèvres. Mais je me retins. Kingsley m'observa.

— Tu n'as pas de crocs.

— Toi alors, tu sais parler aux femmes, rétorquai-je sans quitter des yeux la coupe pleine d'hémoglobine.

— Je l’ai remarqué l’autre jour au lit, poursuivit-il. Quand nous nous embrassons. Tes dents sont normales.

— Merci du compliment.

— Je croyais que les vampires étaient pourvus de canines développées, insista-t-il.

— Et moi, je croyais que les vampires n’existaient que dans les romans pour ados.

Avec un petit rire, il lâcha l’affaire. Je remarquai que le sang de la coupe commençait à coaguler à la surface, adhérant légèrement au verre épais. Ce n’était que du sang. Du sang répugnant. Mais il s’agissait de la seule substance que je pouvais consommer sans gêne. La seule qui me permettait de me nourrir. Et au bout de six ans, le sang était devenu pour moi le genre de nourriture sur lequel on se rabat quand on a besoin de réconfort. Merde, c’était ma seule nourriture. C’était tout pour moi. Mon estomac faisait le grand huit.

Mon Dieu, je suis devenue une putain de goule.

— Bois, ma chérie, m’invita-t-il, avec une curieuse pointe d’accent allemand.

Allemand ?

— De qui provient ce sang ? demandai-je.

— Est-ce important ? répondit-il d’une voix revenue à la normale.

Il avait raison, bien sûr. J’avais découvert que la source du sang n’avait aucune importance. Humain, animal, chaud ou froid, il exerçait toujours le même effet sur moi : il me nourrissait.

Je pris le verre et me mis à boire de longues gorgées. Le sang était chaud et pur. Une créature était morte récemment. Ce liquide a une texture unique, que j’ai fini par aimer et détester à la fois. Le sang de bonne qualité, le sang frais, a un goût divin. Celui que je buvais d’ordinaire, et qui venait d’une boucherie locale, contenait toutes sortes de... bonus, que je passais mon temps à recracher.

Miam.

J’avais ouvert un compte à la boucherie, plus ou moins en secret. Six ans auparavant, je m’étais fait passer pour une assistante vétérinaire impliquée dans des recherches sur le sang animal auprès d’un employé de l’établissement, sis à Chino Hills. Il n’avait posé aucune question et je ne lui avais pas donné plus d’informations. Le sang me parvenait tous les mois, accompagné d’une facture exorbitante.

Vampire Livraisons, votre bol d’hémoglobine à domicile.

Le nectar que je venais d’ingurgiter, lui, ne présentait aucun défaut à l’exception de quelques minuscules amas coagulés. Je bus sans m’arrêter, tout à coup incapable de me détacher de cette coupe. Le fluide salé et métallique me nappait le palais, s’insinuait entre mes dents. Et je n’avais pas besoin de m’arrêter pour respirer étant donné que cette fonction m’était devenue superflue.

Je m’abreuvai donc goulûment et avec bonheur.

Mais quand j'en eus avalé la moitié, je me forçai à reposer la coupe en émettant un petit rot.

— Tu as faim ?

— La plupart du temps, répondis-je.

— À quel rythme prends-tu tes repas ? demanda Kingsley, que je remerciais silencieusement de ne pas m'avoir interrogée sur la façon dont je me « nourrissais ».

Ce mot-là me prenait à rebrousse-poil. Les animaux se nourrissent. Les monstres se nourrissent. Les dames diplômées en sciences criminelles qui ont deux merveilleux enfants et une florissante entreprise de détective privé ne se nourrissent pas. Nous buvons, même s'il s'agit là d'une forme d'aliment liquide.

Un smoothie diabolique.

— J'ai faim toutes les nuits, répondis-je en haussant les épaules. Comme la plupart des gens.

— Les gens mangent plutôt la journée.

— Tu sais bien ce que je veux dire, crétin.

Je m'emparai à nouveau du verre.

— Et manges-tu tous les jours ? reprit-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que les poches de sang de bœuf me dégoûtent.

— Je les ai vues, dit-il avec un frisson. Répugnant, en effet.

Il m'observa un instant, son gros sandwich paraissant minuscule dans ses mains immenses.

— Alors, on peut dire que tu laisses passer le maximum de temps avant de manger, c'est ça ?

— Oui.

— Combien ça représente, au mieux ?

— Trois ou quatre jours.

— Et ensuite, tu es obligée.

J'acquiesçai en portant la coupe à mes lèvres et en me délectant de la pureté de ce breuvage, que je laissais couler sur ma langue et me caresser le palais.

— Est-ce qu'il t'arrive de craindre qu'il ne s'écoule trop de temps entre deux repas et que, poussée par une irréprouvable faim, tu finisses par commettre une bêtise ?

— Comme tuer quelqu'un ?

— Par exemple.

— Ça ne m'inquiète pas, non. Pas vraiment. Je dispose généralement d'une source de sang à portée de main. Quand la faim me travaille trop, il me suffit d'ouvrir une poche.

— Mais il se pourrait qu'un jour, tu n'aies plus cette option.

— Peut-être. Mais qui vivra verra.

Sur ces mots, je vidai mon verre, que j'emportai immédiatement jusqu'à l'évier. Quand j'étais repue, la vue du sang me donnait envie de vomir.

Pendant ce laps de temps, Kingsley enfourna le reste de son sandwich. Sa mâchoire s'agita une demi-douzaine de fois – sans doute pas suffisamment pour venir à bout d'un tel morceau – et il l'avalait comme une grue, en rejetant la tête en arrière.

Nous nous calâmes dans nos sièges en nous regardant.

— Nous avons un problème, déclarai-je.

Kingsley hocha la tête.

— Je suis trop sexy, c'est ça ? fit-il.

Mais je n'avais pas envie de sourire. À vrai dire, j'aurais préféré lui arracher les yeux.

— C'est toi qui as fait sortir Ira Lang de prison la première fois, l'accusai-je.

— En effet, dit Kingsley en haussant les épaules. Et il n'a même pas eu besoin de me payer.

— Que veux-tu dire ?

— J'étais son avocat commis d'office.

— Mais je croyais que tes tarifs faisaient partie des plus élevés de la région ?

— C'est vrai. Mais parfois, en cas d'urgence ou quand les autres sont submergés de travail, un juge me demande de m'occuper d'une affaire.

— Et tu as donc accepté celle-là.

— Naturellement, répondit-il en clignant de l'œil. On ne dit pas non à un juge.

— Mais Ira a tenté de tuer sa femme. Non, pas juste tenté : il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'assassiner.

— Exact. Et je l'ai fait sortir de prison, dit Kingsley d'un ton neutre. C'est ce que je fais de mieux.

Les mots me manquaient et je devais lutter pour me maîtriser.

Pendant ce temps, Kingsley poursuivit sur sa lancée :

— Écoute, Sam, ça n'a rien de personnel, d'accord ? Si je ne l'avais pas sorti de taule, n'importe quel autre avocat un tant soit peu efficace en aurait fait autant. Ira n'avait pas de casier. Il s'agissait de sa première infraction. On lui a ordonné de se tenir à l'écart de sa femme.

— Et je suis sûre que tu es fier de l'avoir tiré de là.

— J'ai bien fait mon travail.

— Et qu'est-ce que ça t'a fait, quand tu as appris qu'il s'en était de nouveau pris à elle, mais que, cette fois, il avait tué son père, qui la protégeait ?

— C'était malencontreux.

— Et tu ne l'avais pas vu venir ?

— Si.

— Mais tu n’as rien fait pour l’en empêcher.

— Mon job ne consiste pas à empêcher ce genre de chose, Sam, mais à sortir des gens de prison.

— Tu es un animal, lâchai-je.

Il croisa les bras sur son torse massif, son tee-shirt noir tendu à se rompre sur ses biceps, ses épaules, ses pectoraux et même son ventre un peu trop rebondi. Il ne se départit pas de son calme, ne me quitta pas un instant des yeux.

— Tu te mets dans tous tes états parce que tu t’es prise d’affection pour la victime.

— Je me mets dans tous mes états parce que j’ai laissé un animal poser ses mains sur moi.

— Dans mon souvenir, tu n’avais pas l’air de trouver ça désagréable.

— Je refuse de te parler maintenant, rétorquai-je en me levant brusquement.

Lui aussi se redressa, posant ses mains sur mes épaules. Il me dominait, immense, ses cheveux noirs en bataille devant son visage. Il sentait le jambon et le parfum de qualité. Je me rendis compte qu’il en avait mis pour moi. Il attendait autre chose de cette soirée ; peut-être espérait-il coucher avec moi. Rien que l’idée me fit frissonner.

— Ne t’en va pas, insista-t-il. Ce n’est pas moi, l’ennemi.

— Non, mais c’est tout comme.

Il raffermi sa prise mais, d’un revers de main, je me dégageai sans difficulté. Je sortis en tremblant de la cuisine.

— Reste, fit-il derrière moi.

Je ne me retournai pas.

Assise sur la même branche épaisse, j'embrassais du regard la propriété du parrain du crime, tel un gigantesque rapace noir. Un rapace noir amateur d'escarpins élégants.

L'immense demeure insulaire brillait de tous ses feux, Jerry Blum contribuant de son mieux à l'accélération du réchauffement climatique. L'endroit connaissait un regain d'activité par rapport à ma dernière visite, quelques jours auparavant. On y apercevait beaucoup plus d'armoires à glace armées, de belles femmes et de voitures qui allaient et venaient. Les véhicules paraissaient tous blindés. À un moment, un couple s'approcha en flânant sous l'arbre où je m'étais perchée. L'homme alluma une cigarette. Le chemisier de sa compagne était si échancré que j'avais vue jusqu'à son nombril. Aucun d'entre eux n'eut l'idée de lever la tête, ce qui était sans doute une bonne chose.

Tandis que je les observais, accroupie sans un bruit sur mon robuste perchoir, je me demandai si je dégageais une odeur particulière. J'avais lu quelques années plus tôt que les apparitions du Bigfoot étaient souvent précédées d'une atroce puanteur. Je m'étais douchée quelques heures auparavant, merci bien. Sous forme humaine, cependant. Mais aucun des promeneurs ne plissa le nez en demandant à l'autre : « Hé, tu ne sentirais pas comme un fumet de chauve-souris géante, par hasard ? » Plutôt une bonne chose, ça aussi.

L'homme termina sa cigarette et mentionna le fait qu'il finissait son service dans quelques heures et qu'elle pourrait tout à fait le rejoindre dans sa chambre. « Pourquoi pas ? » lui répondit-elle.

Hochant la tête, il jeta son mégot. Monsieur Romantique et Madame Pétasse rejoignirent la propriété pour disparaître dans le chaos organisé de la grande demeure. Quelque chose se tramait, mais je ne savais pas quoi. Je saisisais des bribes de conversations, mais rien de cohérent. Soudain, j'aperçus Jerry Blum en personne, entouré d'une cohorte de grands types bruns et costauds. Ils traversaient la maison d'un air décidé et je les observai passer d'une fenêtre à l'autre jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans les profondeurs du manoir.

Ça n'allait pas être facile de le choper tout seul. Sauf pour un monstre énorme et patient. Quand le vent se mit à souffler un peu plus fort et que l'arbre oscilla, j'ajustai mes serres, étendis légèrement mes ailes et m'accroupis pour attendre mon heure.

Je sortis de Carbon Canyon Road qui serpentait entre les collines et empruntai une voie d'accès presque indiscernable.

Stuart Young, mon client au crâne séduisant assis côté passager, m'examinait nerveusement. Je lui souris en lui adressant un clin d'œil.

— Heu, vous êtes sûre de savoir où vous allez ?

— J'en ai aucune idée !

— Évidemment, dit-il avec bonhomie. Pas étonnant, remarquez. Après tout, on traverse une forêt obscure en plein milieu de la nuit.

— Marrant, non ?

Je ne pensais pas que nous courions le moindre risque de nous perdre, étant donné qu'il n'y avait guère que quatre cents mètres entre la route et la côte herbue qui se dressait devant nous. Même un gamin de 5 ans n'aurait eu aucun mal à trouver ses repères ici. Nous avons descendu Carbon Canyon Road, que certains considèrent comme une sorte de raccourci menant du comté d'Orange à celui de Riverside, mais qui se limite à une route au paysage un peu plus agréable permettant d'éviter un trafic trop dense, si vous voulez mon avis.

La fourgonnette n'était pas vraiment conçue pour les sentiers de terre, mais elle roulait plutôt bien sur celui-là. Après un parcours cahoteux où les buissons griffaient les flancs de la voiture, nous atteignîmes un portail de champ en métal composé de deux barres horizontales.

— On dirait que c'est fermé, remarqua Stuart.

— Bougez pas.

Une fois garée, je sortis du véhicule, écartant les ronces à mains nues. Une ou deux épines s'accrochèrent à mon bras et m'égratignèrent. Lorsque j'arrivai au portail, les plaies avaient déjà entièrement disparu.

Cool.

Une lourde chaîne était enroulée autour d'un poteau rouillé bien enfoncé dans le sol. Elle était munie d'un énorme cadenas. Je me demandais souvent qui trimballait les clefs de tous ces verrous de la ville et du comté. Quelque part, il y avait sans doute un type affairé devant quelque obscur portail bloquant l'accès d'un parc, en train de passer en revue un énorme trousseau et de s'arracher les cheveux.

Ce cadenas-là pesait son poids. Quand je m'en saisis, la grosse chaîne tinta. Je tournai le dos à Stuart. Glissant le doigt dans l'anneau rouillé, je tirai d'un coup sec et le déverrouillai de force.

— Quelle chance ! m'écriai-je en le laissant tomber. C'est ouvert.

*
* *

Nous étions parvenus à une clairière au bord d'un ravin où coulait une petite rivière, six mètres plus bas. Le bruissement liquide était agréable, et le pépiement des oiseaux encore plus. L'obscurité gagnait ce qui passait pour des bois dans le sud de la Californie, c'est-à-dire un petit bosquet de sureaux noueux, quelques arbres à feuilles difformes, quelques-uns de ces cactus qu'on appelle ici « queues de castor », d'épais massifs de groseilliers et d'armoïse, ainsi que d'autres trucs qu'on ne m'avait pas appris à reconnaître pendant les cours de biologie au lycée.

Une muraille de troncs délimitait la clairière. Mon sixième sens me soufflait que cet endroit avait déjà connu d'autres usages autrefois. Des usages physiquement douloureux, mais j'ignorais lesquels. Cette fichue intuition n'avait rien d'un instrument de précision. J'entendis cependant un bruit d'éclatement, ou d'os qui se brisaient, puis le fracas d'une voiture qui s'écrasait. Je m'approchai du bord du ravin pour regarder en contrebas. Dans la terre molle, je découvris de profondes empreintes de pneus. À un moment, quelqu'un avait plongé dans la rivière en dessous.

Je me retournai pour faire face à Stuart.

— C'est ici que je l'amènerai, annonçai-je.

Il marcha jusqu'au centre de la clairière, examinant la zone et s'imaginant peut-être en train d'affronter un parrain du crime dans une lutte à mort à cet endroit précis. Comme des gladiateurs dans une arène.

— C'est un bon endroit, dit-il en acquiesçant.

Il paraissait un peu pâle. Un geai bleu fila dans la trouée, traversant les ombres et la demi-clarté avant de disparaître dans les branches au-dessus de nos têtes. Il me rappela cette vieille chanson de George Harrison, *Blue Jay Way*, qui parlait de brume, de Los Angeles et d'amis égarés.

Et je me tenais là, au milieu de cette clairière, avec un homme égaré, lui aussi, à la vie ruinée par la douleur et le chagrin, et habité par un cuisant désir de vengeance. Il scruta le

ciel qui s'obscurcissait, apparaissant par intermittence dans les interstices des frondaisons. La lumière voilée donnait à son crâne un éclat mat.

On finit tous par s'égarer, pensai-je. Certains d'entre nous plus que d'autres. Parfois pour l'éternité, peut-être.

— Il y a toujours une part de moi qui n'arrive pas à croire que vous parviendrez à me le livrer, fit Stuart sans baisser les yeux, sa voix portant jusqu'aux plus hautes des branches tordues.

Je ne répondis rien.

— Mais quelque chose en moi me dit aussi que vous en êtes capable. Une infime intuition, d'accord, mais je crois vraiment que, par un moyen que je ne m'explique pas, vous êtes capable de me servir le plus grand fils de pute du comté d'Orange sur un plateau.

La hanche appuyée contre le pare-chocs de la fourgonnette, les bras croisés, je restai silencieuse. Une brise tiède se mit à souffler dans la clairière.

— Et ensuite je me pose cette question : « Que feras-tu s'il se montre vraiment ? Que feras-tu si Samantha Moon le traîne jusqu'à toi ? »

Baissant la tête, il tourna le regard vers moi, le visage à moitié plongé dans l'ombre. Mes yeux parvenaient à percer les ténèbres, mais je doutais que les siens fussent aussi efficaces. Il ne distinguait sans doute que ma silhouette. Une silhouette mignonne, certes.

— Ça, c'est l'étape facile, Sam. Si vous me l'amenez, je lui ferai du mal. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui infliger une douleur semblable à celle qu'il m'a fait subir. Mais d'abord, je le forcerai à écouter le dernier message de ma femme. Je veux qu'il entende sa voix. Je veux que ce soit la dernière chose que ce salopard entende.

Un petit monomoteur passa au-dessus de nous dans un vrombissement régulier et tranquille. Une bestiole se posa sur mon bras : un moustique. Ironique, non ? Je le balayai du revers de la main de peur de créer une souche d'insectes mutants immortels, invulnérables aux bombes aérosol et aux tapettes à mouches.

Stuart poursuivit :

— En revanche, je vais lui donner une chance de s'en sortir en se battant, alors qu'il n'en a laissé aucune à ma femme, ce putain de lâche. Je ne sais pas trop quelle issue je lui offrirai, mais je trouverai bien quelque chose.

Nous restâmes silencieux, plus encore que les bois autour de nous. Les branches bruissaient dans le vent chaud et les oiseaux pépiaient et chantaient. Une sorte de bourdonnement d'énergie vitale semblait émaner de toute part, doux mélange de chaque son émis par le moindre petit être qui se déplaçait, qui respirait et existait. De temps à autre, on entendait le craquement d'une feuille. Parfois, une minuscule et furtive créature s'élançait en haut d'un tronc. Un ou deux oiseaux fusèrent dans l'enchevêtrement des branches au-dessus de nous. Des insectes passèrent en bourdonnant et chuintant dans les derniers rayons obliques du jour.

Stuart baissait la tête. Une bestiole venait de se poser sur son crâne, menaçant de porter atteinte à sa perfection. Il leva la main distraitemment et lui assena une petite claque, puis s'essuya la paume. Pfiou ! Désastre évité. Je m'aperçus soudain qu'il pleurait doucement. Des larmes presque imperceptibles. J'attendis donc devant la voiture. Il pleura encore un peu, puis hocha la tête et s'essuya les yeux. Son crâne tout entier rougeoyait.

— Allons-y, déclara-t-il avec un nouveau signe de tête.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça.

— Si, c'est la meilleure riposte possible. C'est la seule, Sam. Je veux qu'on me rende justice, mais aucune cour ne me donnera satisfaction.

— Jerry Blum est un professionnel. Il saura se battre, et il vous tuera à la moindre occasion.

— J'ai pris des leçons de boxe pendant quelques semaines. Depuis notre dernière conversation.

— Où ça ?

— Chez un petit Irlandais. Il dit qu'il vous connaît. Que vous êtes une force de la nature, un vrai monstre.

— Jacky exagère toujours un peu.

— Il prétend que vous avez étendu un boxeur des Marines.

— Le boxeur des Marines en question l'avait bien cherché.

Stuart me regarda. Les rougeurs qui avaient empourpré son crâne se dissipèrent. Il paraissait doux, gentil, minuscule. Je ne parvenais pas à l'imaginer se battant seul contre un parrain du crime.

— Vous êtes une femme fascinante, madame Moon.

— C'est ce que tout le monde me dit, déclarai-je en décidant de changer de sujet, en particulier parce que je détestais être ledit sujet de conversation. Stuart, vous courez le risque bien réel de ne pas ressortir vivant de cette clairière dans quelques jours.

Cette pensée parut le frapper de plein fouet. Il y songea un instant.

— Eh bien, c'est un bel endroit pour mourir, pas vrai ? lâcha-t-il finalement.

— Vous n'êtes pas obligé de mourir, Stuart.

— Non. Je suppose que je pourrais le flinguer sans qu'il sache ce qui lui est tombé dessus. Ou garder tout un arsenal sous la main.

Je demeurai muette. Son plan me plaisait de moins en moins.

— Mais il a tué ma femme, Sam. Il lui a infligé la peur. La femme que j'aimais a ressenti de la terreur à cause de lui. La femme que j'aimais, à qui j'avais voué ma vie, la femme avec qui j'entendais fonder une famille est morte dans un crash à cause de lui. Je le hais. Je le hais plus que vous ne pouvez l'imaginer. Oui, je suppose que je pourrais surgir de l'ombre, un pistolet au poing. Il me suffirait de le brandir et de lui faire sauter la cervelle. Peut-être que c'est ce que je ferai. Je ne sais pas. Mais je veux le battre, Sam. Avec mes poings. Je veux

entendre son nez se casser. Je veux voir son sang couler. Je veux le cogner comme je n'ai jamais cogné de toute ma vie. Je veux voir la terreur dans ses yeux quand il comprendra qu'il ne se relèvera pas, qu'il mourra une seconde plus tard.

— Donc vous le tuerez ? demandai-je. Et ensuite ?

Stuart se tourna vers moi, apparemment surpris par cette question. Perplexe. Naturellement, il n'avait pas vraiment réfléchi à ce qui se passerait ensuite. Un petit bouton s'épanouissait sur le côté de son crâne, là où le moustique l'avait piqué une fraction de seconde avant qu'il ne l'écrase. Ce minuscule enfoiré de suceur de sang.

— Je n'en sais rien, Sam. Je n'en sais rien. (Il se tut un instant, puis me regarda droit dans les yeux.) M'aidez-vous malgré tout ?

Je n'avais jamais été partisane de ces gens qui se faisaient justice tout seuls. Des années auparavant, j'avais prêté serment de respecter la loi. Et ce projet dépassait largement les bornes de la loi. Sans compter qu'il était dingue.

Mais on vit dans une époque de dingues, pensai-je.

— Oui, répondis-je. Bien sûr.

— Merci, Sam.

Et lorsque j'entendis ces mots, une étrange sensation, comme un picotement engourdi, me parcourut tel un frisson, et un phénomène curieux se manifesta autour de Stuart. Une aura noire presque imperceptible l'entoura un dixième de seconde. Elle apparut une seconde fois, puis s'évanouit tout à fait.

On frappa à la porte de ma chambre. Monica, qui lisait étendue sur le côté, tourna vivement la tête vers moi. Je repoussai mon ordinateur portable pour m'approcher de la table de nuit, ouvrir le tiroir du haut et en sortir mon petit pistolet de son holster. Je me glissai ensuite jusqu'à l'entrée pour me poster d'un côté de la porte. Jamais directement devant.

— Qui est là ? demandai-je.

— L'inspecteur Sherbet.

Je souris. Je m'étais prise d'affection pour cet homme, un enquêteur chevronné de la criminelle, ici à Fullerton. Quelques mois auparavant, il m'avait aidée à résoudre l'affaire de la tentative de meurtre perpétrée contre Kingsley. Passer de longues soirées en planque sous la pluie nous avait rapprochés. Mais pas au point que je lui révèle mon identité ultrasecrète.

Je retirai le verrou et ouvris la porte sur le grand détective, porteur d'un sac de donuts huileux. Il respirait bruyamment par la bouche et je compris que la traversée du couloir avait beaucoup exigé de cet homme dans la force de l'âge. Les donuts ne devaient pas aider non plus.

— Z'avez une minute ? demanda-t-il.

— J'ai le choix ? répondis-je.

— Pas vraiment.

— Dans ce cas, entrez, inspecteur.

Il passa le seuil, m'adressa un petit signe de tête, aperçut Monica sur le lit et marcha droit sur elle. Il prit les deux mains de ma cliente dans l'une des siennes, l'autre étant occupée à tenir les beignets. Monica se redressa en position assise dès qu'elle le vit, présentant la même attitude qu'une ado parlant à son grand-père.

— Bonjour Monica, la salua-t-il chaleureusement. Tu épargnes les ennuis à Samantha ?

Elle sourit, ou plutôt essaya, avant d'éclater en sanglots. L'inspecteur Sherbet déposa calmement son sac huileux sur la table de nuit, puis s'assit à côté d'elle en lui passant le

bras autour des épaules. Il émit des mots rassurants et tous deux restèrent ainsi quelques minutes.

Après lui avoir serré les épaules une dernière fois, il se releva, reprit son sac et me guida vers le balcon, fermant la porte en verre coulissante derrière nous. Puis, s'asseyant sur l'une des chaises poussiéreuses et rembourrées, il ouvrit délicatement son sachet, scruta l'intérieur et choisit un donut rose vif.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la couleur rose, lui dis-je. Ni quoi que ce soit de rose, du reste.

— Je reviens sur cette décision, rétorqua-t-il en brandissant le beignet couleur Barbie.

— Et en parlant de rose... Comment va votre fils ?

Sherbet s'interrompit en pleine mastication, respirant fort par le nez. Il termina sa bouchée et me jeta un regard en coin.

— Ça, c'est un coup bas, madame Moon.

— Vous savez que j'adore votre fils.

— Moi aussi. Le gamin se porte comme un charme. Je l'ai surpris en train d'essayer les collants de sa mère, l'autre jour. Des collants !

— Et qu'avez-vous fait ? m'enquis-je en retenant un gloussement.

— Honnêtement ? Je suis retourné dans ma chambre, j'ai fermé la porte et je suis resté dans le noir une heure ou deux.

— Vous avez donc pris ça plutôt bien, dis-je, ironique.

— Comme à peu près n'importe quel père.

— Vous l'aimez, pourtant.

Sherbet fouilla de nouveau dans le sac.

— D'une façon bizarre, je crois que je l'aime encore plus.

— Ah ?

Il extirpa un beignet à la pomme, maculé de traces de glaçage rose. Sherbet les lécha.

— Le gamin va en baver à l'école, poursuivit-il, et partout ailleurs aussi. Il lui faudra quelqu'un de costaud pour l'épauler.

Je tapotai son genou rondouillet sous son pantalon tendu à craquer. Sherbet avait pris quelques kilos depuis notre dernière rencontre. Il ne semblait pas particulièrement en forme. Pendant qu'il dévorait son donut, je tendis la main pour lui ôter le sac graisseux. Il me regarda d'un air choqué le laisser pendre par-dessus le balcon.

— Sam, ne faites pas ça, dit-il.

— Vous prenez du poids, inspecteur. Et bientôt, il vous faudra un masque à oxygène. Ces trucs ne vous réussissent pas.

— On dirait ma femme.

— Vous devriez l'écouter.

Je laissai tomber le sac. Un instant plus tard, je l'entendis s'écraser neuf étages plus bas. Sherbet grimaça.

— Je devrais vous coller une amende pour abandon d'ordure sur la voie publique.

— Faites donc.

Il s'affaira sur le reste du beignet.

— J'ai les mains trop collantes pour écrire, prétextait-il. Par ailleurs, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

— Dites-moi tout.

— Nous avons reçu un appel d'une des occupantes de l'hôtel.

Sherbet se lécha les doigts. J'attendis patiemment.

— Elle nous a rapporté qu'un homme étrange surveillait le bâtiment depuis quelques jours déjà. Nous avons donc envoyé un de nos gars lui parler. Et comme l'histoire du type paraissait louche, nous l'avons ramassé pour l'interroger.

— Et a-t-il répondu à vos questions ?

— Pas au début, mais croyez-le ou non, je joue très bien le mauvais flic.

— Le mauvais flic ? Vous ? Mais non !

Sherbet sourit. Du glaçage rose était resté collé à sa moustache de flic. J'aurais dû le lui dire, mais il était si mignon, comme ça, que je décidai de m'abstenir.

— Donc, je secoue le gars et je finis par lui tirer les vers du nez, dit-il.

— C'est un tueur à gages, c'est ça ? demandai-je.

— Vous connaissiez la chute ?

— Simple déduction.

— Et que déduisez-vous d'autre, Sam ?

— Qu'il avait été engagé par Ira Lang.

Sherbet pointa sur moi un index plein d'huile. Le doigt luisait, constellé de sucre.

— Dans le mille.

L'inspecteur Sherbet se renfonça dans sa chaise et croisa ses bras velus sur son estomac rebondi. Je n'éprouvais guère d'attirance pour les estomacs rebondis et les bras velus... pour rien de velu, en fait. Mais chez Sherbet, ces poils et cet embonpoint paraissaient parfaitement à leur place. Curieusement, ils lui conféraient un certain charme. S'il avait été célibataire, et moi âgée d'une quinzaine d'années de plus, il y aurait eu de grandes chances pour que j'en pince pour lui.

Il parut remarquer mon regard appuyé en direction de son ventre et ajusta inconsciemment sa chemise, sans se rendre compte que sa corpulence ne faisait que renforcer sa virilité. Du moins à mes yeux. Je ne peux pas prétendre représenter l'avis féminin général.

Je souffrais probablement d'un complexe d'Électre, quoi que ça puisse vouloir dire.

— Il a également ajouté autre chose, reprit Sherbet en observant Monica à travers la porte coulissante.

Assise au bord du lit, ma cliente se tordait les mains en oscillant légèrement d'avant en arrière. Je n'en étais pas tout à fait sûre, mais il me semblait qu'elle marmonnait ou chantonnait quelque chose. Cette femme était en proie à d'indicibles tourments et ça me brisait le cœur. Je me retournai vers Sherbet.

— Quoi donc ? demandai-je.

— Il m'a dit qu'Ira Lang ne renoncerait jamais à la tuer. Qu'il avait contacté de tas de gens en prison, et que ce n'était pas parce qu'on l'avait arrêté une fois qu'on réussirait à choper le prochain tueur qu'il engagerait, ou le suivant, ou celui d'après.

— Il va continuer de s'en prendre à elle. Sans arrêt, jusqu'à ce que l'un d'entre eux y passe.

— Ce qui ne saurait tarder dans le cas d'Ira, puisqu'il est dans le couloir de la mort.

— Il lui reste cependant quelques années.

— Un bon paquet, dit Sherbet. À moins que vous ne lui rendiez une autre visite, auquel cas il pourrait bien ne pas survivre à une nouvelle conversation avec vous.

— Il a menacé mes gosses.

— Vous êtes une vraie maman lionne.

— Je suis une maman, point.

Sherbet parut sur le point d'ajouter quelque chose, se retint et sembla prendre une autre direction.

— Quoi qu'il en soit, il est sorti de l'hôpital et retourne en prison.

— C'est là qu'est sa place.

— Je suis parfaitement d'accord là-dessus.

Nous restâmes silencieux quelques secondes. Le système digestif de Sherbet poussa un pathétique gémissement en s'attaquant aux donuts bourrés de graisse.

— Ce qui me rappelle une chose, dit-il en tendant la main pour ouvrir sa sacoche. (Il en sortit un petit bidule électronique.) Je veux vous montrer quelque chose.

— Votre nouveau lecteur DVD ?

— Plus ou moins, répondit-il en souriant. Ce matos m'a été prêté par le service.

Je l'examinai, amusée, tandis qu'il s'efforçait de manipuler l'appareil minuscule avec ses doigts boudinés. Il le retourna sous tous les angles.

— Tous ces machins sont foutrement petits, grommela-t-il.

— Laissez-moi y jeter un œil, inspecteur.

Il me tendit l'appareil avec reconnaissance. Je pressai un bouton sur le côté et le lecteur prit vie en ronronnant.

— J'appuie sur « Lecture » ? demandai-je.

— Oui.

Je posai le lecteur sur la table, entre nous deux, et une scène s'y afficha presque aussitôt. Une scène écœurante. Il s'agissait de l'enregistrement d'une caméra de surveillance pointée sur deux individus qui conversaient dans la salle de visite d'une prison. Séparés par une vitre pare-balles, tous deux tenaient des combinés téléphoniques.

Je m'étais trompée. Il y avait bel et bien une caméra dans la salle de visites, sans doute cachée.

Sherbet m'examina attentivement tandis que la vidéo défilait sur le petit écran. Je déteste qu'on me reluque de la sorte. Ma première réaction consista à vouloir éteindre ce fichu bidule pour l'envoyer rejoindre les donuts par-dessus la rambarde du balcon.

Ensuite, j'envisageai de lancer une ou deux blagues au sujet de la vidéo, prétendant par exemple qu'elle me grossissait d'au moins cinq kilos. Mais je n'allais pas m'en sortir en plaisantant, cette fois. D'un autre côté, je me sentais trop nauséuse pour blaguer. Je me contentai donc de regarder l'enregistrement avec un mélange d'horreur et de curiosité. Après tout, je n'avais pas l'occasion de me voir tous les jours.

Naturellement, je portais une épaisse couche de maquillage ce soir-là, sachant que l'endroit grouillerait de caméras de sécurité et ne souhaitant pas apparaître à moitié

invisible sur les vidéos. Pour tout dire, chaque fois que je me rendais dans des lieux disposant d'une surveillance vidéo accrue, je mettais un point d'honneur à doubler la dose de fond de teint.

De toute façon, l'image s'avérait particulièrement granuleuse. Pas de son non plus. Sur le minuscule écran, je me vis me pencher sur ma chaise, parlant d'un air décidé à Ira. Lequel déplaçait une partie de son poids sur ses coudes, sans sourciller. À aucun moment il ne cligna les yeux. Voilà un détail que je n'avais pas remarqué auparavant. Mais peut-être s'agissait-il d'un effet de l'image granuleuse... La caméra filmait la scène du dessus, depuis un coin du plafond, côté visiteur. Depuis cet angle, je voyais une partie de mon profil et je m'observai, fascinée, malgré la terreur que j'éprouvais à l'idée de ce qui allait se passer ensuite.

Sur l'image, je semblais plus mince que je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Une bonne chose, j'imagine. Je paraissais également forte, énergique, rien à voir avec le stéréotype du vampire maladif. Mais je savais que ce n'était pas toujours le cas. La vidéo avait été prise en début de soirée. Et je paraissais toujours à mon avantage en début de soirée. Enfin, en tout cas, c'est ce qu'on m'avait dit.

Et si je peux me permettre, j'avais une allure saisissante. Pas belle : saisissante.

À un moment de la vidéo, je dus lâcher une phrase décisive car j'inclinai légèrement la tête en tendant la main pour prendre mon sac. Quand Ira ajouta une réplique de son cru, je me rassis immédiatement. Ira m'imita, arborant un sourire stupide derrière la vitre de protection.

Mon visage avait pris un aspect terrifiant. Je ne me ressemblais quasiment plus. À vrai dire, je ne reconnaissais pas cette femme sur la vidéo. Elle paraissait étrange, comme surgie d'un autre monde. Ses gestes eux aussi semblaient décalés, déplacés. Elle ne bougeait que très peu, voire pas du tout. Comme si chaque mouvement était contrôlé, préparé, répété. En fait, l'inconnue de la vidéo semblait n'aspérer qu'à une chose : rester assise, immobile comme une statue.

Mais je ne demeurai pas figée. Sur l'image, je faisais signe à Ira de s'approcher. Il s'exécuta. Alors que j'étais assise une fraction de seconde plus tôt, je passai soudain le bras à travers la vitre, saisissant Ira pour lui fracasser la tête à plusieurs reprises contre ce qui en restait. Un spectacle totalement absurde : cette femme fluette qui venait d'enfoncer une vitre de sécurité et malmenait un homme adulte, un prisonnier, un tueur, et lui cognait le crâne en le secouant comme une poupée de chiffon.

Ça n'avait aucun sens. La scène paraissait échapper à toute tentative d'explication. D'explication *naturelle* en tout cas.

L'instant d'après, des gardiens faisaient irruption dans la pièce. La dernière image représentait un spectacle dont je n'avais pu être témoin puisque je me débattais sous un océan de grands costauds : le visage d'Ira, partiellement dégagé des débris de verre, le scalp

déchiré et retroussé comme un couvercle de boîte à sardines. Les éclats lui avaient profondément entaillé la gorge et il était pris de violentes convulsions, étouffé par son propre sang qui coulait à flots et se déversait sur les restes de la cloison vitrée, sur le comptoir, un filet rouge au goutte-à-goutte. Il aurait probablement succombé dans les minutes suivantes s'il n'avait pas reçu les secours d'urgence appropriés.

Sherbet tendit la main pour éteindre sans difficulté le lecteur. Se renfonçant dans sa chaise, il me fixa de nouveau.

— Les gardiens ont rapporté qu'il était quasiment impossible de vous plaquer au sol. Ils ont dû s'y mettre à trois, et même ainsi, ils ont eu toutes les peines du monde à vous maîtriser.

Je ne répondis pas. Pour une raison qui m'échappait, je ne pouvais chasser de ma mémoire l'image de cette femme qui était censée être moi sur la vidéo de sécurité. Mon expression passive. Mon visage inerte.

— Comme vous pouvez le voir sur l'enregistrement, vous avez frappé cette vitre si rapidement que votre geste n'apparaît quasiment pas à l'image. Un moment vous êtes assise, et au suivant, vous fracassez le Plexiglas. Nous étions persuadés que l'enregistrement digital avait sauté, et même qu'il était décalé de plusieurs secondes, mais le chrono indique qu'il n'a pas manqué une seule image. À l'instant T, vous vous tenez tranquillement sur votre chaise. À T plus deux dixièmes de seconde, votre bras se retrouve de l'autre côté de la paroi. Pendant ces deux dixièmes de seconde, on ne vous voit que très légèrement frémir. Les éclats de verre sont projetés dans les airs alors même que vous tenez déjà Ira par le col. (Il secoua la tête.) Ça défie toute explication. Ça défie les lois de la nature.

Au-delà du balcon, le ciel frémissait de particules de lumière qui fusaient et scintillaient dans tous les sens. Dieu merci, je suis capable d'en faire abstraction, sinon je péterais les plombs. Le vampirisme et la névrose obsessionnelle ne font pas bon ménage.

Sherbet me regarda.

— Vous avez quelque chose à dire à ce sujet, Samantha ?

Je ne quittai pas des yeux la voûte nocturne et le ballet des lumières. Pas de blague, rien. Il fallait que je me sorte de là.

— De toute évidence, il y a quelque chose qui cloche dans cette vidéo, inspecteur.

Il hochait la tête comme s'il s'était attendu à cette réponse.

— Et sur le fait que vous ayez brisé cette vitre de sécurité ? demanda-t-il.

— Elle était déjà fissurée.

— On ne voit aucune fissure à l'image.

— Une image dont la qualité ne permet pas de distinguer les détails.

Il acquiesça de nouveau, puis se tourna dans la même direction que moi. Je doutais qu'il pût voir les lucioles folles.

— Pourquoi vous a-t-on montré cette vidéo ? lui demandai-je.

— Vous plaisantez, Sam ? gloussa-t-il. L'enregistrement a fait le tour du service. La police de ce foutu État au grand complet a dû la voir depuis. Vous avez de la chance que personne ne l'ait encore diffusé sur YouTou.

— YouTube.

J'avais envie de vomir.

Adieu, profil bas.

— Vous imaginez ma surprise, reprit-il, quand j'ai découvert que la cinglée de la vidéo, c'était vous.

— Une telle surprise que vous avez dû en lâcher votre donut.

— Non, il en faudrait quand même plus que ça.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour bavarder avec une vieille amie.

— Je ne suis pas si vieille.

Il hocha la tête, comme si cela répondait à une question qu'il se posait. Nous nous taisions tous deux, désormais. À l'intérieur de l'hôtel, Monica avait allumé la télé, qui diffusait une comédie, à en juger par les éclats de rire qu'on entendait. Monica émettait de temps à autre un gloussement innocent.

— Je suis votre ami, Sam.

— Je sais.

— Tout ce que vous pourrez me dire restera entre nous.

— Tout ?

— Tout.

— C'est bon à savoir, inspecteur.

— Je m'inquiète pour vous, Sam.

La surprenante tendresse qui pointait dans sa voix rocailleuse me toucha profondément, à tel point que j'eus du mal à formuler des mots pendant un moment. Des larmes voilèrent mon champ de vision.

— Si jamais vous avez envie de parler, dit-il, si vous avez besoin d'un ami, si vous avez besoin d'aide, de quelque façon que ce soit... je serai toujours là pour vous. Toujours.

Et voilà que je fondais en larmes. Il tendit la main pour m'attirer jusqu'à lui et me serrer dans ses bras. Je sentis son after-shave, l'odeur huileuse des donuts et un vague relent de sueur virile. Après tout, c'était la fin d'une longue journée passée à combattre le crime. Un homme, un vrai, se doit de sentir la sueur au bout d'une longue journée.

Écrasée dans ses gros bras velus, pendant quelques très brèves secondes, je me sentis en sécurité, à l'aise, près de quelqu'un qui s'inquiétait pour moi. Puis il se dégagea et remballa son lecteur miniature dans sa sacoche en cuir râpé. Il me gratifia de la plus infime pichenette au menton et, avec un sourire triste, m'abandonna sur le balcon.

À travers la porte vitrée, je le vis s'entretenir doucement avec Monica. Il ne cessa de tenir les mains minuscules de la jeune femme dans les siennes. Il ajouta quelque chose, fit un petit signe de tête dans ma direction, et elle hocha la tête. Je savais qu'il était en train de la rassurer. De lui dire qu'elle était entre de bonnes mains.

Quand il referma la porte derrière lui, Monica sortit me rejoindre. Elle me prit la main et nous restâmes assises quelques minutes.

— Ils ont arrêté un type qui traînait en bas, dis-je finalement.

— Celui qu'Ira a engagé pour me faire du mal.

Sa voix paraissait ténue, perdue et troublée. Son cerveau innocent, doux et simple ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'un homme qu'elle avait dû aimer à une époque venait d'engager quelqu'un pour lui nuire. Pire : pour la tuer.

Et pendant que nous attendions toutes les deux, nos mains jointes, en regardant le croissant de lune monter lentement dans le firmament voilé, je sus ce qu'il me restait à faire.

Je volais. J'étais libre. La vie était belle.

La lune, qui ne s'arrondirait pas totalement avant une semaine, brillait haut dans le ciel, et cette simple pensée faisait aussitôt surgir l'image de Kingsley. Laquelle évoquait à son tour le monstre qu'il était, ou prétendait être. Il fallait bien reconnaître que je ne l'avais jamais vu se transformer en loup-garou et qu'au fond de moi, je voulais encore me persuader qu'en fait, il n'était pas un lycanthrope, qu'il ne s'agissait que d'un canular dément. Ou qu'il souffrait d'hallucinations.

Vraiment, un authentique homme-loup ? Sérieusement ?

Une question pertinente, de la part d'une créature qui planait lentement au-dessus du comté d'Orange. En fait, j'espérais toujours plus ou moins – ou plutôt de tout mon cœur – que je me trouvais plongée dans un long et horrible cauchemar, et que j'allais émerger du sommeil d'un instant à l'autre, le souffle court, envahie d'un incommensurable soulagement à l'idée que tout ceci n'avait été qu'un mauvais rêve.

Je suis prête à me réveiller, pensai-je. Par pitié.

Je m'inclinai à bâbord pour accrocher un courant ascendant. Battant des ailes sans effort, doucement et confortablement, je naviguais dans les cieux comme un ballon en vadrouille échappé d'une kermesse. Un ballon à l'aspect infernal.

Et pourtant, l'existence d'un monstre tel que moi ne suffisait pas à prouver celle de tous les autres. Pas vrai ? À moins qu'il ne faille accorder du crédit à toutes ces histoires à dormir debout ? Dans ce cas-là, où s'arrêter ? Pouvait-on croire aux fées ? Aux anges ? Aux extraterrestres ? Aux nains de jardin démoniaques ? Appartenaient-ils au peuple des fées ? À moins que ce ne fût le contraire ?

Je n'en savais rien.

Il y avait de grandes chances pour que Kingsley fût exactement ce qu'il prétendait être : un loup-garou. J'avais vu ses bras couverts d'une quantité excessive de poils à plusieurs reprises. Et je l'avais vu, lui, survivre à cinq balles dans la tête. Sans parler du fait qu'il

n'avait même pas haussé un sourcil en découvrant ma nature de vampire. Mais il en faut plus pour être considéré comme un loup-garou, tout de même.

Au-dessus de moi, la lune dardait ses rais d'argent. Je reçus une rafale de vent glacé de plein fouet, mais ne déviai pas de ma route, battant puissamment des ailes dans la nuit. Je me demandai si je pourrais voler jusqu'à d'autres mondes.

Peut-être un jour...

Je n'avais pas parlé à Kingsley depuis la nuit où j'avais appris qu'il était responsable de la libération d'Ira. Bon sang, comment voulez-vous respecter un homme qui gagne sa vie de cette façon ? D'accord, Kingsley ne défendait pas que des assassins. Certains de ses clients étaient innocents. Il arrivait qu'ils aient légitimement besoin de son aide. Mais pas tous. D'autres, malfaisants et pervers, auraient dû rester sous les verrous. Kingsley savait pertinemment qu'il libérait des bêtes sauvages, qu'il lâchait des meurtriers dans les rues.

Mais je n'ignorais pas cet aspect de sa vie. C'est juste que je ne m'en étais jamais vraiment souciée jusqu'à présent.

Jusqu'à ce qu'il affecte quelqu'un de proche.

Alors, pourquoi lui en vouloir maintenant ? Kingsley n'avait rien fait de mal. Merde, il ne faisait que son boulot. Comme il le disait si bien, si ce n'avait été lui, un autre avocat se serait chargé de faire sortir Ira de prison. Peut-être aurais-je dû m'en prendre au système et non à Kingsley.

Peut-être.

Ma destination se trouvait en contrebas : un édifice massif de plusieurs étages, situé à Chino, mélange écartelé d'ailes auxiliaires et de dépendances. L'une de ces constructions isolées était mon objectif, au nord de la prison. Celui qui abritait le couloir de la mort.

Il s'agissait d'un bâtiment austère de trois étages renfermant des centaines de condamnés. Une clôture électrifiée, enceinte mortelle, entourait la propriété hérissée de miradors. J'effectuai un large cercle autour du morne bâtiment, puis un second, pour avoir un bon aperçu de l'endroit. Au cours de mon troisième passage, je me sentis attirée par une zone particulière. Je me concentraï dessus : l'attrance que j'éprouvais s'accrut.

J'utilisais rarement mes toutes nouvelles capacités psychiques de cette façon. Auparavant, je me contentais de suivre mes intuitions lorsqu'elles se manifestaient spontanément, sans jamais exercer de contrôle particulier sur mes sens hyperdéveloppés.

Mais désormais, j'étais capable de les canaliser.

Je cherchais un détenu particulier. Un détenu actuellement logé dans le couloir de la mort. Un détenu dont l'heure était venue. Lors de mon cinquième tour d'observation, l'un des coins du premier étage me parut ressortir du reste du bâtiment.

Il est là, pensai-je.

Je le savais. Je le sentais. J'y croyais.

Mais si je faisais erreur ?

Je laissai cette question sans réponse. Je ne pouvais me permettre le luxe de me tromper. Au terme de mon cinquième tour, je repliai mes ailes de cuir et piquai, le vent hurlant à mes oreilles plaquées contre mon crâne.

Alors que je m'approchais à vive allure du bâtiment, je fus soudain submergée par le doute. Avais-je le droit de faire ça ? N'aurais-je pas mieux fait d'oublier ce plan cinglé et horrible qui me donnait la nausée ? Cette zone de la prison vers laquelle je me dirigeais, était-ce seulement la bonne ?

Secouant la tête, je me débarrassai de cette cohorte d'incertitudes. J'avais déjà pris ma décision quelques heures auparavant, et je savais bien au fond de mon cœur que j'avais fait le bon choix. Naturellement, en ce qui concernait ma destination, encore fallait-il que je ne me loupe pas...

On verra bien, pensai-je.

Je pris de la vitesse. L'extrémité ouest du mur se rapprochait rapidement. J'ajustai légèrement mes ailes – un petit mouvement par-ci, un autre par-là – pour m'orienter vers le point particulier de l'étage situé au coin de la prison.

Je sens que c'est le bon.

J'accélérai encore. Les bourrasques hurlaient à mes oreilles. L'immense et oppressant édifice grandit encore. Ces murs abritaient la lie de l'humanité : des assassins, des meurtriers, des gens pas très fréquentables.

Il ne me restait plus qu'une fraction de seconde pour virer de bord et éviter le bâtiment. Mais je gardai le cap.

Six ans auparavant, je traquais des escrocs, des cambrioleurs et des criminels. Et maintenant, sous la forme d'une chauve-souris cauchemardesque, je me jetais à l'assaut d'une prison de haute sécurité. Y survivrais-je ? Je n'allais pas tarder à le savoir.

Avant que je heurte le mur, une dernière pensée me traversa l'esprit : *Tammy, Anthony, je vous aime... Si j'y reste, je vous reverrai de l'autre côté.*

Je perçus la muraille grise dans les moindres détails de ses parpaings et briques robustes. Baissant la tête en m'inclinant légèrement, je rentrai dedans avec une telle force que je soupçonnai le foutu édifice tout entier de frémir sous l'impact.

J'étais assise sur un tas de gravats, drapée dans le cuir épais de mes ailes lourdes et couvertes de poussière. Des débris de mur tombaient toujours avec fracas derrière moi. J'aurais dû mourir, et plutôt deux fois qu'une. J'aurais dû m'aplatir contre le mur. J'aurais dû... mais j'étais là, dans une cellule, au beau milieu des éclats de ciment, des barres de fer tordues et des briques qui auraient semblé plus appropriées dans un donjon médiéval.

Je me levai et, tandis que le nuage de débris se dissipait autour de moi, je fermai les yeux pour visualiser la flamme. La femme m'y attendait, impatiente, et je ressentis l'élan familier qui me propulsait vers elle.

Quand j'ouvris les yeux, je me retrouvai sous ma bonne vieille apparence, complètement nue dans une cellule du couloir de la mort de la prison de haute sécurité. Par l'énorme trou que je venais d'ouvrir dans le mur, j'entendais des dizaines d'hommes qui criaient, et le vacarme de leurs pas frénétiques. Aussitôt après, une sirène se mit à hurler si fort que j'en eus mal aux oreilles. Je me redressai lentement, les décombres glissant sur ma peau.

Avais-je visé juste ? S'agissait-il de la bonne cellule ? Mon sixième sens m'avait-il guidée jusqu'à ma cible ?

Il me fallut un instant pour m'habituer à l'obscurité. Là, recroquevillé à l'autre bout de l'unique couchette, Ira Lang me fixait de ses yeux fous et incroyables.

Oh oui, mon p'tit pote, c'est bien réel.

Il était en piteux état. Son visage et son front disparaissaient presque entièrement sous les bandages, et sans son crâne caractéristique, bosselé et sillonné de rides, j'aurais pu me demander si je ne m'étais pas trompée d'endroit. Les rares zones de peau que je distinguais étaient enflées et difformes. Des agrafes et des vis maintenaient l'ensemble.

Quel gâchis, pensai-je.

Je n'avais aucun moyen de savoir à quoi songeait Ira. Merde, qu'est-ce qui pouvait bien lui passer par la tête ? Tranquillement étendu dans son lit il y a un instant, sans doute occupé à planifier l'assassinat de son ex-épouse, ou à dormir en y rêvant, voilà qu'il voyait un énorme monstre défoncer le mur de sa cellule. Et le monstre venait de se transformer en femme. Une femme qu'il détestait.

J'ignorais ce qu'il pouvait penser. Et à vrai dire, je m'en fichais pas mal. Je m'époussetai l'épaule pour en chasser les miettes de béton, secouant la tête afin de me débarrasser de la poussière. Un petit nuage grisâtre flotta brièvement autour de moi avant de retomber au sol. Des gens criaient maintenant à l'intérieur de la prison, l'écho de leur voix nous parvenant depuis ce que j'imaginai comme un long couloir derrière la porte. On n'avait pas encore allumé les lumières. Personne ne pouvait me voir. Sauf Ira.

Il clignait les yeux comme un forcené. Puis, se penchant un peu, il s'efforça de percer l'obscurité et la poussière. J'entendis le souffle rauque qu'il exhalait par une bouche enflée et déformée. Des pas martelèrent le sol non loin de là. La plainte des sirènes s'éleva de partout en même temps. Le faisceau d'un projecteur s'insinua dans l'ouverture, accrochant les volutes de poussière. Ira écarquilla les yeux.

— Toi ! cracha-t-il.

Ses lèvres tuméfiées n'avaient presque pas bougé, et le son semblait provenir du fond de sa gorge.

— Putain, mais comment t'as fait pour débarquer ici ?

Je ne répondis pas. Il n'y avait rien à dire. Les choses étaient sur le point de très mal tourner pour Ira et je ne voyais aucune raison de plaisanter, de m'étendre sur le sujet ou de perdre mon temps.

Je me dressai, nue comme un ver. La lumière qui pénétrait dans l'énorme trou du mur derrière moi découpait probablement ma silhouette. Peu m'importait qu'Ira me voie dénudée. Je m'en fichais. Et je pense que lui aussi.

Il fouilla sous son mince matelas et se jeta sur moi. Pendant qu'il chargeait, je vis quelque chose étinceler dans son poing. Pris d'une rage démoniaque, il gronda et tenta de toutes ses forces de me frapper à la poitrine avec l'objet métallique, une cuillère aiguisée attachée à un manche en bois. J'ignorais si ce dernier pouvait être considéré comme un pieu, et je n'avais aucune intention de le découvrir. Je lui saisis le poignet au moment où il s'abattait violemment. Reculant d'un ou deux pas, je faillis trébucher sur un bloc de ciment, mais je parvins à tenir bon, tant bien que mal. Ira propulsa son genou dans mon ventre. Mes poumons se vidèrent. Il redoubla d'efforts avec son arme improvisée, et je dus accroître un peu trop la pression sur son poignet car j'entendis des os se briser.

Pendant qu'Ira hurlait, je le fis pivoter et tendis la main pour saisir sa mâchoire déjà fracassée, tournant sa tête aussi vite et aussi fort que je pus. Je faillis la lui arracher. Son cou se rompit immédiatement dans un bruit écœurant, les vertèbres perçant la peau et saillant de sa combinaison orange de détenu comme des éclats de verre brisé. Agité d'une brusque saccade, le corps d'Ira devint flasque, sa tête pendant de côté de façon grotesque.

D'autres sirènes. Des bruits de pas. Maintenant, les projecteurs se tournaient vers la prison elle-même. Ils venaient me chercher. Quelqu'un risquait à tout moment de faire irruption dans la cellule. Il fallait que je parte. Mais je ne m'enfuis pas. Pas tout de suite. Je restai un instant, les yeux rivés sur le cou brisé d'Ira. J'éprouvais une telle envie de m'abreuver que j'étais prête à risquer d'être découverte. J'aurais renoncé à tout pour une gorgée de sang frais.

D'autres pas, juste derrière la porte cette fois. Je me fis violence pour détacher mon regard du cadavre, hoquetant, et je laissai ce corps sans vie s'affaler sur le sol jonché de

débris. Je m'élançai vers le trou et, après avoir pris une profonde inspiration, sautai dans le vide.

Le parc national Chino sépare la ville du comté d'Orange. À vrai dire, il n'a de parc que le nom : il s'agit en réalité d'une longue bande de collines arides, peuplées de coyotes, de lapins et de quelques couguars, auxquels se joignait ce soir une chauve-souris vampire géante.

Je me posai au sommet arrondi de la plus haute des buttes. De là, je pouvais contempler le spectacle des lumières scintillantes du nord du comté d'Orange. Repliant mes ailes, je m'accroupis au bord d'un affleurement rocheux. Là-haut, le vent soufflait fort et les bourrasques venaient les coller contre mon corps. Une petite créature se faufila dans l'herbe, non loin de là. Elle tendit sa tête minuscule pour me regarder. Un écureuil. Il m'examina un moment, dressé, puis disparut en un clin d'œil.

Excuse-moi de te déranger.

La bise m'apportait des parfums enivrants de sauge et de genévrier. Assise en silence sur mon perchoir rocheux, embrassant le comté d'Orange du regard, je repensai à la sensation du cou de cet homme qui se brisait entre mes mains.

L'herbe bruissait sous le vent qui agitait toujours mes ailes et projetait des grains de sable sur mon cuir épais. Un voile de nuages opaque rampa devant la lune, poussé par les courants d'altitude. J'invoquai la flamme vive dans mon esprit, et la femme qui l'habitait. Ouvrant les yeux une seconde plus tard, je me retrouvai accroupie au bord du vide, le vent agitant mes longs cheveux bruns, les coudes collés au corps.

Je plongeai mon visage dans mes mains. Je voulais pleurer, mais je n'y parvins pas. Quelque chose avait changé en moi cette nuit, quelque chose de si effrayant que je n'arrivais pas à l'accepter. Même s'il le fallait.

Ce soir, j'avais apprécié de tenir le corps brisé d'Ira près du mien. J'en avais goûté chaque minute, chaque seconde. J'avais pris un pied incroyable à le tuer.

Merde. Putain de merde.

Mais le plus effrayant dans les événements de cette nuit, c'est que ce meurtre avait semblé incomplet. Des préliminaires, mais pas de sexe. J'aurais tant voulu boire à ce cou

déchiqueté. J'en avais éprouvé un besoin désespéré. Passionné. Infini. Je l'aurais vidé jusqu'à la dernière goutte.

Doux Jésus, aidez-moi.

Je tendis la main pour saisir une poignée de sable froid, laissant les grains fins s'échapper et s'envoler au vent qui les porterait jusqu'à des terres et des rivages lointains, même si les terres en question se limitaient au comté d'Orange, et les rivages aux rebords des piscines chauffées.

Je levai les bras pour y enfouir mon visage, fermant les yeux et écoutant la bise et les bestioles qui couraient dans l'herbe. Je demeurai dans cette posture un très, très long moment.

— J'ai tué un homme ce soir.

Après une longue pause, Fang répondit :

— Tu es sûre que tu veux me parler de ça ici ?

— Big Brother ?

— Big quelque chose en tout cas. Tu as fait assez de grabuge pour que quelqu'un, quelque part, risque de te surveiller et de t'écouter.

— J'en doute, écrivis-je.

— Ton sixième sens ?

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Tu sens que personne ne t'espionne ?

— C'est ça, répondis-je. Pas encore du moins. Peut-être qu'un jour, il me faudra faire preuve d'un peu plus de prudence.

— Mais pas pour le moment ?

— C'est ça.

— Alors peut-on se montrer prudent pour moi ? écrivit-il.

— Bien sûr. On peut juste faire semblant que j'ai tué un homme ce soir.

— Je préfère ça. Faisons semblant, c'est mieux. Et pourquoi as-tu fait semblant de le tuer ?

— Parce qu'il s'agissait d'un type mauvais.

— Tu ne peux pas tuer tous les méchants, Moon Dance. Qu'a-t-il fait de si mal, au juste ?

Je racontai tout à Fang, résumant l'affaire en m'en tenant à l'essentiel. Deux secondes après que j'eus appuyé sur le bouton « Envoyer », il me répondait déjà.

— Quelqu'un devait y passer, Moon Dance. Mieux valait lui plutôt que ta cliente.

Nous restâmes silencieux un très long moment. Je m'efforçais d'imaginer ce qu'il faisait pendant ce temps-là. Peut-être s'asseyait-il, bien à l'aise, pour examiner soigneusement ce que j'avais écrit. Il sirotait probablement une bouteille de bière, même s'il n'avait jamais dit s'il buvait ou pas.

Mettons ça sur le compte de l'intuition.

J'imaginai Fang buvant une bonne rasade de bière avant de se croiser les jambes, ou de se gratter ce que je pense, comme la plupart des mecs.

— Ta cliente est au courant du meurtre ? écrivit-il.

— Pas encore.

— Où est-elle ?

— Avec moi, au lit. Elle dort.

— Vous partagez le même lit ?

— Honni soit qui mal y pense. C'est la première fois qu'elle dort si profondément depuis que j'ai commencé à la protéger.

— Les gens perçoivent plus de choses qu'ils ne s'imaginent. Peut-être qu'au fond d'elle, elle sait qu'elle n'a plus rien à craindre.

— Mais il a fallu que je tue un homme pour ça.

— Mieux vaut lui qu'elle.

Ce soir, j'avais acheté un paquet de cigarettes. Je l'ouvris et j'en tirai une que je tassai avant de l'allumer. Lorsque l'extrémité rougeoya, les effluves âcres du papier et du tabac brûlés m'assaillirent instantanément. J'adorais l'odeur des cigarettes fraîchement allumées, même quand je ne les fumais pas. Je baissai les yeux sur le petit bâton cancérigène, le premier depuis ma grossesse. J'avais complètement arrêté de fumer, en bonne mère que j'étais. J'avais cru y renoncer pour toujours mais, débarrassée de la peur de la maladie, pourquoi se priver ? Je ne fumerais simplement pas près de mes enfants. Ni avant d'embrasser un homme.

— Je n'avais jamais tué personne auparavant, écrivis-je.

— Comment te sens-tu ?

Je tirai sur la cigarette en réfléchissant à la question.

— Je ne sens rien du tout, répondis-je.

— Aucune culpabilité ?

— Non. Pas encore, mais ça me tombera peut-être dessus par la suite.

— Et comment t'es-tu sentie au moment de le tuer ?

— Pourquoi cette question ?

— La croyance populaire veut que les vampires aiment tuer, qu'ils prennent leur pied en volant la vie d'autrui.

J'aspirai une autre bouffée, inhalant profondément, et je lui dis la vérité.

— C'était tellement jouissif que ça me fout une trouille de tous les diables.

— Parce que tu pourrais vouloir recommencer, c'est ça ?

— Exactement.

— T'es-tu abreuvée ensuite ?

— Non. Je n'ai pas eu le temps. Mais je crois que je l'aurais fait. (J'attendis un instant avant d'ajouter :) Et maintenant, j'ai l'impression que cette soirée est inachevée.

— Parce que tu ne t'es pas nourrie ?

— Voilà.

— Tu as traqué ta proie... pour l'abandonner aux hyènes.

Cette image me donna la chair de poule.

— Quelque chose comme ça, oui, écrivis-je.

— Es-tu capable de te maîtriser, Moon Dance ?

J'acquiesçai, bien qu'il ne pût me voir.

— Oui, cette sensation m'a passé dès que j'ai quitté la cellule.

— Mieux vaut ça.

Je hochai de nouveau la tête. Je savais ce que Fang voulait dire. Si la faim ne m'avait pas quittée, si elle n'avait pas relâché ses griffes, il y aurait eu de grandes chances pour que quelque chose – ou quelqu'un – fût pris d'une fulgurante crise de décès aigu ce soir.

— Est-ce que tu me considères différemment, Fang ?

— Est-ce que toi, tu te considères différemment ?

Je terminai ma cigarette, dont j'écrasai le mégot dans le cendrier posé sur la table de nuit.

— Je n'avais encore jamais tué. Qui ou quoi que ce soit. Je pouvais toujours me raccrocher à ça. Mais plus maintenant.

— Maintenant, tu es une tueuse.

— Oui.

— Tu as tué un homme mauvais qui aurait blessé ou assassiné ta cliente à la moindre occasion.

— Oui.

— Par conséquent, tu as agi en état de légitime défense pour elle.

— On peut le dire comme ça.

— Tu lui as poliment demandé de la laisser tranquille, et qu'a-t-il fait ?

— Il m'a menacée, moi et mes enfants.

— Du coup, tu protégeais également tes enfants.

— J'ignore s'il fallait prendre ses menaces au sérieux.

— Cet homme se trouvait dans le couloir de la mort, Moon Dance.

— Mais je l'ai quand même tué de sang-froid, Fang.

— Il te faudra vivre avec ça. Y parviendras-tu ?

— J'imagine que je n'ai pas vraiment le choix.

— L'éternité, c'est long, quand on porte le poids de la culpabilité, Moon Dance.

Nos doigts se turent. Une seconde cigarette me faisait de l'œil, mais je décidai de m'abstenir. Fang se remit à écrire et j'attendis sa réponse, qui s'afficha une minute plus tard.

— Tu as fait ce que tu avais à faire. Tu as agi dans ton intérêt, dans celui de tes gosses et dans celui de ton client. Tu as débarrassé le monde d'un animal qui avait voué sa vie à détruire celle des autres. Si tu veux mon avis, tu as fait du bon boulot, cette nuit.

Nous nous tûmes un moment. Par la porte vitrée du balcon, je vis la lune montante. Je me retournai vers mon écran.

— Va dormir un peu, Fang.

— Tu sais que je suis un oiseau de nuit, Moon Dance.

— Ouais, je suis au courant.

— On se voit dans une semaine ?

Mon cœur me cogna les côtes, une fois, deux fois.

— Oui, dans une semaine.

— J'ai hâte, Moon Dance.

Je me mordis la lèvre.

— Moi aussi, Fang.

Je boxais avec Jacky. L'après-midi se terminait, j'étais crevée et je n'arrêtais pas de baisser les poings. Jacky détestait ça et ne se privait pas de me le faire savoir. Je martelais un sac de frappe qu'il maintenait en place, encaissant une partie de mes coups. Et à chaque direct, le petit Irlandais semblait perdre un peu plus l'équilibre. J'avais appris à ne pas y mettre toute ma force – ni même la moitié – car dans ce cas, il se retrouverait propulsé loin du sac comme s'il s'agissait d'une barrière électrifiée.

Même en cette fin de journée où le soleil ne s'était pas encore couché et où ma force était encore loin de son apogée, j'avais déjà une sacrée patate.

Je suis un vrai monstre.

Et pendant que Jacky m'entraînait par tranches de trois minutes, équivalentes à des rounds de boxe, je ruisselais littéralement. Je me demandais parfois à quoi aurait ressemblé ma sueur au microscope. À celle de n'importe qui ? Mon ADN présentait-il d'énormes différences ? En examinant mes petites torsades génétiques sous sa lentille, un laborantin se serait-il pissé dessus, comprenant soudain de quoi j'étais faite ? De quoi étais-je faite, au juste ?

Allez savoir.

Mais voilà qui me donnait une idée malgré tout. Une idée très intéressante.

— Lève les poings, gamine, bon sang... Lève l...

Je cognai le sac si brutalement qu'il rebondit dans la figure de Jacky, lequel, d'après ce que je vis, se mordit la lèvre. Mince. Il poussa un juron et tint bon, mais au moins, il ferma son clapet et cessa de me rebattre les oreilles au sujet de mes foutues mains.

Hé, du calme. Il fait juste son job.

J'avais mes humeurs. Des humeurs massacrant. Il fallait que je cogne, et que je cogne fort, mais je ne voulais pas blesser Jacky. Cruel dilemme.

Et tandis que je terminais le quatorzième round sur une rafale de coups qui fit sans aucun doute regretter à Jacky de m'avoir prise comme cliente, l'inspecteur Sherbet entra dans le gymnase. Le corpulent policier embrassa la salle du regard, plissant les paupières

pendant que ses yeux s'adaptaient à la semi-obscureté, me repéra et me fit signe de m'approcher. J'avertis Jacky que je reviendrais dans un instant, et le petit Irlandais, essuyant sa lèvre ensanglantée, parut soulagé de se débarrasser de moi quelques minutes.

Je m'emparai d'une serviette et nous allâmes nous asseoir, l'inspecteur et moi, à l'autre bout du gymnase. Je transpirais abondamment et passais mon temps à m'essuyer. Sherbet portait une chemise élégante. Une tache de confiture fraîche l'ornait près d'un des boutons qui contenaient son ventre du mieux qu'ils pouvaient.

— Vous transpirez beaucoup pour une fille, remarqua-t-il.

— On me l'a déjà dit.

— Ce n'est pas forcément une mauvaise chose, ajouta-t-il en souriant.

— Ça aussi, je l'ai déjà entendu. Alors, comment m'avez-vous localisée, inspecteur ?

— Il se trouve que je suis un investigateur hors pair. Par ailleurs, Monica me l'a dit.

— Et que me vaut l'honneur de votre visite ?

Sherbet me regardait de près, d'une manière un peu curieuse, sans doute. S'il avait fallu que je mette un nom dessus, j'aurais dit que son expression était soupçonneuse.

— Ira Lang est mort, annonça-t-il.

— Quel dommage.

— Vous ne semblez pas surprise.

— Je suis trop crevée pour paraître surprise, rétorquai-je. J'ai de bonnes raisons pour suer comme ça, vous savez.

— Et ça ne vous intéresse pas de savoir comment il est mort ?

— Non.

— On lui a brisé le cou.

J'émis un petit bruit qui n'engageait à rien. Sherbet croisa les doigts de façon à former une coupe avec ses paumes. Quelqu'un martelait brutalement un robuste sac de frappe, et l'écho des coups se réverbérait jusqu'à nous.

— Ça s'est passé dans la nuit d'hier, à l'intérieur de sa cellule.

Je persistai dans mon mutisme. Les gouttelettes continuaient de ruisseler, et moi de m'éponger le front. Je ne regardai pas Sherbet.

— Il y a eu une sorte d'explosion, poursuivit-il. Elle a percé un trou dans le mur de sa cellule. Ça paraît dingue, mais quelqu'un y est entré par effraction.

— Ce que vous dites n'a aucun sens, inspecteur.

— Rien de tout ça n'a de sens, Sam. Ce qui a réussi à pénétrer dans sa cellule semble également responsable de sa mort. Sa tête a presque été arrachée.

J'entendis une femme qui poussait des cris avec son entraîneur, à chaque coup de pied ou de poing. J'avais envie de lui mettre une bonne patate dans la figure.

— Les responsables de la prison ne savent pas quoi penser. L'explosion a secoué le bâtiment tout entier. Tout le monde l'a ressentie, même dans les blocs environnants. Mais il

ne restait aucune trace de brûlure. On aurait dit qu'un énorme boulet de canon avait fracassé le mur.

— Inspecteur, pour un peu, j'aurais l'impression que vous ne tournez pas qu'aux beignets.

Il ignora cette réplique, même si je crus voir l'ombre d'un sourire.

— Ils essaient de tenir la presse à l'écart. Il le faut. Ce genre de chose ne peut pas sortir de la prison. Par ailleurs, quels détails pourraient-ils donner ?

— Alors, Ira est vraiment mort ?

— Effectivement.

— Et toute cette histoire est réelle ?

— Le peu qu'on en sait, oui. Le directeur et ses hommes n'ont pas la moindre idée de ce qui a pu se produire.

— Il n'y avait pas de témoin ?

— Oh si, un seul.

— Et qu'a-t-il vu ?

— Une des sentinelles postées dans un mirador a entendu l'explosion. Comme tout le monde. Ce garde en a cherché la source et il a découvert un trou béant dans l'aile du couloir de la mort. Il affirme avoir vu ce qui ressemblait à une femme nue émerger de l'ouverture un instant plus tard.

J'éclatai de rire, mais Sherbet ne se laissa pas démonter.

— Le garde était sur le point de signaler le trou aux gardiens quand la femme a sauté hors de la cellule d'Ira. Il a mis la main sur son projecteur une seconde trop tard. L'inconnue avait disparu, et la dernière chose qu'il a vue était une grande forme noire volant au-dessus de son mirador. On n'a jamais retrouvé la femme.

— Apparaissait-elle sur une vidéo ?

— Le seul enregistrement dont ils disposent montre le mur qui s'ouvre sous l'effet d'un impact invisible. On ne voit rien d'autre. Et à l'intérieur non plus, car la caméra ne filmait pas sous le bon angle. Aucune trace non plus de la femme ni de ce que l'homme prétend avoir vu voler au-dessus de sa tête.

— A-t-il donné une description de cette femme ? m'enquis-je.

— Oui : mince, de longs cheveux noirs, pâle. Elle a fait le saut de l'ange depuis le trou du mur.

— Des traces d'ADN sur les lieux du crime ?

— Rien pour le moment, mais on y travaille.

— Et comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— Le directeur est un ami. Ira était lié à mes affaires. Et j'ai dans mes connaissances une femme qui l'a agressé physiquement il y a une semaine et demie.

— Je ne suis qu'une connaissance ? Vous me vexez.

Sherbet m'avait observée attentivement pendant toute la conversation, alors que je me concentrais sur deux femmes qui s'entraînaient sur le ring central. On aurait eu du mal à les imaginer transperçant ne serait-ce qu'une serviette en papier humide. L'une d'entre elles se retourna et s'enfuit en couinant.

— Mais la vidéo montrait autre chose.

Oh-oh.

— Je vous en prie, ne me dites pas que vous avez apporté votre lecteur DVD.

Sherbet émit un petit rire.

— Non, une fois m'a amplement suffi, merci bien. Je vais vous faire un résumé. Juste après l'explosion, la caméra a capté autre chose. Certes, elle ne donnait que sur une partie du mur, dont l'ouverture béante n'était pas encore éclairée par le projecteur, mais on voit distinctement ce qui ressemble à des briques et des morceaux de ciment qui se lèvent dans les airs et retombent tout seuls.

— Peut-être que la prison est hantée.

— Selon moi, on dirait que quelqu'un, ou quelque chose, se relevait. Et que les débris dont ce quelqu'un ou ce quelque chose était recouvert tombaient de son corps.

— Un corps *invisible*, lui rappelai-je.

Il s'arrêta net, inclinant la tête pour se frotter le visage avec un petit grognement. Il se retourna pour me regarder, l'air vraiment torturé, le pauvre. L'inspecteur plein d'assurance avait disparu, remplacé par un homme qui cherchait désespérément des réponses.

— Que pensez-vous de tout ça, Sam ? s'enquit-il.

— Je pense qu'Ira pourrait bien avoir été tué par un agresseur invisible.

— Peut-être. Vous n'avez rien à ajouter ?

— C'est une histoire de fous, inspecteur, répondis-je en me levant. Il vaudrait peut-être mieux que vous gardiez ça pour vous, les gars. Ça ferait mauvais effet si le reste du monde se figurait que des assassins invisibles zigouillent les détenus de la prison d'État de Chino.

Je détestais mentir à l'inspecteur, mais je dissimulais mon état depuis si longtemps que le mensonge devenait une seconde nature. Ce qui ne m'empêchait pas d'abhorrer l'expression de trouble qui se peignait sur ses traits tourmentés.

Shebet acquiesça en baissant les yeux sur ses mains vides. Il aurait sans doute voulu y trouver un bon gros donut bien gras. Voire tout un paquet.

Avec un autre hochement de tête, probablement pour répondre à une question intérieure, il se leva. Ce faisant, ses genoux craquèrent si fort qu'une fille qui passait par là se retourna pour nous dévisager.

— J'ai encore des questions à vous poser, Sam, dit l'inspecteur en me regardant.

— Et je suis toujours là, inspecteur.

Avec un dernier signe de tête, il s'en fut en boitant légèrement.

Dans ma chambre d'hôtel, Monica et moi étions assises en tailleur au centre du lit, les mains entremêlées. Je venais de lui annoncer que celui qui avait été son mari pendant treize ans, un mari qui avait essayé de l'assassiner à deux reprises et qui avait bel et bien tué son père, était décédé. Je ne mentionnai pas les détails, me contentant de lui expliquer qu'il était mort de façon soudaine.

Voire brutale, pensai-je.

À ma grande surprise, Monica éclata en sanglots. Elle versa toutes les larmes de son corps pendant un long moment. Je me demandai à plusieurs reprises si elle savait seulement *pourquoi* elle pleurait. Je me doutais que ses émotions, nombreuses et contradictoires, la submergeaient et la purgeaient, vague après vague, suscitant de nouvelles larmes jusqu'à ce que le flot se tarisse. Nous restâmes au milieu du lit, sans cesser de nous tenir les mains.

— Alors, personne n'essaiera plus de me faire de mal ? demanda-t-elle finalement.

— Non, personne, promis-je.

En fait, l'inspecteur Sherbet venait de m'envoyer un texto particulièrement décousu et rempli de fautes – je m'imaginai ses doigts boudinés pianotant maladroitement sur le minuscule clavier de son téléphone portable – pour me rapporter qu'il avait eu une discussion à cœur ouvert avec le tueur à gages présumé. Celui-ci, qui attendait de passer en jugement pour association dans le but de commettre un meurtre, avait compris que son employé, Ira Lang, n'était plus de ce monde.

Un silence troublant régnait dans l'hôtel, même pour mes oreilles ultrasensibles. Pas de bruit d'ascenseur. Pas de craquement. Pas de rire. Et pas de ressorts de lit qui grinçaient.

— Je n'arrive pas à croire qu'il est mort, lâcha Monica au bout d'un moment.

Je n'avais aucun mal, quant à moi : je me rappelais la façon dont la tête d'Ira s'était affaissée, retenue uniquement par la peau de son cou.

— Alors, j' imagine que vous avez terminé de me protéger ? ajouta-t-elle.

— En effet. Mais ça ne veut pas dire que je ne suis plus ton amie. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi. Si tu as peur, appelle-moi. Si tu as besoin d'aide, quoi qu'il advienne, appelle-moi. Et si tu veux sortir danser en boîte, appelle-moi aussi.

Elle rit, mais en pleurant malgré tout, et elle se précipita dans mes bras pour me serrer très fort. Quand elle s'écarta, elle me regarda droit dans les yeux.

— Vous avez toujours les mains froides, dit-elle de cette voix aiguë qui ne dépassait guère le volume sonore d'un chuchotement.

— Oui. J'ai toujours froid, dis-je.

— Toujours ?

Je réfléchis un instant. Oui, j'avais toujours froid, sauf quand je me gorgeais de sang, et en particulier de sang frais. Je gardai ce détail pour moi.

— Ça vient de votre maladie ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je suis désolée que vous soyez malade, Samantha.

— Et moi, donc.

Elle me serra les mains pour manifester sa solidarité. Et comme une enfant qui cherche toujours à voir le bon côté des choses, elle les agita un peu.

— Vous étiez sérieuse, avec cette histoire de sortir en boîte ?

— Bien sûr. Ça fait une éternité que je n'ai pas dansé.

— Je suis une bonne danseuse.

— Je n'en doute pas, Monica.

On frappa à la porte. Je me levai pour aller vérifier le judas, et laisser Chad entrer. Il apportait des fleurs et avait mis un parfum agréable. Je fis mine de prendre le bouquet, mais il rétorqua avec un sourire : « Dans tes rêves ! »

Mon ex-partenaire était amoureux, mais certainement pas de moi. Je me retournai vers Monica, qui s'illumina immédiatement à la vue de Chad, ou peut-être des fleurs. J'ignorais si elle était séduite ou non, mais elle se trouvait désormais en meilleure posture pour explorer ce genre de sentiment. Au moins, elle était libre d'aimer.

Chad m'entraîna à l'écart et nous discutâmes brièvement de la mort bizarre d'Ira. Il voulait savoir si je disposais d'informations supplémentaires, et je répondis que non. Nous tombâmes d'accord sur le fait qu'il avait trépassé dans des circonstances ahurissantes, et nous nous posâmes des questions sur les événements. Nous en conclûmes que la vérité nous échapperait sans doute à jamais, que les gens de la prison n'avoueraient pas tous les éléments de l'affaire et qu'il s'agissait probablement d'un complot. Bon, d'accord : l'idée du complot venait de moi.

Chad me regardait, mais je voyais bien qu'il brûlait de rejoindre Monica, actuellement occupée à humer méthodiquement chaque fleur du bouquet.

— Elle sera en sécurité avec moi, dit-il. Toujours.

- C'est bien.
- Je ne laisserai personne lui faire du mal.
- Tu es un type bien.
- Je l'aime.
- Ravie de te l'entendre dire.
- Crois-tu que ce soit réciproque ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Mais je sais que vous partez sur d'excellentes bases.

— Ouais, moi aussi, fit-il avec un hochement de tête enthousiaste.

Tous deux quittèrent les lieux bras dessus bras dessous, et je me sentis soudain très seule dans ma chambre d'hôtel, pour la première fois depuis des semaines. Je sortis sur le balcon et allumai une cigarette en fixant la lune pâle et presque pleine.

J'arrivais à peine à rassembler mes pensées. J'avais faim. En fait, j'étais affamée. Je n'avais pas mangé depuis des jours. La pensée des poches de sang qui remplissaient mon frigo me fit grimacer, et me donna presque la nausée.

Mes idées éparpillées se focalisèrent finalement sur Stuart, mon client chauve. Je continuai à penser à lui quand ma cigarette eut fini de se consumer.

J'étais en train de prendre une douche brûlante. Probablement trop chaude pour la plupart des gens, mais à une température idéale pour les créatures dans mon genre. En fait, pour un peu, j'aurais presque cru humer l'odeur de ma propre peau qui cuisait. Quoi qu'il en soit, ces douches faisaient partie des rares moments où je sentais la chaleur envahir mon corps. Une sensation qui ne durerait que vingt minutes une fois que j'aurais mis le pied hors de la salle de bains, certes, mais on fait avec ce qu'on a.

C'était sous ce genre de cascade bouillante que je réfléchissais le mieux, et je me creusais sérieusement la cervelle à cet instant. Danny disposait de deux éléments contre moi : en premier lieu, une fiole remplie du sang que ce merdeux m'avait ponctionné dans mon sommeil, et deuxièmement, des photos attestant que mon image n'apparaissait ni dans les miroirs, ni sur la pellicule elle-même.

En tout cas, c'est ce qu'il prétendait.

Et toujours selon lui, ces deux preuves se trouvaient actuellement entre les mains d'un avocat de ses amis, qui les détenait Dieu sait où. Que savait l'avocat en question sur moi et mon état ? Je l'ignorais mais, d'après moi, Danny ne lui avait pas tout raconté, si tant est qu'il lui eût dit quoi que ce soit. Danny savait garder les secrets. Mais au bout du compte, si j'en croyais mon ex-mari, son ami avait reçu l'ordre strict de révéler ces dossiers au public s'il venait à disparaître tragiquement.

Brièvement distraite par l'image mentale de la disparition tragique de Danny, je me permis de la faire durer exactement six secondes avant de me faire violence pour revenir à la réalité. J'avais beau haïr mon ex, il restait le père de mes enfants. Ce qui lui assurait l'immunité.

Pour le moment...

Quoi qu'il en soit, Danny avait également menacé de rendre ces preuves publiques si je m'opposais à lui, de quelque façon que ce soit. Je lui cédaï donc tout, acceptant ses cruelles conditions et sa torture psychologique. J'encaissais sans sourciller, encore et encore.

Et j'en ai ma claque d'encaisser.

Mais que pouvais-je y faire ? J'y réfléchis en me retournant sous la douche et en laissant l'eau me ruisseler entre les omoplates. La principale preuve de Danny résidait dans mon sang. Il supposait, à tort ou à raison, que celui-ci s'avérerait différent, prouvant ma nature de monstre. Quant aux photos, je ne m'en inquiétais pas vraiment. N'importe qui peut trafiquer des clichés de nos jours : personne ne prendrait ce genre d'élément au sérieux. Danny passerait pour un parfait abruti s'il brandissait celles-là, et le ridicule risquerait de lui coûter son job. Je pouvais donc faire en faire abstraction. Mais le sang ? Pas vraiment. Du moins, pas encore. Le sang m'inquiétait. J'avais besoin de plus d'informations. Et tandis que le jet d'eau brûlant me caressait, je pensai à ce que j'allais pouvoir faire.

Quelques minutes plus tard, séchée et habillée, je saisis mes clefs de voiture et me dirigeai vers l'ascenseur. Il était l'heure d'aller faire les courses.

*
* *

Peu après, de retour dans ma chambre, je vidai le contenu d'une bouteille de jus d'orange dans les toilettes. Je gaspillais, certes, mais à quoi aurait-il pu me servir ? Je tirai la chasse, gratifiant le contenu de la cuvette d'un aller simple pour Crotte-ville – une expression d'Anthony – et je passai les quelques minutes qui suivirent à nettoyer méticuleusement le récipient dans le lavabo de la salle de bains. Ensuite, à l'aide de mon sèche-cheveux, j'en fis disparaître l'humidité en prenant garde de ne pas le faire fondre.

Une fois que j'en eus terminé, je lavai l'ongle de mon index droit à l'eau chaude et au savon. Je badigeonnai ensuite mon avant-bras d'alcool, séchai la peau désinfectée, et y appuyai l'ongle. Je ne pris même pas la peine de chercher une veine. N'importe quel expert en saignée aurait été horrifié. Expert en saignée : voilà le taf idéal pour un vampire !

Sauf qu'on finirait sans doute par te virer pour avoir bu en service.

Je ris nerveusement à ma blague minable en enfonçant l'ongle dans ma chair. J'aurais pu me servir d'un couteau, mais je n'en avais pas sous la main. Et mes armes naturelles faisaient parfaitement l'affaire. La première goutte de sang épais apparut au bout de ma griffe. Je continuai à percer et trancher jusqu'à pratiquer ce que je considérai comme une belle incision. Le sang se mit à couler. Lentement mais sûrement. Je disposai la bouteille vide sous l'entaille pour recueillir la première goutte lorsqu'elle tomba. Le fluide écarlate s'écoula pendant dix secondes exactement avant que la blessure ne se referme. Aucune cicatrice, rien. Excepté une trace de sang de vampire séché.

Je répétais le processus, captant le nouveau filet d'hémoglobine et recommençant à huit reprises, jusqu'à ce que je sois certaine d'en avoir accumulé suffisamment. Huit entailles et aucune trace. Mon bras avait complètement guéri.

Ouais, je suis un vrai monstre.

Je remuai le liquide rouge dans le récipient. Un smoothie digne de Satan en personne, mais directement du producteur au consommateur, sans additifs. Ce faisant, je réfléchis intensément à la suite des événements. J'arpentai même nerveusement l'espace restreint de la salle de bains en me massant le cou et en débattant avec moi-même, mais à la fin, je rangeai la bouteille pleine de mon plasma noir dans un petit container en polystyrène. J'avais un ami au labo du FBI, à Washington. Un bon ami. J'allais devoir lui faire confiance, en particulier si mon sang présentait... une anomalie. Et si ce n'était pas le cas ? Eh bien, je n'aurais plus de souci à me faire, pas vrai ? De toute façon, il me fallait des réponses et il s'agissait du meilleur moyen de les obtenir.

Qui vivra verra.

Je vérifiai ensuite les paquets réfrigérants que j'avais stockés dans le mini-freezer de mon mini-frigo une heure environ auparavant. Ils étaient durs comme de la pierre. Bien. J'en plaçai un sous la bouteille de sang, un de chaque côté et, finalement, un dernier au sommet. Je refermai le couvercle du container que je fixai avec du Scotch, puis j'emballai le tout dans une petite boîte en carton. Sur Internet, je trouvai l'adresse du labo de Washington et réglai tout pour qu'UPS passe à l'hôtel le lendemain matin et livre le paquet dans les vingt-quatre heures. Il allait m'en coûter 114 dollars. J'expédiai un e-mail à mon ami pour l'avertir qu'il ne tarderait pas à recevoir un envoi de mes blanches mains. Je terminai le message par un smiley, parce que j'aime bien les smileys.

Une fois ces détails réglés, je changeai de tenue. Je me débarrassai de mon sweat et de mon tee-shirt pour enfiler un ensemble beaucoup plus sexy, voire vulgaire. Que j'avais – il est intéressant de le noter – emprunté à ma sœur sans jamais le mettre. Quoi qu'il en soit, j'arborais un décolleté plongeant, exhibant généreusement mon dos et mes épaules : couplé à des talons vertigineux et un maquillage bien criard, cela me donnerait la certitude de ressembler à une racoleuse. Je m'emparai de mon paquet réfrigéré et de mes clés de voiture pour entamer ma seconde sortie.

Et cette fois, pas de courses au supermarché.

Je laissai ma boîte à l'accueil en expliquant à l'employé de service qu'un livreur d'UPS passerait le chercher le lendemain. Les yeux lui sortant du crâne pour s'orienter ostensiblement vers ma poitrine, il hocha la tête d'un air distrait. Je me demandai bien ce qui pouvait à ce point détourner son attention... Je lui fis répéter deux fois ce que je lui avais dit avant de sortir.

C'était plutôt marrant de jouer les traînées. Je crois que toutes les femmes devraient s'habiller en pétasse de temps à autre. Ça a quelque chose de libérateur. Mais *se comporter* en traînée, voilà qui était bien différent.

Peut-être que ça aussi, ce serait libérateur.

Je fis démarrer ma fourgonnette en gloussant et pris la route de Colton. Après tout, il fallait que je postule à un job de strip-teaseuse.

Je me garai au coin du parking en terre battue, près d'un van qui brinquebalait tant et plus. La curiosité faillit me pousser à y jeter un coup d'œil, mais j'y renonçai finalement. Je ne tenais vraiment pas à savoir ce qui se passait là-dedans.

Par ailleurs, j'avais un entretien d'embauche à passer. En quelque sorte.

Je traversai à grands pas le parking pour gagner l'entrée de la boîte, me sentant ridicule et gênée. Je n'y aperçus pas la voiture de Danny, ce qui était une bonne chose. L'immense videur fichait vraiment la trouille, même à moi. Brusquement envahie par l'embarras, je me souvins que j'avais toujours le corps d'une femme de 28 ans.

— Excusez-moi ? le hélai-je.

— Ouais ?

Ce fut à peine s'il posa les yeux sur moi.

— J'ai entendu dire que vous embauchiez.

D'un geste du pouce, il désigna l'intérieur du club.

— Va parler à Rick.

Je lui adressai un clin d'œil et me hâtai d'entrer. Au passage, il tendit le bras pour me peloter les fesses. Je me crispai et poursuivis mon chemin dans le club obscur. Je pénétrai dans un petit couloir. Une fois au bout, je fus accueillie par une musique assourdissante, une foule de *losers* et un vaste étalage de nichons. À ma gauche, des centaines de petites ampoules illuminaient une scène surélevée, dont le parquet de bois noir était particulièrement abîmé et usé. Un unique mât de cuivre jaune se dressait au centre, autour duquel se trémoussait présentement une strip-teaseuse. Pour le moment, elle n'avait encore dévoilé que ses seins. Et il n'y avait pas de quoi pavoiser, si vous voulez mon avis : ces trucs siliconés devaient avoir passé la date de péremption depuis trois ou quatre ans.

Ne joue pas les mégères.

Des paillettes étincelaient sur tout son torse. Je me demandai si les clients s'intéressaient vraiment à cette déco. Et même s'ils avaient conscience de leur présence. L'établissement n'était qu'à moitié plein. Des hommes arrivés à divers paliers d'ébriété et de

détérioration physique se pressaient autour de la scène. La plupart buvaient des bières, mais certains s'envoyaient de petits verres d'alcool fort. Tous avaient les yeux rivés sur la femme au buste constellé.

Je restai interdite, examinant ce spectacle. Qu'est-ce qui pouvait attirer Danny dans ce trou ? Des faux seins brillants ? Peut-être. On a déjà vu des types se battre pour moins que ça.

Je continuai mon tour d'horizon, comprenant qu'il me faudrait sans doute une deuxième douche chaude ce soir. L'air était saturé de fumée, bien qu'il fût illégal d'allumer une cigarette dans ce genre d'établissement. J'observai encore. Personne ne fit mine de m'avoir remarquée. Personne ne se souciait que je reste debout à l'entrée. À ma gauche, un type avait droit à une séance de lap dance pratiquée si près du corps qu'elle frisait la branlette en public. J'en eus la nausée.

D'autres filles circulaient dans la salle, passant la main sur l'épaule ou dans les cheveux des clients en leur offrant divers services. Les hommes souriaient et refusaient poliment. Beaucoup voulaient toucher les effeuilleuses, mais ils semblaient se faire violence pour résister : tripoter le personnel était probablement tout à fait illégal dans ce genre d'établissement. Et bien sûr, cette boîte de strip-tease modèle devait respecter la loi à la lettre.

Sauf en ce qui concernait la fumée et la variante locale plutôt jusqu'au-boutiste de la lap dance.

Un homme finit par accepter l'offre d'une des strip-teaseuses, qui l'entraîna bien vite dans une salle du fond. Un autre type, du genre costaud, se posta à l'entrée de la pièce. Je tremblais rien que d'imaginer ce qui devait se passer à l'intérieur.

Oh, ne joue pas les saintes-nitouches, me sermonnai-je. Ils s'envoient en l'air. Ils baisent à couilles rabattues et c'est tout, pas la peine d'en faire un plat.

Je m'approchai du bar. Un serveur hispanique s'entretenait avec un client au cou épais. Le barman ne me regardait pas. Je finis par attirer son attention et lui expliquai que je désirais parler à Rick. Il me répondit d'un petit geste du menton, et je compris que le client au cou de taureau n'en était pas un. L'homme se retourna lentement pour me dévisager.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est vous, Rick ?

— Ouais.

— Je cherche un job.

Rick m'examina des pieds à la tête et parvint à maîtriser son excitation.

— On n'embauche pas. Désolé, ma grande.

« Ma grande » ? Me sentant curieusement rejetée, je décidai de tenter ma chance.

— Danny m'a dit de venir vous demander du taf.

— Danny, hein ?

— Ouais.

Rick prit une profonde inspiration, ce qui réussit à faire enfler encore plus son énorme cou. Il me lorgna un moment en s'attardant sur ma poitrine. Je bombai le torse.

— Reviens ce soir à 23 heures, quand Danny se pointera. On pourra lui causer ensemble. Mais aux dernières nouvelles, on n'embauchait pas.

Je tentai le tout pour le tout.

— Mais Danny m'a dit qu'il était le proprio et que tout le monde faisait ce qu'il disait.

— Écoute, je m'en fous. Reviens ce soir et on se fera une petite réunion privée. (Son regard s'attarda de nouveau sur moi.) Montre-moi tes nibards, que je voie si t'as ce qu'il faut.

Je fronçai le nez malgré moi. J'avais déjà travaillé sous couverture, mais jamais dans ces conditions.

— Vous y aurez droit ce soir, avec Danny.

— C'est toi qui vois, fit-il en haussant les épaules et en se retournant vers le barman.

Quand je tournai les talons, je compris que les derniers sentiments que j'avais pu éprouver pour Danny, les ultimes liens qui me rattachaient encore à lui, venaient de s'étioler et de disparaître à jamais.

Assise chez *Burger King* à Corona, je sirotais un verre d'eau glacée. Une tasse de café chaud attendait gentiment devant moi, mais je n'y touchais pas. Je ne l'avais commandée que pour sauver les apparences, et parce qu'il fallait bien commander quelque chose.

Je me demandai négligemment combien de vampires traînaient chez *Burger King*. Peut-être aucun. Peut-être que la plupart des créatures de la nuit étaient occupées à faire la course dans des cimetières, à se livrer à des orgies de sang, ou à pratiquer le genre d'activité auxquelles les vrais vampires sont censés s'adonner, quelles qu'elles soient.

La serveuse passa devant ma table, jeta un œil à ma tasse pleine et me demanda si je voulais quelque chose d'autre. Je refusais en souriant. Elle me rendit mon sourire, déposa la note et disparut. Mon sourire aussi ne servait qu'à sauvegarder les apparences.

Devant moi était posé un bloc-notes ouvert à une page vierge. Je tenais un crayon au-dessus. En m'asseyant, j'avais passé en revue toutes les étapes du processus de la dernière fois, et j'effectuai ce petit rituel. Je me vis reliée à la terre par des cordes d'argent. Puis j'inspirai, retins mon souffle quelques minutes, et expirai lentement.

Le picotement désormais familier se manifesta dans mon bras. Le crayon s'agita entre mes doigts, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il se pose et se mette à écrire. Deux mots apparurent.

Bonsoir, Samantha.

Je les observai attentivement, sachant que j'aurais probablement dû paniquer. Mais je gardai mon calme. De quel foutu phénomène s'agissait-il ? Je l'ignorais, mais j'étais prête à me laisser entraîner dans cette balade.

Je m'exprimai en sous-vocalisant, c'est-à-dire en n'émettant guère plus qu'un murmure que j'entendais tout juste, espérant que ma nouvelle amie le percevrait sans pour autant que je me fasse jeter dehors.

— Bonsoir, Sephora, dis-je. Comment vas-tu ?

Très bien. Et je t'entends clairement.

Je souris.

— Désolée de ne pas t'avoir recontactée plus tôt.

Pas la peine de t'excuser, Samantha. Rappelle-toi : je suis toujours là.

— Oui, tu l'as déjà dit. Mais qu'est-ce que tu entends par « là » ?

À ton avis ?

— Les cieux ?

Presque. Appelons ça le monde des esprits.

— Et à quoi il ressemble, ce « monde des esprits » ?

Oh, tu le connais très bien.

— Ah bon ?

En fait, un fragment très important de ta personne réside toujours dans le monde des esprits.

— Là, je suis complètement perdue.

Tu es bien plus qu'une simple enveloppe charnelle, Samantha. Comprends-tu le concept d'âme ?

— Oui. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre d'y croire.

Je comprends. Tu vis dans ce monde physique, assujetti à l'espace et au temps. On n'y trouve assurément pas beaucoup de preuves de l'existence de l'âme. Mais celles de l'existence des vampires ne sont pas légion non plus. Et pourtant, tous deux existent.

J'acquiesçai en buvant une gorgée d'eau glacée. Le café ne fumait plus. À l'abri des regards, j'en renversai prestement un peu sur la table avant de l'éponger avec ma serviette. Au moins, la tasse donnait désormais l'impression qu'on y avait bu. Je dissimulai la serviette trempée sous une autre, sèche. Ce qu'il ne faut pas faire pour paraître normale...

— Il y a des choses en lesquelles on doit avoir la foi, c'est ça ?

Quelque chose d'approchant, oui, Samantha.

— Tu peux m'appeler Sam.

D'accord... Sam.

— Qu'est-ce que tu voulais dire en affirmant qu'un fragment de moi vivait dans le monde des esprits ?

La meilleure façon de te l'expliquer consiste à dire que la totalité de ton âme n'est pas concentrée dans ton enveloppe charnelle actuelle. Une partie, et une partie importante qui plus est, réside toujours dans le monde des esprits.

— Et que fait-elle là-bas ?

Elle te surveille. De près.

— Ça fait beaucoup d'informations. Et des infos plutôt bizarres.

Je comprends. Appréhende les choses lentement, tu as le temps. Pas la peine de se précipiter.

— Et qui es-tu exactement ?

Une amie, Sam, rien de plus.

— Une bonne amie ?

La meilleure.

— D'accord. Me voilà rassurée.

Et tandis que je prononçais discrètement ces mots, je sentis un léger frisson me parcourir tout le corps. La sensation, curieusement, avait quelque chose de réconfortant. Il y avait de grandes chances pour que quelque chose m'ait gratifié d'une douce étreinte.

Je suis ravie que tu te sentes mieux, Sam.

— J'aimerais te poser des questions à mon sujet, et au sujet de ce que je suis devenue, mais peut-être que ça peut attendre un autre soir.

Je suis toujours là, Sam.

Et sur ces mots, la sensation de picotement disparut. Je refermai le bloc-notes, rangeai le crayon dans mon sac à main avec mes deux serviettes, réglai la note et quittai les lieux.

Plus je réfléchissais, plus je pensais qu'en livrant le plus tristement célèbre parrain du crime du comté d'Orange entre les mains du très réservé Stuart Young, j'avais signé l'arrêt de mort de mon client à la calvitie parfaite. Je passai donc une bonne partie de la nuit à essayer de trouver un moyen de résoudre ce dilemme. Je me creusai longtemps les méninges, et à peu près à l'aurore, une idée me vint.

*
* *

Je passai toute la soirée suivante à enquêter sur le crash de l'avion, et en particulier sur les victimes à bord. Comme il s'agissait d'un appareil militaire dont la plupart des occupants étaient les témoins d'un procès important, obtenir les noms ne fut pas chose facile. Je dus recourir à tous les contacts dont je disposais au sein du gouvernement fédéral pour qu'enfin on me fournisse une liste. Et alors seulement je pus me mettre au travail.

*
* *

Deux jours plus tard, la nuit de la pleine lune, tandis que Kingsley était occupé à hurler à mort dans sa chambre forte – ou du moins je l'espérais –, j'atterris sur le balcon d'albâtre magnifiquement sculpté de Jerry Blum. Je repliai mes immenses ailes de cuir, concentrant mes pensées sur la femme de la flamme dansante, et lorsque je rouvris les yeux, je me retrouvai nue, debout sur le balcon. Nue, mais pourvue d'un plan précis.

Mes serres, épouvantables et hideux appendices, me permettaient néanmoins de transporter sans mal de petites charges. Et cette fois-ci, elles m'avaient servi à emporter le deuxième sac à dos de ma fille. Lequel contenait une quantité de... d'équipement permettant de combattre le crime.

En contrebas, j'entendais les conversations étouffées des gardes. Jusqu'ici, personne ne m'avait repérée. Devant moi, la porte vitrée coulissante était grande ouverte. Apparemment,

Jerry Blum ne s'attendait pas à ce qu'un vampire géant vienne se poser à sa fenêtre. Des ronflements indistincts me parvenaient de l'intérieur.

Je pénétrai dans la chambre à coucher obscure. Mes yeux n'eurent pas besoin de s'adapter. La pièce spacieuse était parcourue de filaments de lumière qui zigzaguaient en tous sens. Des lumières fantômes. Des lumières vampiriques. Une silhouette solitaire dormait dans un vaste lit à baldaquin. Des voiles transparents l'entouraient de toute part. Pas très *parrain du crime*, tout ça. L'occupant du lit ronflait doucement et paisiblement, d'un sommeil heureux. De toute évidence, les crimes abominables que ce type avait commis ne l'empêchaient pas de dormir.

Une robe en coton blanc était miraculeusement suspendue au panneau de pied de lit incurvé. Je l'enfilai en évaluant la situation. J'étais sûre qu'il y avait des gardes dans le coin, bien qu'aucun d'entre eux ne semblât s'approcher de la porte. Je ne les entendais pas, et mon sixième sens ne me sonnait pas les cloches. Jusqu'ici, mon intuition me disait que je ne courais pas de risque.

Le sac à dos en main, je m'approchai du bord du lit et posai les yeux sur l'homme qui avait selon toute vraisemblance assassiné la femme de Stuart, un individu assez puissant pour abattre un avion du gouvernement. Si je ne l'affrontais pas directement et à découvert, il y avait une bonne raison. J'avais promis à mon client qu'il le conduirait à sa perte, mais de ses propres mains.

Une seconde raison m'amenait ici. Avant de condamner cet homme, je devais savoir si je tenais le véritable responsable. Jerry Blum était un salaud, pas de doute. Mais s'agissait-il bien du salaud que je voulais ?

Eh bien, nous allons bientôt le savoir.

— Réveille-toi, connard, l'interpellai-je.

Blum ouvrit instantanément les yeux. Sa main se faufila sous son oreiller, dans un geste sans doute répété. Il était vif, mais pas autant que moi. En un clin d'œil, je clouai son bras au-dessus de sa tête, l'enfonçant dans le matelas. Je me retrouvai au-dessus de son visage à l'expression stupéfaite. Un visage que j'avais déjà vu souvent : aux infos, dans des livres et même des magazines. C'était un parrain du crime célèbre, s'il en est. Mais célébrité ou pas, il restait un enfoiré. Plutôt beau gosse, du reste. Blum avait la cinquantaine bien tassée, mais on lui aurait donné 40 ans. Ses tempes grisonnaient et de fines rides apparaissaient au coin de ses yeux, rappelant celles aux coins de sa bouche. Elles n'avaient pas été tracées par le rire. Probablement par l'inquiétude, plutôt. Jerry Blum n'était pas grand, mais je sentais sous moi son corps musclé. Je me rendis compte avec une stupeur offusquée que la position dans laquelle je me trouvais, accroupie au-dessus d'un séduisant bad boy au beau milieu de la nuit, m'excitait. Je me débarrassai de cette sensation dès que j'en pris conscience.

Il cessa de se débattre, comprenant peut-être qu'il n'arriverait pas à se dégager, et nous échangeâmes un regard qui dura un ou deux battements de cœur. Une lumière filtra par les

portes ouvertes, et un rire nous parvint de quelque part dans sa propriété, à une certaine distance. Une fille qui gloussait. Un avion passa en vrombissant au-dessus de sa demeure.

Jerry Blum avait des lèvres minces. Trop à mon goût. Il respirait sans à-coup, ses narines frémissant légèrement. Il sentait le parfum de qualité, mêlé à une autre odeur. De la lavande. Cette odeur ne provenait pas de lui, mais de son lit. De son oreiller, pour être précis. J'avais des notions d'aromathérapie : on verse quelques gouttes de lavande sur son oreiller quand on veut jouir d'une bonne nuit de sommeil. M. Blum avait sans doute vécu une vie hantée par les cauchemars. Ou pas.

— Putain, mais qui t'es, toi ? demanda-t-il finalement.

— Votre pire cauchemar, répondis-je en parvenant à garder mon sérieux.

— Ouais, ben tu ressembles à une pute.

Ensuite, il essaya de m'écarter. *Essaya*. Il gronda, grimaça, se cabra, mais en vain. Finalement, il resta étendu, le souffle court, les traits crispés par une légère douleur. Il n'était pas impossible qu'il se soit claqué un muscle.

— Vous êtes quelqu'un de très méchant, monsieur Blum.

— Et toi, t'es une femme morte.

— Vous êtes plus près de la vérité que vous ne l'imaginez.

Il ouvrit la bouche pour crier, mais je plaquai mon autre main contre ses lèvres. Je le giflai littéralement, plus fort que je ne l'aurais voulu, mais je ne m'en souciai pas. Il en loucha une fraction de seconde. Un instant plus tard, il me fixait, hébété.

— Pas de hurlement, ordonnai-je.

Du sang coulait au coin de sa bouche. Mon estomac gronda. Je n'avais pas pris de repas cette nuit. Délibérément.

— C'est Danny Boy qui t'envoie ?

— Non.

— Alors t'es pas une pute ?

— Encore une fois, non, monsieur Blum.

— Mais c'est quoi, ce bordel ?

Je me retrouvai captivée par le mince filet de sang qui luisait à la commissure de ses lèvres. Le sang représentait de la nourriture pour moi, mais il s'agissait également de quelque chose d'autre. Quand il recelait les qualités adéquates, quand il était frais, il apaisait plus que ma faim.

— Vous préférez qu'on commence par la mauvaise nouvelle, Jerry, ou par la très mauvaise ?

Il se débattit encore, plus vigoureusement que la dernière fois, faisant tout son possible pour se dégager. Mais je ne bougeai pas d'un centimètre et ce petit jeu le fatigua bien vite. Ce fut alors que je lui décochai un coup de poing. Un direct dans l'œil gauche. Je ne retins pas ma force. Je voulais qu'il ait mal. L'impact de mes phalanges contre son crâne produisit

un bruit écœurant et enfonça profondément sa tête dans l'oreiller. Le rembourrage en duvet, expulsé, se déploya autour de lui comme les pétales d'une étrange fleur blanche, le plongeant sans doute dans d'apaisantes fragrances de lavande.

Une voix minuscule protestait dans mon crâne. Elle n'avait pas cessé depuis le début de la nuit. Elle me rappelait que j'étais une mère, une sœur, une amie, un ancien agent fédéral, une ex-épouse et une femme dotée d'une conscience et d'un cœur. Elle insistait sur le fait que je n'étais ni un assassin, ni une meurtrière.

Et quand Jerry Blum secoua la tête, la profonde entaille qui venait de s'ouvrir sur son arcade sourcilière dégoulinant de sang et inondant le coin de son œil gauche, je prêtai l'oreille à cette voix. J'écoutai ses arguments, son raisonnement, et je décidai au bout du compte que Jerry Blum devait mourir. Mais pas tout de suite. D'abord, j'avais besoin d'informations. Il fallait que je sache.

— Vous avez saboté un avion du gouvernement qui transportait une demi-douzaine de témoins, déclarai-je. L'appareil s'est écrasé, tuant tous ses occupants.

— Je sais pas de quoi tu veux parler.

Je le cognai de nouveau, plus fort, enfonçant sa tête dans l'oreiller.

— Putain, s'exclama-t-il.

Le sang qui maculait désormais la taie ajoutait probablement une délicate note cuivrée au parfum de lavande. Je n'étais pas venue ici pour passer Jerry Blum à tabac. Ni pour l'intimider. J'étais là pour lui soutirer des aveux. Et une fois que je les aurais obtenus, eh bien... il me faudrait improviser sur le terrain.

— Parlez-moi de l'avion, Jerry.

— T'as la moindre idée de qui je suis ?

— Vous êtes Jerry Blum. Le parrain du comté d'Orange. Vous êtes intouchable. Vos ennemis tremblent en votre présence. Vous avez détruit des vies et des affaires, et vous avez répandu la peur dans toute la région. J'oublie quelque chose ?

— Ouais. Je suis riche. Je peux tripler le salaire qu'on t'a donné.

— Mon salaire pour quoi ?

— Pour me buter.

— Ils ne m'ont pas payée pour vous tuer, monsieur Blum. Ça, c'est juste un bonus. *Pro bono*, pour ainsi dire.

Il ne bougeait plus et saignait dans son lit. Son nez parfait avait probablement été refait, tout comme ses dents. Il exhala longuement, et je humai dans son haleine un léger parfum de sang. En fait, l'odeur du sang m'assaillait de partout, par vagues. Il ne se vidait pas vraiment, certes, mais il ne m'en fallait pas beaucoup pour réagir.

Je suis un requin, pensai-je, une créature qui flaire un blessé dans l'eau à des dizaines de kilomètres.

— Parlez-moi de l'avion, répétais-je.

En toute franchise, le sang commençait à me rendre complètement dingue.

— Va te faire foutre, sale pute.

— Parlez-moi de l'avion, Jerry.

Il projeta sa tête en avant, les lèvres retroussées, les muscles de son cou saillant comme des cordes. Ses yeux semblaient réellement prêts à sortir de leurs orbites. Il lutta tant et plus, sifflant de frustration, de colère et de douleur. Quand il parla, un ruisselet ininterrompu de salive s'écoula de sa bouche.

— Mais bien sûr que je les ai tués, pauvre tarée à la con ! Comme je vais te buter, toi aussi. Tu ne peux pas m'arrêter, personne ne le peut. Je suis invincible. Je descends qui je veux, quand je veux et comme je veux. T'as compris, connasse ? T'as compris ? T'es morte. Morte ! Et tous ceux que tu connais aussi ! Et ça, ce sera après t'avoir baisée par tous les trous, espèce de salope ! Comment t'oses te pointer chez moi, comment t'oses débarquer et...

Mais il n'eut pas l'occasion d'en dire plus.

— Ça suffit, l'interrompis-je.

Je retournai Jerry Blum et lui coinçai les mains dans le dos. De mon sac à malice, j'extirpai une paire de menottes. Je lui attachai les poignets et le bâillonnais avant de lui enfiler une cagoule noire sur le crâne. Elle l'empêcherait de voir, mais pas de respirer. Je la serrai autour de son cou. Il se cabrait comme un démon shooté au crack, mais ses gesticulations ne servirent à rien.

Quand j'en eus terminé, je le saisis pour le jeter sur mon épaule. Une fois arrivée au splendide balcon d'albâtre, je le posai, ainsi que mon sac à dos, avant de me débarrasser de la robe. Fermant les yeux, je visualisai la flamme et l'énorme créature ailée. Quand je les rouvris, je mesurais bien un mètre cinquante de plus que la seconde d'avant. Jerry était toujours plaqué au sol sous mon poids, écrasé cette fois par l'une de mes gigantesques pattes.

Sous cette forme, mes mains conservent une excellente dextérité ; malheureusement, elles sont fixées à mes ailes, comme les pattes avant d'une chauve-souris. Je m'en servis malgré tout pour attacher le sac à dos à l'une de mes serres. Ensuite, je saisis Jerry Blum par les épaules. Mes griffes devaient lui faire un mal de chien.

Je battis des ailes, déclenchant un véritable petit ouragan qui agita les cheveux de Blum dans tous les sens. Il se mit à crier et à gesticuler de plus belle, ignorant totalement ce qui lui arrivait. Dès que j'eus pris un peu d'altitude, j'ajustai ma prise sur le corps du parrain, à deux pattes, cette fois. En un battement puissant, je m'élançai dans le ciel nocturne, Blum suspendu sous moi tel un rat-kangourou.

Nous nous étions rendus à l'endroit convenu, une clairière à Carbon Canyon. L'un d'entre nous contre son gré. Toujours coiffé de la cagoule noire, Jerry Blum était menotté à une branche, les mains au-dessus de la tête. Il avait marmonné injures et blasphèmes durant les vingt minutes qu'avait duré notre voyage. J'avais poursuivi mon vol en l'ignorant, profitant d'un courant de haute altitude qui me donnait l'impression de voler sans le moindre effort. Parvenue à destination, je m'étais retransformée pour me glisser dans la petite robe noire que j'avais incluse dans mon sac à malice. Blum n'avait cessé de poser des questions, plein de vitriol et de haine. Je n'y avais pas répondu et m'étais contentée de l'attacher à un arbre.

Je sortis mon téléphone portable de mon sac puis, choisissant onze destinataires, je leur envoyai à tous le même texto. Ensuite, je composai le numéro de mon client, Stuart Young. Sans rien ajouter, je lui dis simplement que l'aigle s'était posé. J'avais notre homme. Stuart, après un bref silence, déglutit et annonça qu'il se rendait au lieu convenu aussi vite que possible.

J'abandonnai Jerry Blum attaché à son arbre. Lui qui, en ce qui me concernait, avait creusé sa propre tombe. Je tirai un paquet de cigarettes de mon sac à dos, j'en allumai une et j'inhalai profondément. J'étais sortie de la clairière pour m'enfoncer dans un bosquet d'arbres tordus. Soufflant un nuage de fumée, je levai les yeux vers la pleine lune morcelée en une mosaïque d'argent par les branches enchevêtrées. Mon esprit était vide, mon cœur aussi. Je me sentais complètement exténuée. J'avais froid. J'écoutai les bruits de la forêt et le ressac distant de mon propre pouls. Une fois ma cigarette terminée, j'en allumai une autre, simplement pour m'occuper les mains. Jerry Blum poussa un beuglement rageur depuis son arbre, derrière moi, mais je l'ignorai.

Il a creusé sa propre tombe.

Je renonçai à fumer une troisième cigarette. L'épaule appuyée contre un tronc poussiéreux, je fermai les yeux et restai dans cette position jusqu'à ce que j'entende crisser des pneus sur le sentier, non loin de là.

Je marchai à la rencontre de Stuart, à une centaine de mètres de la clairière. Il n'avait pas fière allure. Apparemment malade et apeuré, il semblait surtout avoir un besoin urgent d'intimité.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dit-il.

J'acquiesçai et il s'éclipsa. Un instant plus tard, il reparut en remontant sa braguette.

— Il est vraiment là ? s'enquit-il.

— Oui, répondis-je en le regardant.

— Je veux le voir.

Opinant du chef, je guidai Stuart à travers les arbres jusqu'à la clairière inondée par les rayons de lune. Jerry Blum, qui nous avait entendus, dressa la tête. Le spectacle de cet homme enchaîné à un arbre s'avéra manifestement troublant pour Stuart, qui s'arrêta net.

— Oh, mon Dieu.

— Qui c'est, bordel de merde ? cria Blum.

Je ne répondis pas, prenant Stuart par la main pour le guider jusqu'au parrain menotté. Lorsque je lui arrachai sa cagoule, ce dernier secoua la tête en plissant les paupières. Je tendis à Stuart une lampe torche issue de mon sac. Il l'alluma pour la braquer sur le visage de Blum, qui se détourna en clignant les yeux, fou de rage.

— Putain, mais vous êtes qui, tous les deux ? Qu'est-ce qui se passe, bordel ? Comment j'ai atterri ici ?

— La ferme, Jerry, ordonnai-je.

— Va te faire foutre, connasse, lâcha-t-il en me crachant dessus et en essayant de me donner un coup de pied.

Il ne réussit cependant qu'à perdre l'équilibre et à se retrouver suspendu par les menottes. Stuart resta muet. Il contemplait, bouche bée, l'homme attaché à sa branche. Toujours sous le choc, il se tourna vers moi.

— Vous l'avez vraiment fait, dit-il.

Je ne répondis rien. J'observais Stuart. Mon client n'avait toujours pas l'air au mieux de sa forme. En fait, il paraissait légèrement hystérique. Je recouvris la tête de Blum et entraînai Stuart à l'écart. Le criminel se mit à crier et se jeta à plusieurs reprises contre le tronc de l'arbre. Stuart observait son manège par-dessus son épaule, mais je le guidai dans les hautes herbes jusqu'à l'autre bout de la clairière. Là, nous nous arrê tâmes.

— Et personne ne sait qu'il est ici ? demanda-t-il.

— Personne d'important.

Stuart déglutit. Son regard se faisait de plus en plus erratique.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas si j'y arriverai, Sam.

— Je comprends.

Stuart tremblait. Il passa la main sur son crâne chauve.

— Je le hais tellement, ce fils de pute. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il soit là.

Comment vous y êtes-vous prise ?

Je fis signe que je ne répondrais pas. Stuart acquiesça. Le vent soufflait de plus en plus fort, agitant les branches à l'orée de la clairière et les herbes qui nous giflaient les chevilles. Malgré le rugissement des bourrasques, j'entendis d'autres véhicules qui empruntaient le sentier de terre battue, l'un après l'autre. Stuart ne les perçut pas, perdu qu'il était dans ses pensées. Par ailleurs, son ouïe était loin d'égaliser la mienne.

— Vous n'êtes pas obligé, Stuart.

Il eut un petit hochement de tête.

— Je le hais tellement, ce fils de pute, répéta-t-il.

Nous restâmes silencieux un instant. Le vent ne cessait de s'intensifier, gémissant dans les arbres. J'entendis des bruits de pas qui s'approchaient. De nombreux bruits de pas.

— Si je vous disais que vous n'avez pas besoin de faire ça tout seul, Stuart ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Si je vous disais que Jerry Blum a ruiné bien d'autres vies le jour où il a tué votre femme ? Si je vous disais que de très nombreuses personnes partagent votre désir de vengeance ?

— Je ne comprends pas.

Je fis un signe de la main et, à l'instant même, dix silhouettes émergèrent des bois. Dix visages blêmes, à l'expression solennelle. Je les reconnus sans peine, puisque je les avais tous rencontrés ces derniers jours. Et je les avais convaincus de nous rejoindre ce soir. Aucun d'entre eux n'avait eu besoin d'encouragements. Ils avaient tous sauté sur l'occasion.

— Blum est un homme mauvais, Stuart. Il vous aurait fait du mal, ce soir. Il vous aurait tué.

— Qui sont-ils ?

— Des gens comme vous. Des victimes de Jerry Blum.

— Que va-t-il se passer ?

— Je n'en sais rien. C'est à vous de voir désormais.

Stuart fixa sur moi des yeux incroyablement écarquillés. Puis il se tourna vers les autres, et la plupart le saluèrent. Ils étaient tous là. Des mères, des épouses, des maris et des orphelins. Tous ceux qui avaient perdu un être cher dans l'accident d'avion.

Je serrai la main de Stuart et le laissai là avec les autres. Puis je m'approchai de Jerry Blum pour le détacher. Je retirai sa cagoule et je le guidai jusqu'au centre de la clairière.

— Qui c'est, tous ces trous du cul ? demanda-t-il en ne se débattant que très peu.

Je ne répondis rien. Je me contentai de tourner les talons et de m'éloigner, abandonnant Jerry dans les rayons éclatants de la pleine lune. Une fois à l'orée de la

clairière, je retirai vivement ma robe et fourrai mon téléphone et mes menottes dans le sac.

Je venais juste de me transformer quand j'entendis le premier coup de feu. Et tandis que je bondissais dans les airs, battant des ailes pour m'éloigner du canyon isolé, les autres se succédèrent, encore et encore.

*
* *

Quelques jours plus tard, je demandai à Stuart ce qui s'était passé la nuit de la pleine lune, mais il ne me donna aucune réponse. Les autres non plus.

Je m'étais trompée au sujet de Jerry Blum. Il n'avait pas creusé sa propre tombe. Je soupçonnais toutes ses victimes de s'en être occupé à sa place, abandonnant le tristement célèbre parrain du comté d'Orange dans les profondeurs de la terre de cette clairière isolée.

Je ne me fatigue plus vraiment, mais je ressens l'épuisement mental, et ce soir-là, j'avais atteint ma limite. J'avais hâte de rentrer chez moi, dans ma chambre d'hôtel vide, pour refermer les rideaux et dormir toute la journée, morte pour le reste du monde.

Or, quand je déverrouillai la porte avec ma carte magnétique et que j'entrai, je remarquai immédiatement deux détails troublants : une brise fraîche soufflait par le balcon grand ouvert, et il régnait dans la chambre une invraisemblable puanteur. La dernière fois qu'on m'avait surprise de la sorte, c'était un chasseur de vampires qui guettait mon arrivée. Pourtant, ce qui m'attendait là parvint à me prendre au dépourvu malgré tout.

*
* *

Guettant d'éventuelles flèches à pointe d'argent, étoiles de ninja en argent ou autre instrument du même métal qui m'auraient été destinés, je pénétrai dans la pièce avec circonspection. Je m'engageai précautionneusement dans le minuscule couloir. À ma gauche se trouvait un placard dont la porte était entrouverte. Je sus immédiatement que personne ne s'y cachait. Non : qui que puisse être mon visiteur mystérieux, il se trouvait dans le salon de la petite suite ou dans la zone qui me tenait lieu de chambre.

Les lumières étaient éteintes. D'erratiques lucioles multicolores dansaient comme des folles dans l'atmosphère. Ces particules de lumière déchaînées éclairaient mon chemin comme toujours. Je fis un autre pas en avant.

J'approchais du bout du couloir. Ensuite, je trouverais mon lit et le bureau sur la droite, tandis qu'à gauche seraient disposées des chaises et une table ronde. Pour le moment, depuis ma position, je ne distinguais pas grand-chose de part et d'autre. Droit devant moi, à l'autre bout de la suite, je voyais la porte coulissante du balcon, ou du moins ce qu'il en restait : la majeure partie de sa surface de verre gisait désormais, brisée en d'innombrables éclats, sur le tapis. Les lourds rideaux oscillaient sous la brise, ondulant légèrement. Un autre pas.

Mon sixième sens carillonnait. De fins cheveux se dressèrent sur ma nuque. Les infects relents s'intensifiaient. Il y avait quelque chose de pas frais dans ma chambre d'hôtel. Non : il y avait un *cadavre* dans ma chambre d'hôtel.

Un dernier pas et j'avais atteint le bout du couloir. À droite, le pied du lit. À gauche, un coin de table. L'odeur nauséabonde venait de la droite, j'en étais certaine. Côté lit et bureau. Je m'interrompis, tendant l'oreille. Quelque chose respirait au-delà du couloir. Un souffle rauque et profond, heurté. Mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine, à toute allure. Je regrettai soudain de n'avoir pas d'arme.

Tu es une arme, pensai-je.

Je continuai à guetter la respiration, ce son lent et bas qui résonnait comme un grondement. Il y avait quelque chose d'énorme dans mon salon. Ou alors, quelqu'un avait garé une Dodge Charger sur mon lit. Je m'élançai.

*
* *

La chose qui se tenait au coin de ma chambre était horrible, cauchemardesque, et si je n'avais pas été si terrifiée, j'aurais tourné les talons pour m'enfuir ou je me serais fait pipi dessus. Au lieu de quoi, je me figeai, les yeux braqués sur elle. Et il n'est pas impossible que j'aie quand même un peu mouillé ma culotte.

La créature me regardait attentivement, presque curieusement, la tête légèrement inclinée, les oreilles dressées, aux aguets. Le bas de son visage – son museau, plutôt – saillait en avant de son crâne, mais pas autant que chez un chien ordinaire ou un loup. Il évoquait vaguement celui d'un carlin.

Ainsi installé dans ma chambre d'hôtel, ce monstre ressemblait à un vieil accessoire hollywoodien qu'on y aurait oublié. Sauf que les accessoires ne respirent pas et n'émettent pas de grondements sourds. De grondements d'avertissement. Le genre de grondement que peut vous adresser un chien de garde. Sauf que celui-ci était grave au point d'en donner la chair de poule. Du sang dégoulinait sur son visage. Du sang, mais aussi quelque chose d'autre. Un fluide noirâtre. Putride. J'eus soudain l'intuition que la créature avait exhumé un cadavre pour le dévorer. À vrai dire, j'en étais persuadée. Pourquoi ? Je l'ignorais. Peut-être mon sixième sens évoluait-il de façon mystérieuse ?

Ou peut-être parce que ce truc sent le mort vivant.

Je me tournai, dos à la porte brisée. Je ne savais pas encore ce que je ferais si la chose m'attaquait, mais disposer d'une issue paraissait une idée particulièrement judicieuse. Et s'il fallait que je prenne la fuite, je pouvais dire adieu à mes vêtements. Ils seraient réduits en lambeaux en une fraction de seconde. Je souhaitais, au fond de moi, qu'il ne s'agisse que d'un rêve. Merde, je le souhaitais même de tout mon cœur.

Nous continuâmes à nous regarder sans bruit. Moi, toujours sur le point de me pisser dessus, la créature respirant comme un soufflet de forge. J'avais l'impression de me trouver face à un tigre en cage. Ce fut alors que le monstre fit un pas dans ma direction.

Mon instinct me criait de m'enfuir et de ne m'arrêter de courir que quand j'aurais mis des centaines de kilomètres entre cette chose et moi. Mais je ne bougeai pas. Quelque chose m'empêchait de quitter la pièce : la curiosité.

La curiosité est un vilain défaut. Même chez un vampire.

La bête fit un second pas. Un pas immense. De la longueur de mon lit. En marchant, elle repliait ses coudes velus. Il s'agissait d'un loup-garou, j'en étais sûre. Seconde certitude : ce loup-garou était Kingsley. Quand je me métamorphosais, j'étais toujours moi : je gardais le contrôle de mes actions et de mes émotions. Même s'il semblait bel et bien l'avoir fait, je doutais que creuser dans une tombe pour boulotter un cadavre fût l'idée de Kingsley. Voilà qui me suggérait qu'il ne restait pas entièrement lui-même. Par conséquent, quelque chose d'autre contrôlait cette bête. Mais il restait assez de Kingsley en elle pour retrouver le chemin de mon hôtel cette nuit.

Qu'était-il advenu de son bunker ? Et de Franklin qui, je le savais, veillait sur Kingsley lors de ses transformations mensuelles ?

— *Tu poses beaucoup de questions, vampire.*

Les mots surgirent dans mes pensées, à l'intérieur même de mon crâne, comme si quelqu'un venait de me les chuchoter à l'oreille. Je ne sursautai pas, mais j'eus quand même un mouvement de recul.

— Qui a dit ça ?

Quand je parlai, la créature inclina la tête de côté, dressant vers l'avant ses oreilles qui se mouvaient indépendamment l'une de l'autre. Plutôt mignon chez un chien, mais pas chez un énorme monstre cauchemardesque.

— *Qui, selon toi, vampire ?*

La créature s'approcha gracieusement, avec une surprenante économie de mouvements. Elle ne se déplaçait que quand c'était indispensable. Aucun gaspillage.

— Kingsley ? hasardai-je.

— *Kingsley n'est pas chez lui.*

— Alors qui est-ce ?

Le loup-garou fit un autre pas et l'aura de révolusion qui émanait de lui manqua me faire vomir. Je me souvins que j'étais moi-même une épouvantable créature de la nuit, capable d'instiller l'effroi dans le cœur du plus endurci des criminels. De près, la créature paraissait encore plus épouvantable. Sans parler de son odeur pestilentielle.

— *On dirait que tu as peur, vampire,* fit la voix dans ma tête.

— Qui êtes-vous ? insistai-je.

Ma voix tremblait.

— *Quelle importance ?*

— Je veux savoir où est mon ami.

— *Oh, il est ici, vampire.*

— Où, ici ?

— *Au fond, en arrière-plan. Il nous observe.*

Les rayons de la lune effleurèrent les épais sourcils et le museau proéminent de la bête. De longs crocs blancs étincelèrent de ses gencives noires. Un grondement sourd résonnait dans sa gorge et sa poitrine. Le monstre semblait incapable de garder le silence, feulant en permanence. Je dus lutter contre le désir impérieux de reculer. Je repris finalement le dessus.

— *Tu es courageuse, vampire.*

— Et toi, tu sens le macchabée.

Le loup-garou inclina la tête. L'une de ses oreilles pivota de côté, captant un son que même mon ouïe surdéveloppée ne percevait pas.

— *Kingsley voulait te voir, vampire. Il y tenait tant. Mais il s'en est abstenu, par orgueil. J'ai pensé, cependant, qu'il valait mieux que je prenne sur moi de te rendre visite cette nuit. Il était temps que nous fassions connaissance. Après tout, nous ne sommes guère nombreux.*

— Nous ?

— *Les morts vivants.*

— Bon, eh bien voilà, on se connaît maintenant. Alors qui êtes-vous, bordel ?

Le grondement de la bête baissa de plusieurs tons encore, et sembla se réverbérer dans son énorme cage thoracique.

— *Je me nomme Malthéus.*

Je m'efforçai d'appréhender ce que je venais d'entendre.

— Vous seriez une entité indépendante qui vivrait à l'intérieur de Kingsley ?

— *Pas toujours à l'intérieur, non. Je lui rends visite une fois par mois. C'est un hôte si prévenant.*

Je sentis une pointe de sarcasme.

— Et qu'êtes-vous, au juste ?

— *Je suis bien des choses, vampire.*

— Comment se fait-il que vous puissiez prendre possession de Kingsley ? Et que vous soyez capable de vous transformer en cette chose ?

— *Cette chose, comme tu l'appelles, est mon incarnation physique. Et j'ai pris possession de mon très cher ami Kingsley parce qu'il m'a laissé entrer en lui.*

— Il voulait être mordu par un loup-garou ?

— *Non. Il ne voulait que la mort. Il voulait la vengeance. Il était plein de haine, de désespoir, de néant.* (La voix marqua un temps. Le loup-garou baissa les yeux sur moi,

respirant bruyamment par sa gueule entrouverte. Ses lèvres étaient entièrement noires.)
J'existe pour combler ce néant.

— Je ne comprends pas.

— *Cela viendra un jour, vampire. Et nous nous reverrons. Ça, tu peux en être sûre.*

En un clin d'œil, plus rapide qu'aucune créature de cette taille n'aurait dû l'être, le loup-garou me présenta son dos immense, bondit par la vitre fracassée et s'élança par-dessus le balcon de stuc. Je me précipitai au bord pour le voir tomber de neuf étages et atterrir gracieusement, en douceur. Il ne rejeta pas la tête en arrière pour pousser un hurlement assourdissant, et ne se rua pas non plus à quatre pattes dans la nuit. Non, il se contenta de humer l'air, de se gratter derrière l'oreille et de repartir calmement.

Il était tard et la fenêtre de ma messagerie instantanée était ouverte. Jusqu'ici, aucun signe de Fang. J'avais passé les trois dernières heures à nettoyer la pièce, à ramasser les débris de verre et à récurer le sang et les autres fluides corporels qui avaient dégouliné de Kingsley. Une fois que j'eus fait le ménage, il ne me restait plus qu'à trouver une explication convaincante pour la porte brisée. J'optai pour la version de la pauvre mère divorcée et ivre. J'étais en train de boire sur le balcon quand j'avais trébuché contre la porte vitrée. Ça aurait pu arriver à n'importe qui.

Je m'étais ensuite assise devant mon ordinateur, baignée dans une atmosphère parfumée au beurre de coco et au cadavre pourri, attendant que Fang se connecte. Je lui envoyai un poke. Puis un autre.

Vingt minutes plus tard, je vis ce que j'attendais : l'image d'un crayon s'agitait dans la fenêtre de messages. Fang était en train d'écrire. Je me sentis soulagée, transportée de joie. Il ne comprenait sans doute pas à quel point j'en étais venue à compter sur lui. Même moi, je ne m'en rendais pas compte.

Un instant plus tard, son message apparut :

— Tu es persévérante, ce soir, Moon Dance.

— J'ai des nouvelles.

— Ça, je n'en doute pas.

— Tu dormais ?

— Je somnolais peut-être, mais j'ai toujours du temps à t'accorder, Moon Dance.

Mon cœur chavira.

— Merci, Fang.

Il dessina un smiley avant de demander :

— Quelles sont tes nouvelles, Moon Dance ?

— J'ai vu un loup-garou, cette nuit.

— Ton ancien client et nouvel amant ?

J'hésitai.

— Oui.

— Parle-moi de ça.

Je m'exécutai. Je lui rapportai tout ce qui s'était passé et ce que j'avais dit du mieux que je m'en souvenais. Fang attendit patiemment que j'aie fini de taper. À moins qu'il ne se soit de nouveau assoupi. Non. À peine avais-je envoyé mon message que sa réponse surgit sur l'écran :

— Je ne suis pas surpris. La croyance populaire veut que les loups-garous se nourrissent de cadavres.

— Eh bien s'il espère m'embrasser à nouveau avec ces lèvres de bouffeur de macchabée, il se fourre le doigt dans l'œil.

— Excuse-moi, mais ce n'est pas un peu l'hôpital qui se fiche de la charité ?

— Je ne mange pas de cadavre, Fang.

— C'est juste. Tu dis que cette entité prétend vivre à l'intérieur de ton ami ?

— Oui, écrivis-je.

Fang fit une pause avant de reprendre :

— Certains pensent que les loups-garous et autres créatures de la nuit sont en fait les manifestations physiques de sinistres entités, hautement évoluées.

— Je ne te suis pas vraiment.

— Ces êtres, ces maîtres puissants, ont l'interdiction de s'incarner sur terre. Mais ils ont trouvé, disons, des moyens de contourner la loi.

— Et l'un d'entre eux consisterait à se manifester une fois par mois sous forme de loups-garous ?

— Exactement. Mais ils ne se considèrent pas comme des loups. En fait, tu as contemplé la forme charnelle du mal absolu.

Je frémis.

— Et comment trouvent-ils... un hôte ?

— La méthode habituelle, je suppose. Il suffit probablement d'être mordu par l'une de ces créatures, par exemple. Mais en règle générale, et je pense que ton ex-client en est la preuve, ils s'attachent à un hôte volontaire.

— Je suis larguée, là. Comme d'habitude.

— Ton ex-client l'avocat n'a pas demandé de lui-même à devenir un loup-garou, ça, je n'en doute pas. Mais il devait exsuder la faiblesse, l'angoisse, la douleur et le désespoir. Ces émotions extrêmes attirent l'attention des sombres entités évoluées que j'évoquais tout à l'heure. Ça n'a plus été qu'une question de temps pour qu'une créature de type loup-garou trouve la trace de ton ami. C'était ça ou la mort.

— Alors ils ont considéré mon ami comme un hôte potentiel.

— On peut le formuler comme ça.

— Du coup, il est en quelque sorte possédé.

— Exactement. Par quelque chose de très obscur et d'infiniment malveillant.

— Le soleil ne va pas tarder à se lever, écrivis-je.

— Une vraie réplique de vampire ! Pour samedi soir, c'est toujours bon ?

C'était dans deux jours. Mon cœur me martela la poitrine.

— Oui, répondis-je.

— Où préfères-tu qu'on se rencontre, Moon Dance ?

— Tu habites dans le sud de la Californie ? demandai-je.

— Oui.

— Tu connais le comté d'Orange ?

— Oui.

— Sais-tu où se trouve le Downtown Grill, à Fullerton ?

Il y eut une pause.

— Oui, écrivit-il enfin.

— D'accord. Je te retrouve là-bas, à minuit.

— L'heure des vampires. Va pour minuit, Moon Dance.

— Bonne nuit, Fang.

— Tu veux dire bonjour.

— Haha.

— Fais de beaux rêves, Moon Dance. À bientôt.

Je me levai plus tôt qu'à l'accoutumée pour m'occuper de la porte brisée avec le personnel de maintenance de l'hôtel. Groggy, affaiblie et me sentant moins qu'humaine, je relatai mon escapade fictive de la veille à une femme trapue et à l'expression désapprobatrice. Je terminai par mon prétendu impact dans la porte vitrée. Elle fit claquer sa langue à plusieurs reprises et à la fin, après avoir pris plusieurs photos des dégâts, elle sembla avoir gobé mon histoire. Une heure plus tard environ, une équipe se présentait pour changer la porte.

Pendant qu'ils s'en occupaient, je me demandai si l'heure n'était pas venue de me trouver un chez-moi. Naturellement, j'avais déjà une maison, celle que Danny et moi avions achetée ensemble. Celle dans laquelle il baisait désormais sa secrétaire.

Je logeais à l'*Embassy Suites* depuis déjà deux mois. Il était sans doute temps de changer d'air. Et tandis que cette pensée me traversait l'esprit, assise au centre de mon lit à regarder l'équipe de maintenance installer la grande plaque de verre sur les rails du balcon, je compris ce que je n'avais *pas* vu au club louche de Colton.

Le cœur battant, j'allumai mon ordinateur portable. Je me connectai au réseau de l'hôtel pour effectuer une recherche rapide. Comme je m'y attendais, je ne trouvai aucune mention de l'existence de ce club de strip-tease. Il n'y en avait aucune trace, nulle part.

Pendant que les ouvriers finissaient le travail, l'un d'entre eux me suggéra d'essayer de tomber à l'écart des surfaces vitrées la prochaine fois que je serais complètement bourrée. Je répondis que je saurais m'en souvenir (*connard*) et, dès qu'ils furent partis, je quittai moi aussi les lieux. Couverte d'écran total, protégée par mon chapeau et mes lunettes, je pris mes clefs de voiture.

*
* *
*

Sur le chemin du palais de justice du comté de Riverside, mon téléphone sonna. C'était Kingsley. Je décrochai immédiatement.

— Salut, dit-il.

— Salut.

— Je suis désolé pour hier soir.

— C'était plutôt terrifiant. Au moins je n'ai plus aucun doute quant à ta nature de... tu sais quoi.

Kingsley détestait qu'on évoque nos identités ultrasecrètes au téléphone. Pourtant, il rit de bon cœur.

— Plutôt surprenant, de la part d'un... tu sais quoi, dit-il.

— Tout le monde a ses blocages.

Il demeura un instant silencieux tandis que je me faufilais dans le trafic dense de l'autoroute. Heureusement, j'avais le soleil dans le dos.

— J'ai cru comprendre que tu t'étais occupée de mon client, l'autre soir, déclara-t-il finalement.

— Tu peux bien comprendre ce que tu veux.

— Je devrais être vraiment en pétard après toi.

— Tu devrais me remercier. J'ai allégé ta charge de travail.

— C'était très... audacieux.

— L'avenir sourit aux audacieux, de nos jours.

Un autre silence. Il se trouvait sans doute dans son bureau, entouré de piles de dossiers.

— Alors qu'est-ce qu'on fait, Sam ?

— À propos de quoi ?

— De nous.

— Je ne sais pas.

— Je t'aime beaucoup. Vraiment.

— Je suis une personne particulièrement aimable.

Il eut un petit rire.

— Parfois. Mais pour le moment, je te trouve froide et distante.

— Je me sens froide et distante, ce n'est pas un scoop.

— C'est à cause de mon boulot, c'est ça ? demanda-t-il.

— Je déteste ton boulot.

— Il m'arrive d'aider les gens, Sam. Tout le monde ne mérite pas la prison.

— Et tout le monde ne devrait pas être libéré pour vice de procédure.

— On peut en débattre jusqu'à la fin de nos jours.

— Ça risque de prendre pas mal de temps pour... nous.

Il rit de nouveau.

— Je peux te voir demain soir ? s'enquit-il.

— J'ai autre chose de prévu, demain.

J'entendis un bruit dans le téléphone. Je savais qu'il voulait demander de quoi il s'agissait, mais qu'il se retenait.

— Je vois. La semaine prochaine, alors ?

— On verra, répondis-je.

— Je te rappellerai plus tard.

— D'accord.

Et nous raccrochâmes.

*
* *

Mon téléphone sonna de nouveau. Je vérifiai le numéro et l'identité associée sur l'écran : « Numéro caché ». Il s'agissait soit d'un créancier, soit d'un de mes copains représentants de l'ordre. La gestion de mes finances m'avait quelque peu échappé ces derniers mois. Ma chambre d'hôtel n'était pas donnée, et Danny ne m'aidait pas. Je pris le risque de décrocher.

— Je n'ai pas d'argent, déclarai-je aussitôt.

— Allô, Sam ? C'est Mel.

Oups.

Il s'agissait de mon ami biologiste spécialisé en génétique du labo du FBI. Pas un créancier, même s'il acceptait les dépôts en liquide. Mon cœur se mit instantanément à battre la chamade. Son appel ne pouvait signifier qu'une chose.

— Quoi de neuf, Mel ?

— J'ai les résultats de ton examen sanguin, Sam.

J'inspirai profondément, retins mon souffle...

— OK. Allez, vas-y Mel, balance-moi ça.

Le cabinet de Danny occupait la totalité du deuxième étage de l'immeuble de bureaux. Celui-ci ne payait pas vraiment de mine : austère et laid, il n'avait rien de mémorable. Quelques années auparavant, je l'avais baptisé « le QG des chasseurs d'ambulances » pour plaisanter, et Danny avait refusé de me parler pendant deux jours.

Quel gamin.

Le soleil ne se coucherait pas avant quelques heures et je n'étais pas tout à fait en condition optimale. Je gravis les marches de l'escalier extérieur et j'entrai en poussant les portes en verre fumé. Quatre sièges en cuir étaient installés d'un côté de l'entrée. Un tapis carré en mohair s'étalait sur toute la longueur du bureau. Une fontaine gargouillait au coin, à ma gauche, projetant une aura calme et zen, indispensable en ces temps troublés où tout un chacun risquait d'être victime d'un accident. Aux murs étaient accrochés les tableaux que j'avais dénichés avec Danny dans une brocante, quelques années auparavant. De grands machins bidon.

Et droit devant moi, derrière un bureau en forme de haricot, croisant ses jambes bronzées et tapant distraitemment un texto sur son téléphone, se trouvait la secrétaire de mon ex-mari. La femme avec laquelle il me trompait. Celle qu'il baisait actuellement. La femme qu'il avait fait entrer dans notre maison, dans notre chambre, dans notre lit. La femme qu'il avait présentée à nos enfants. Elle savait qu'il était marié depuis le début. Il m'avait sans doute fait passer pour un monstre, me dépeignant comme une mère indigne. Que ce portrait fût fidèle ou non, elle avait choisi de coucher avec un homme marié. Le mien.

Elle posa son téléphone, décroisa ses jambes minces et m'adressa un grand sourire. Sur le point de me demander si elle pouvait m'aider, elle s'arrêta net, bouche bée, plissant les yeux. *Une femme très laide*, pensai-je. Je ne voyais pas ce que Danny pouvait lui trouver. Un visage trop étroit, une peau trop bronzée, des seins trop refaits. À bien y réfléchir, je voyais très bien ce que Danny lui trouvait : elle était en tout point mon opposé.

Elle se dressa d'un bond et contourna vivement le bureau pour me barrer le chemin, croisant les bras sous ses seins siliconés. Avec ses longs ongles rouges, elle ressemblait à une pute.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda-t-elle.

Souriant, sans même m'arrêter, je lui décochai un direct en pleine figure. Projetée en arrière, elle rebondit sur le bureau, roula sur le côté et atterrit face contre terre. Nez contre terre, en fait. Elle gémit. Je ne disposais pas encore de mon énergie maximale et je n'avais pas frappé de toutes mes forces, tant s'en fallait, mais elle n'était pas près de m'oublier. Danny apparut à la porte de son bureau, la bouche ouverte. Il me dévisagea, regarda sa secrétaire étendue sur le tapis en mohair.

— Sam, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Au moment où il s'avançait, je lui administrai un bon coup de poing dans le bide. Il poussa un cri pathétique en se pliant en deux. Je le saisis par le col, le propulsai dans son bureau et refermai la porte derrière moi.

Je le jetai dans l'un des sièges en cuir qu'il réservait aux clients et me perchai au bord de son bureau de ministre, assez grand pour qu'on y pose un avion de chasse. Danny n'avait pas encore repris son souffle. Il braquait sur moi des yeux pleins de terreur et de colère. Je balançai joyeusement les jambes en sifflotant d'un air absent, attendant que ses poumons se remettent à faire leur office. Finalement, ses courtes inspirations rauques se muèrent en longues inspirations rauques. Et à ce moment, un torrent de mots se déversa de sa bouche.

— Putain, mais qu'est-ce que tu... Pour qui tu te prends... Tu viens de te foutre dans une belle merde... Comment oses-tu attaquer...

— Ça y est, t'as fini, connard ?

Il se redressa pour avaler une douloureuse goulée d'air.

— J'exige que tu m'expliques ce que ça veut dire.

— Eh bien, puisque c'est demandé si gentiment...

Je souris sans cesser de balancer mes jambes. Je n'aurais pas dû m'amuser autant, mais je n'y pouvais rien. Il me regardait avec des yeux complètement perdus et particulièrement sombres. Danny n'était pas très grand, guère plus d'un mètre soixante-dix. Et il était un peu trop maigrichon à mon goût, même si je ne le lui avais jamais dit. J'avais toujours apprécié les hommes un peu plus costauds, ce qui expliquait l'attraction irrésistible qu'avait exercée Kingsley sur moi.

— T'as une idée du merdier dans lequel tu viens de te fourrer, Sam ?

— Oh, mais c'est toi qui es dans la merde, espèce d'abruti.

Un long gémissement nous parvint de derrière la porte, suivi de sanglots. Sa secrétaire étendue sur le tapis, en larmes, ça ne présentait pas très bien pour les clients.

— Tu es le propriétaire du *Kittycat*, déclarai-je. Sans doute le plus sordide de tous les clubs de strip-tease du monde. En fait, tu en es le seul propriétaire.

Les dernières couleurs disparurent de son visage déjà blême. Il essaya de se redresser. Je lui dis de se tenir tranquille et il obtempéra.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler, Sam.

— Bien sûr que non. Nier en bloc, hein ? La devise de tous les *losers*.

— Sam, ce que tu dis est absurde.

— Ah bon ? Tout ce que j'ai à faire, c'est d'appeler l'un de mes amis des forces de l'ordre et ils tomberont à bras raccourcis sur le *Kittycat*.

— Une seconde, Sam. Ça n'a aucune importance, que je possède ou non cette affaire. Posséder une boîte de strip-tease est loin d'être un crime.

Je croisai les bras. Ma poitrine, naturelle, elle, ne menaçait pas de déborder artificiellement de mon chemisier, et j'en étais fière.

— C'est un crime, Danny, quand ladite affaire, en particulier s'il s'agit d'un club de strip-tease, ne dispose pas de licence.

— Merde !

Je m'inclinai en arrière, souriante, en agitant les jambes de plus belle. Regarder Danny se tortiller de honte venait de devenir mon passe-temps favori.

— Je suis sur le point d'obtenir une licence...

— « Être sur le point d'obtenir » et « posséder » sont deux choses bien différentes, Danny. Et tu le sais. Mais tu ne pouvais pas attendre, pas vrai ? Il fallait que tu ouvres ce boui-boui répugnant.

Il demeura muet. Je vis l'étoffe de sa chemise osciller au rythme de ses battements de cœur. Son cerveau tournait à cent à l'heure. Mais il n'y avait pas d'issue. Pas pour lui.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Danny, merde ? Comment un père de famille respectable se retrouve-t-il à la tête d'un cloaque pareil ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— C'est vrai, je ne suis pas flic, mon p'tit Danny. Pas besoin de te lire tes droits, et je ne porte pas de mouchard. C'est juste entre toi et moi.

— Tout ce que tu racontes, c'est qu'un tas de conneries. Bon, je peux aller voir mon trésor ?

Je dus étouffer mon rire de la main.

— Trésor ?

— Pas maintenant, Sam...

— Tu l'appelles « trésor » ? Sérieusement ? Elle aussi, c'est l'une de tes strip-teaseuses au rabais, Danny ? Elle fait de la lèche au patron, dans tous les sens du terme ?

— D'accord, c'est bon, tu m'as eu. Vas-y, reproche-moi d'avoir cherché à échapper à notre mariage merdique. D'avoir sauté sur l'occasion de m'approprier une affaire qui rapporte un max.

— Tu es pathétique.

— Et toi, t'es un cauchemar ambulante. Mais qu'est-ce que tu veux Sam, bordel ?

Je l'examinai longuement, sans ciller. Trésor avait cessé de sangloter de l'autre côté de la porte. Trésor n'était pas très contente.

— Je veux la maison et les enfants, répondis-je.

— Pas question, rétorqua-t-il en riant. Il n'est pas question que je te laisse une putain de seconde auprès des gosses sans quelqu'un pour te surveiller.

— Je crois que tu ne comprends pas bien dans quel océan de merde tu es en train de t'embourber, Danny. Il me suffit d'un mot pour que le marteau de la justice s'abatte sur ta petite affaire dégoûtante. Attends-toi à une quantité d'amendes infernale, sans parler de ta radiation automatique du barreau. Oh, et aussi, le monde verra quel immonde salaud tu es devenu. Et je suis impatiente de savoir ce que ta mère dira. (Je m'interrompis un instant en secouant la tête.) Plus personne ne pense aux mamans de nos jours. Une honte, si tu veux mon avis.

— Tu oublies un détail, Sam. Si tu l'ouvres, je révélerai à tout le monde le monstre que tu es en réalité.

Glissant du bureau, je m'approchai lentement de lui. Je m'accroupis entre ses jambes, les coudes en appui sur ses genoux. Il se trouvait désormais dans une position vulnérable. Très vulnérable.

— Et que révéleras-tu, Danny ? Ma maladie de peau rarissime ?

— J'ai une fiole de ton sang, Sam. Dans un coffre, en lieu sûr. S'il m'arrive quoi que ce soit, mon avocat a reçu pour consigne de le faire examiner immédiatement. Ton secret ressortira au grand jour, et personne n'ignorera quel genre d'abomination tu es.

— Tu aurais peut-être dû commencer par faire analyser ce sang, Danny.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je me relevai pour sortir une feuille de papier pliée de ma poche arrière. J'avais fait une halte un peu plus tôt pour imprimer les résultats que Mel m'avait envoyés par Internet.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le résultat de mon analyse de sang.

— Mais putain, de quoi tu parles ?

— J'ai fait analyser mon sang, Danny. Toutes sortes de tests. En demandant au laborantin de rechercher la moindre anomalie. Tu peux lire les résultats par toi-même.

Il parcourut rapidement le rapport, en bon avocat qui se respecte. Ces types-là vous déchiffrent un document en un rien de temps.

— Comme tu le vois, poursuivis-je, il indique que mon sang ne comporte pas la moindre anomalie. Il est normal, Danny. *Normal*. À tout point de vue. Alors, fais-le analyser de ton côté. Fais-en ce que tu veux. Mais je reprends ma maison, je reprends mes enfants, et je te prie de me croire qu'aucun roi du porno à la petite semaine, capable de ramener une pute sous les yeux de mes propres gosses ne sera jamais – jamais, tu m'entends ? – le bienvenu chez *moi*. Tu as jusqu'à 20 heures ce soir pour foutre le camp, et tout ce que tu laisseras derrière toi finira à la décharge. Tu m'as bien comprise ?

Il relut la feuille, puis releva les yeux pour croiser mon regard, puisque je m'étais de nouveau baissée pour me retrouver face à lui.

— Alors tu ne me dénonceras pas ? demanda-t-il.

— Tu me dégoûtes.

Je lui balançai un coup de poing dans l'entrejambe. Tandis qu'il dégringolait de son siège en hoquetant, je sortis de son bureau sans même jeter un coup d'œil à sa pétasse ensanglantée.

Il était 20 h 30 et Danny venait de partir. Je lui avais octroyé cette demi-heure de sursis par pure bonté d'âme – mon cœur glacé me perdra –, étant donné qu'il avait vraiment fait de son mieux pour débarrasser la maison de tout son merdier. Les enfants étaient partis manger une pizza avec ma sœur Mary Lou. Lorsqu'ils reviendraient, ils découvriraient que leur père avait disparu. Traumatisant, certes, mais il faudrait bien qu'ils s'adaptent. Ils n'avaient pas le choix.

Avant de monter dans sa Cadillac Escalade remplie de cartons, Danny m'informa qu'il avait persuadé Trésor de ne pas porter plainte, essentiellement par le biais d'une considérable augmentation de salaire. Je lui rappelai que moi aussi, j'exigeais une augmentation, sous forme d'une pension alimentaire considérable.

Lorsqu'il s'installa au volant, l'air complètement exténué, il me jeta un regard noir probablement censé m'inciter à me recroqueviller en position fœtale. Je ne me recroquevillai pas.

— C'est pas fini, Sam.

— J'espère bien que non. Je m'amuse comme une folle.

Il secoua la tête et démarra. Je le regardai bifurquer et disparaître, et je compris que je me fichais bien de sa destination.

À plus tard, mon connard.

J'ouvris mon téléphone pour appeler ma sœur.

— Tu peux les ramener à la maison, lui dis-je.

*
* *
*

Nous étions tous en train de déguster des sundaes dégoulinants de chantilly et de sirop de chocolat. Oui, certains d'entre nous faisaient juste *semblant* de manger. Jusqu'ici, mes gosses ne s'étaient pas rendu compte que je ne pouvais pas me nourrir comme eux. La

plupart du temps, ils voyaient simplement que Maman ne touchait pas à sa nourriture, ou simplement, le coup du je-te-recrache-en-douce-dans-un-bol marchait du tonnerre.

Mais même en recrachant, un peu de crème glacée finissait par me descendre dans l'œsophage, provoquant des crampes on ne peut plus inconfortables. Après avoir passé quelques minutes à me livrer à ce petit manège, j'abandonnai ma coupe de glace et je vidai le bol magique dans la poubelle. Personne ne le remarqua et je me contentai de contempler, radieuse, mes enfants qui se gointraient de crème glacée et riaient avec leur tante... dans le confort de ma propre maison, sans Danny pour m'épier.

Les enfants avaient demandé à plusieurs reprises où était passé leur père, et je leur expliquai que c'était au tour de Maman de disposer de la maison. Papa habiterait chez un ami pendant un moment, et tout irait très bien. Tammy vint me trouver, un peu plus tard, et resta agrippée à ma main pendant presque toute la nuit. Elle me répéta combien elle était désolée de m'avoir hurlé dessus au téléphone. Je ne cessai de lui dire, encore et encore, que cela n'avait aucune importance et que je l'aimais de tout mon cœur.

Quand nous en eûmes terminé avec la crème glacée, je pris une couette propre dans le placard du couloir et nous nous serrâmes les uns contre les autres dans le canapé du salon pour regarder une copie illégale de *Toy Story 3*, que Mary Lou avait obtenue à l'épicerie. Je lui expliquai cependant que je ne pouvais pas excuser ce genre de pratique et que j'achèterais le DVD dès qu'il sortirait. Ma sœur me tira la langue.

À peu près au milieu du film, Anthony se mit à glousser. Je connaissais ce petit rire.

— Ne me dis pas que t'as fait ça ! m'écriai-je.

Il s'esclaffa de plus belle et souleva la couette, libérant une vague de relents. Nous sortîmes en nous bousculant du salon, riant à gorge déployée, trébuchant les uns sur les autres. Et plus tard, quand l'odeur se fut dissipée et que nous eûmes regardé le reste du film, pendant que Mary Lou tressait les longs cheveux de Tammy et qu'Anthony prenait sa douche, je versai quelques larmes de joie.

Le lendemain soir, je m'apprêtais à me rendre à mon grand rendez-vous. J'étais morte d'angoisse, un sentiment qui ne m'était plus très familier, ces temps-ci. Pendant que je me préparais, ma messagerie se mit à sonner. C'était Fang.

— On se voit dans une heure, Moon Dance ?

— Y a intérêt.

— Tu es nerveuse ? demanda-t-il.

— Tu n'as pas idée.

— T'inquiète pas. Je ne mords pas.

J'aurais ri si mon estomac n'avait pas fait le grand huit à ce moment-là. Je pris une longue inspiration hachée. Je n'avais même pas besoin de cet air, mais ce rituel m'aidait à me calmer.

— Comment je te reconnaîtrai ? écrivis-je une fois suffisamment détendue pour me concentrer sur le clavier.

— Je serai le type aux étoiles dans les yeux.

— Petit malin.

— Crois-moi, Moon Dance, tu ne pourras pas me confondre avec un autre.

— Au fait, c'est quoi, ton nom ? demandai-je. Le vrai, je veux dire ?

— Je te le révélerai ce soir, Moon Dance. Entendu ?

— D'accord. Il faut que je me prépare.

— On se voit dans 56 minutes.

— C'est parti, alors, on ne se défile pas ?

— Non. On ne se défile pas.

Je refermai mon ordinateur portable et retournai m'occuper de ma coiffure. Je remarquai que mes mains tremblaient.

Je roulais sur Chapman Avenue quand mon téléphone se mit à sonner. L'écran affichait un nouveau « Numéro masqué ». À cette heure tardive, il ne pouvait s'agir que d'un flic. Je croyais vaguement savoir lequel. Je décrochai.

— C'était pas moi, m'sieur l'agent, j'vous jure. Siouplaît, me tabassez plus à coups de serviette mouillée.

— On ne se sert plus de serviettes mouillées, dit Sherbet.

— Comment faites-vous, alors ?

— On utilise des techniques d'interrogatoire appropriées.

— Et si ça ne marche pas ?

— On ressort les serviettes. Vous avez une minute ou deux ?

— Pour vous, toujours, inspecteur.

— Je saurai m'en souvenir. Bref, plusieurs témoins oculaires affirment avoir vu quelque chose courir dans les rues de Fullerton il y a deux nuits de ça et j'aimerais votre avis.

— C'est parce que j'ai une maladie de peau rare et que je suis forcée d'éviter le soleil que je suis maintenant une experte en phénomènes nocturnes inexplicables ?

— C'est un peu l'idée.

— Et ce truc était velu et mesurait plus de deux mètres cinquante, c'est ça ?

— Comment le saviez-vous ?

— A-t-on profané une tombe ?

— Oui, sur Beacon Street, mais...

— Oh, je disais ça au hasard, inspecteur.

— Arrêtez avec ces conneries, Sam. Bon Dieu, mais qu'est-ce qui se passe dans ma ville ?

— Vous ne me croiriez pas.

— Essayez toujours.

— Bientôt. Je vous le promets.

Le silence se fit au bout du fil.

— Quand, bientôt ? lâcha-t-il enfin.

— Bientôt.

Il poussa un soupir.

— Je peux être votre meilleur ami, Sam. Ou votre pire ennemi. J'ai une ville à protéger.

— Nous parlerons bientôt, inspecteur. Je vous le promets.

Il n'aimait pas ça, mais il accepta quand même.

— Allez prendre un peu de repos, inspecteur.

— Avec un monstre de plus de deux mètres cinquante en liberté ? Il ne faut pas y compter.

— Vous ne craignez rien. Du moins jusqu'à la prochaine pleine lune.

— Vous vous foutez de moi.

— Nous en reparlerons plus tard, inspecteur.

Et nous raccrochâmes à l'instant précis où je me garai sur le parking du *Downtown Bar & Grill*.

Je me trouvais sur le parking où une jeune femme liée à mes affaires avait été tuée peu de temps auparavant. Une affaire en rapport avec Kingsley.

L'endroit était pratiquement désert. Pas étonnant pour un dimanche, tard dans la nuit. De mon emplacement, je disposais d'une vue parfaite sur l'entrée du parking.

Cette fois-ci, ça y est, pensai-je.

J'avais quelques minutes d'avance. À ma droite, une ruelle débouchait sur l'arrière du restaurant. Propre et faiblement éclairée, elle menait aux accès secondaires des boutiques de Harbor Boulevard. Des plantes en pot avaient été disposées de part et d'autre de celle du bar, et un escalier de secours venait apparemment d'être repeint. Le sol de la petite rue était pavé, comme ce qu'on s'attend à voir dans un pittoresque village anglais. Je me souvenais de la façon dont le sang de la fille s'était infiltré entre les pavés, s'éloignant en zigzag de son corps mourant.

La lune brillante n'était pas pleine. Des franges de nuages s'éparpillaient dans le ciel illuminé. Illuminé à mes yeux, en tout cas. Une petite brise s'infiltrait par ma fenêtre entrouverte. Je n'arrivais pas à empêcher mes mains de trembler et je les gardai donc sur le volant, fermement accrochées, les phalanges blanches. Une voiture pénétra lentement dans le parking, depuis Chapman Avenue. Ses phares sursautèrent quand elle emprunta la petite allée menant jusqu'aux places.

Cette fois-ci, ça y est.

Je ne m'étais pas attendue à éprouver une telle nervosité. Fang savait tout de moi. Jusqu'à mes plus ignobles secrets. Et moi, que savais-je de lui ? Que c'était un dragueur. Qu'il éprouvait une profonde fascination pour les vampires. Qu'il était mortel. Et c'était tout.

D'une certaine façon, j'aimais Fang. Il était toujours là pour moi. Toujours. Aux heures les plus sombres, il me consolait. Il me remontait le moral en me rappelant que je n'étais pas un monstre. Je lui avais ouvert mon cœur, et il l'avait accepté avec tendresse et compassion. C'était l'homme parfait. Le confident idéal. Je ne voulais pas perdre ce que je partageais avec lui.

La voiture poursuivait son chemin sur le parking. J'entendais les pneus crisser. Je m'aperçus bientôt qu'il s'agissait d'une vieille « *muscle car* ». Un splendide engin. Pas astiquée comme un bijou, mais son propriétaire en prenait manifestement soin. J'émis un grondement qui n'était pas sans évoquer celui du loup-garou, l'autre nuit.

Je ne voulais pas perdre Fang. J'aimais cette relation si rare, si précieuse, si pleine d'amour et de douceur, si indispensable pour moi.

Je ne peux pas perdre ça.

Je posai la main sur mes clefs, toujours sur le contact. C'était une mauvaise idée. Je n'aurais jamais dû accepter.

— Qu'est-ce que je fais ? murmurai-je, ressentant une réelle panique, sans doute pour la première fois depuis très longtemps.

Bien pire que la terreur qu'avait provoquée la vue d'un loup-garou de près de trois mètres dans ma chambre d'hôtel. Et si Fang n'avait rien à voir avec ce qu'il prétendait être ? S'il était complètement différent ? Complètement indigne de confiance ?

Et s'il faut que je le réduise au silence ?

Je commençai à osciller d'avant en arrière dans le siège conducteur. Le feulement sourd de la voiture puissante résonna dans le parking désert, se répercutant sur les façades des bâtiments environnants. Elle se gara lentement à un emplacement situé deux rangées devant moi. Nous nous faisons face, désormais. Son pare-brise était suffisamment teinté pour que j'aie du mal à voir au travers. Et pourtant, je distinguais une silhouette seule. Un homme.

Le conducteur coupa le contact et le silence s'abattit de nouveau autour de nous. Un instant plus tard, les phares de la voiture clignotèrent à deux reprises. Mon cœur s'emballa. La main droite encore crispée sur mes clefs, j'aurais pu démarrer et déguerpir, oublier cette nuit pour toujours, et Fang et moi aurions retrouvé notre relation telle qu'elle était auparavant. J'aurais pu. Mais non.

Je tendis la main pour faire clignoter mes phrases à mon tour. La porte de la voiture s'ouvrit et un pied chaussé d'une botte en sortit. Sur le point d'entrer en hyperventilation, j'allais ouvrir ma portière à mon tour quand je fus stoppée net. Merde, j'avais oublié ma ceinture. Je la détachai à la hâte.

Ça y est, cette fois-ci, ça y est.

Quand je sortis de mon véhicule, le conducteur d'en face m'imita. Les bruits du bar nous parvenaient dans l'air frais de la nuit : rires, musique, et le murmure assourdi de plusieurs conversations simultanées. Je m'avançai devant ma fourgonnette et l'homme fit de même. Il s'appuya nonchalamment sur son pare-chocs. Quand je le vis, je m'arrêtai net, le souffle coupé, portant mes deux mains à ma bouche. Fang me sourit.

— Salut, Moon Dance.